

OFF  
A32A1  
C5/28

civilisation  
du québec

# LES NUNAMIUT

## INUIT AU CŒUR DES TERRES

MONIQUE VÉZINET





Bibliothèque Nationale du Québec

LES NUNAMIUT  
INUIT AU CŒUR DES TERRES

LA COLLECTION  
CIVILISATION DU QUÉBEC

*Fondée en 1971 par la Direction des communications du ministère des Affaires culturelles, la collection Civilisation du Québec est un miroir de la culture des Québécois d'hier et d'aujourd'hui.*

*Les volumes de cette collection n'entrent pas dans un cadre étroit et préétabli. En effet, à l'image du peuple dont elle est le reflet, la civilisation est une notion assez flexible pour englober aussi bien les moyens de communication et les arts comme la musique, la danse, la sculpture, la peinture que les relations sociales au sein de la communauté inuit, les recettes de la médecine populaire, les techniques de la trempe des métaux par le forgeron du village et celles de la construction d'une maison.*

*Les sujets traités dans les volumes de la collection Civilisation du Québec sont aussi variés que les expressions de la vie de notre peuple et, en même temps, assez bien définis pour pouvoir lui servir d'accompagnateur.*

*Collaborent à cette collection des spécialistes de toutes les disciplines (artistes, archéologues, anthropologues, architectes, écrivains, historiens, urbanistes, etc.) et, en général, ceux qui s'intéressent aux vastes et multiples manifestations de la civilisation du peuple québécois.*

(Voir la liste des ouvrages publiés à la fin de ce volume.)

MONIQUE VÉZINET

LES NUNAMIUT  
INUIT AU CŒUR DES TERRES

MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES, QUÉBEC, 1980

*Couverture*: Photographie de Bernard Saladin d'Anglure à Puvirnituuq: Taivitaluk (Daividaluk) essaye un arc en andouiller de caribou qu'il a fabriqué, sur le modèle de ceux qu'il a connus dans son enfance.

D8030373

ISBN 2-551-03759-X

Dépôt légal: 1<sup>er</sup> trimestre 1980

Bibliothèque nationale du Québec

© Ministère des Affaires culturelles, 1980

*Conception et réalisation*: Direction des communications

*Diffusion*: Éditeur officiel du Québec

OFF

A32A1

C5/28

*Cette étude n'aurait pu voir le jour sans les recherches ethnographiques poursuivies par d'autres au Québec arctique depuis de nombreuses années. On trouvera en annexe la description des sources inédites que nous avons ainsi eu la chance de pouvoir exploiter. Nous sommes particulièrement redevable à Bernard Saladin d'Anglure non seulement de nous avoir ouvert ses collections, mais aussi de nous avoir constamment encouragée et aidée de ses suggestions.*

*Nous remercions Attasi Pilurttut, pour la traduction des textes en langue inuit; Jean-Paul Saladin, pour sa collaboration à l'analyse de la technologie de l'intérieur; Johanne Mark, pour le graphisme.*

*Les termes en langue inuit ont été transcrits conformément à la nouvelle orthographe officielle des Inuit du Canada, grâce à l'aide de Louis-Jacques Dorais qui nous a également fait d'utiles commentaires sur l'ensemble du texte.*

*C'est enfin le ministère des Affaires culturelles du Québec qui a permis à ce travail de voir le jour, puisque le Service de l'archéologie et de l'ethnologie en subventionna la recherche en 1978.*



## INTRODUCTION

Nous portons tous en nous l'image de l'Esquimau habitant des rivages de l'Arctique. La majorité des récits, descriptions et représentations graphiques nous le montrent vivant au bord de la mer, se déplaçant le long des côtes, chassant la plupart du temps les mammifères marins, tirant ses moyens d'existence et son mode de vie de ce milieu marin. Certes, il est bien exact que, de la Sibérie au Groenland, la plus grande partie des Inuit résident sur le littoral, et que c'est en suivant celui-ci qu'ils ont progressivement occupé au cours des temps leur habitat actuel. Bien souvent, d'ailleurs, lorsque l'arrière-pays est trop stérile ou encore recouvert de glaciers (îles du Haut-Arctique, Groenland), il n'y a évidemment aucune autre possibilité. Il est exact encore que, malgré ses apparences austères et désolées aux yeux occidentaux, le milieu marin nordique renferme, du point de vue écologique, une richesse très grande et que sa productivité est bien plus élevée que celle des terres situées aux mêmes latitudes.

Cependant, il est également bien connu que presque tous les groupes inuit, même si toutes leurs activités étaient orientées de façon prépondérante vers la mer, n'étaient pas sans fréquenter les terres. À tel point que, décrivant au début du siècle l'organisation des sociétés inuit en général, l'ethnologue français Marcel Mauss faisait de la « dichotomie saisonnière » — c'est-à-dire l'alternance d'une orientation maritime en

hiver et d'une orientation terrestre en été — le pivot de toute leur vie sociale. Au Québec arctique, entre autres, cette dualité est bien attestée et plusieurs pages de cet ouvrage y seront consacrées; seuls y échappent certains insulaires ou des côtiers bénéficiant d'un milieu maritime particulièrement riche, ou encore n'ayant pas d'accès direct à l'intérieur.

Cette dualité terre-mer ne concerne d'ailleurs pas uniquement le cycle des déplacements saisonniers et des activités de chasse. Elle touche plus profondément à tout le système des croyances et des représentations inuit. Dans le système de classification des choses et des êtres des Inuit, en effet, terre et mer représentent deux pôles opposés d'organisation. Les mythes d'origine nous expliquent aussi quel fut, à l'origine des temps et de l'humanité, le rôle de la terre génitrice et nourricière, comment, à l'époque où ils ne chassaient pas en mer, les Inuit grattaient le sol pour y trouver nourriture et progéniture<sup>1</sup>.

Dans l'aire inuit, nous connaissons deux groupes qui, plus que tous les autres groupes, préfèrent vivre dans les terres: les uns en Alaska, appelés *Nunamiut*, les autres au Keewatin, dits Inuit du caribou. Ces deux cas plutôt exceptionnels d'adaptation intérieure sont d'ailleurs dissemblables. En Alaska, l'occupation paléo-esquimaude du centre de la péninsule est ancienne: il s'agissait d'un groupe à l'économie riche grâce à la présence de troupeaux de caribous très importants; d'un groupe, aussi, qui savait faire valoir sa spécialisation au moyen d'échanges avec les côtiers voisins; les Inuit du caribou, par contre, n'auraient occupé une position continentale qu'à une époque tardive (vers 1700 ap. J.-C., semble-t-il) et en territoire précédemment indien; ils y connurent un mode de vie très précaire par suite de l'extinction presque complète, d'abord du bœuf musqué, ensuite du caribou; à la fin de la seconde guerre mondiale, ils avaient presque totalement disparu<sup>2</sup>. Nous verrons qu'au centre du Québec les conditions écologiques se révèlent moins favorables qu'en Alaska ou qu'au Keewatin, mais qu'étant donné que le nombre d'Inuit y vivant est lui-même restreint et que, de plus, ces gens de l'intérieur (appelés ici aussi *Nunamiut*) conservent des liens étroits avec la

(1) Sur ces représentations mythiques, voir l'article de Bernard Saladin d'Anglure «Mythe de la femme et pouvoir de l'homme chez les Inuit de l'Arctique central», 1977, p. 84. Sur la conception de la terre en général, voir aussi le texte de Eugene Arima «Views on Land Expressed in Inuit Oral Tradition», 1976, et ce que nous disons ci-après, p. 99.

(2) Voir parmi les écrits les plus récents sur ces deux groupes continentaux les ouvrages de Nicholas Gubser, *The Nunamiut Eskimos: Hunters of Caribou*, 1965; de Robert Spencer, *The North-Alaskan Eskimos. A Study in Ecology and Society*, 1959; de Brenda Clark, *The Development of Caribou Eskimo Culture*, 1977; et de Ernest Burch Jr., «Caribou Eskimo Origins: An Old Problem Reconsidered», 1978.

côte, leur destin fut moins tragique. C'est vers 1920 (date où dans cette partie de l'Arctique aussi le caribou vint à faire défaut) que le groupe des Nunamiut cesse d'exister en tant que tel. Nous avons estimé qu'antérieurement il comptait en moyenne une cinquantaine de personnes résidant à longueur d'année dans les terres, et qu'en été s'y adjoignaient une cinquantaine d'Inuit côtiers.

Lorsqu'il est question, dans cet ouvrage, d'Inuit de l'intérieur du Québec arctique, il faut garder présent à l'esprit le double type d'occupation et d'adaptation suivant: d'une part, des *Nunamiut* relativement permanents et spécialisés; d'autre part, des côtiers, *Sinamiut*, y séjournant de façon saisonnière. Ces deux groupes entretenaient néanmoins de multiples relations entre eux. Nous envisagerons successivement le groupe des Nunamiut proprement dit et l'exploitation de l'intérieur des terres par les côtiers, ainsi que les échanges existant entre eux, mais il nous faudra auparavant, pour mieux comprendre les particularités de ce mode de vie, décrire le territoire et ses ressources, principalement le caribou, retracer aussi son passé à la lumière de l'archéologie et de l'histoire. Mais disons d'abord quelques mots de l'état des connaissances sur le sujet.

### *Connaissance et méconnaissance de l'intérieur des terres*

Malgré de nombreux documents anciens attestant que les Inuit du Québec arctique ont régulièrement fréquenté l'intérieur des terres en été, peu de sources laissent supposer qu'il ait pu exister une population permanente au centre de la péninsule.

Il faut attendre le début du XX<sup>e</sup> siècle pour lire, sous la plume du géologue A.P. Low que, en plus d'une population côtière de 800 à 900 personnes, le Québec-Labrador compterait une centaine d'Inuit vivant à l'intérieur des terres<sup>3</sup>. C'est un autre géologue, Robert Flaherty<sup>4</sup>, qui en 1912, grâce à une double traversée de la péninsule, fournit les premières indications concrètes sur l'existence d'anciens campements et lieux d'intenses chasses aux caribous dans les terres. Pourtant, lorsque l'ethnologue Frank G. Speck, une vingtaine d'années plus tard, révèle

(3) Albert P. Low, *La croisière du Neptune 1903-1904*, 1912, p. 140.

(4) Plus connu comme cinéaste, Flaherty est l'auteur du célèbre *Nanook of the North*, tourné sur la côte de la baie d'Hudson à cette époque. Sur ses séjours dans le Québec arctique, il a publié un article: «Two traverses across Ungava Peninsula, Labrador», 1918, et un ouvrage: *My Eskimo Friends: Nanook of the North*, 1924.

l'existence de bandes inuit à l'intérieur des terres, depuis la baie d'Ungava jusqu'au golfe du Saint-Laurent, il n'évoque pas le nord-ouest de la péninsule. Dans les années 1920-1930, une controverse opposait K. Rasmussen, K. Birker-Smith, J. Mathiassen et D. Jenness sur un point en particulier. Il s'agissait de savoir ce que la culture des Inuit vivant dans l'intérieur devait aux Indiens et si elle était antérieure et plus archaïque que celle des populations côtières ou, au contraire, si elle représentait une adaptation tardive de migrants thuléens (on sait aujourd'hui que cette dernière hypothèse est la bonne dans le cas des Inuit du caribou, enjeu du débat). Sans trancher vraiment, Speck, dans cette publication de 1936<sup>5</sup>, estime qu'il y a chez les Inuit du Labrador comme chez les Indiens, une oscillation entre les modes de vie côtier et intérieur. Quelques années plus tard, la connaissance de l'occupation continentale fait un progrès considérable avec la découverte de restes archéologiques importants par l'équipe de Jacques Rousseau. C'est en 1964, enfin, que pour la première fois est publiée une brève description ethnographique de la vie intérieure, ou du moins de celle d'un groupe qui vivait dans les terres au début du siècle. Asen Balikci, à qui nous la devons, conclut<sup>6</sup>:

« Il n'y a pas de preuve assurée que cette adaptation intérieure représente un schéma traditionnel ou un développement post-contact. Bien que l'emploi de tentes et de kayaks en peau de caribou suggère la première hypothèse, il ne fait pas de doute que l'introduction du fusil a permis aux Esquimaux de mieux contrôler le gibier, a accru la mobilité et favorisé la survie en hiver dans l'intérieur. Ceci a duré aussi longtemps que le caribou fut abondant. »

À la même époque, pourtant, d'autres auteurs continuent de minimiser ou même de nier carrément l'occupation intérieure. Dans un ouvrage publié en 1964, E.S. Rogers, par exemple, malgré des témoignages contraires et le cas particulier de la bande de la rivière George, reprend à son compte une affirmation antérieure selon laquelle les Inuit ne vont généralement pas à plus de *trente milles* dans les terres, tandis que le biologiste Jacques Rousseau écrit catégoriquement: « L'Esquimau n'habite jamais l'intérieur de l'Ungava »<sup>7</sup>. Pour lui, au lac Payne, les

(5) « Inland Eskimo Bands of Labrador ».

(6) *Development of basic socio-economic units in two Eskimo communities*, 1964, p. 92, notre traduction.

(7) Publiées dans *Le Nouveau-Québec. Contribution à l'étude de l'occupation humaine*, J. Malaurie et J. Rousseau éd., 1964, les contributions de E.S. Rogers et J. Rousseau s'intitulent respectivement « The Eskimo and Indian in the Quebec-Labrador Peninsula » et

Inuit ne faisaient que chasser et étaient si peu aptes à la navigation sur les rivières que, pour s'y rendre, il prit des guides indiens ! Quelques années plus tard, Bernard Saladin d'Anglure est le premier à utiliser le terme de *Nunamiut* pour désigner les habitants de l'intérieur du pays, dans un texte où il affirme, pour sa part, le caractère traditionnel de l'adaptation écologique intérieure qui, au Québec arctique, coexistait avec les adaptations côtière et insulaire<sup>8</sup>. Dans un travail ultérieur, resté inédit<sup>9</sup>, le même auteur étudiera *Certains aspects originaux de la culture matérielle des Nunamiut*. Par ailleurs, tout au long des années 1960, Bernard Saladin d'Anglure, Louis-Jacques Dorais et leurs assistants, à l'occasion d'enquêtes ethnographiques menées dans tous les villages du Nouveau-Québec, recueillirent quantités de données sur l'adaptation intérieure et les Nunamiut. En 1973, à l'époque de la négociation de la Convention de la Baie-James, une recherche, pour le compte de la *Northern Quebec Inuit Association*, nous a fourni l'occasion de dépouiller certaines de ces informations afin de dresser le tableau de l'occupation et de l'exploitation traditionnelle de leur territoire par les Inuit. Par la même occasion, cette recherche nous a convaincue de l'intérêt que peuvent présenter pour ces derniers les données relatives à l'intérieur. Le travail d'analyse des sources existantes a continué. Il a été complété par quelques enquêtes nouvelles, rendues d'autant plus urgentes que les derniers Inuit à avoir connu la vie dans les terres, et à pouvoir témoigner de ses formes traditionnelles, disparaissaient au fil des ans.

En publiant ce travail sur un aspect peu connu de la tradition des Inuit du Québec arctique, nous croyons donc faire œuvre utile en ce sens qu'il permettra de mieux connaître leur culture et leur histoire. À l'heure où les connaissances sur les Nunamiut d'Alaska et sur les Inuit du caribou se sont considérablement perfectionnées, nous espérons aussi que cette contribution ethnographique puisse servir de base à une réflexion sur le mode de vie continental, plus répandu et important qu'on ne le croit généralement dans le monde inuit.

«Coupe biogéographique et ethnobiologique de la péninsule Québec-Labrador». Jacques Rousseau a décrit sa traversée de la péninsule en 1948 dans deux articles: «By canoe across the Ungava Peninsula via the Kogaluk and Payne rivers», 1948, et «À travers l'Ungava», 1949. (Voir bibliographie.)

(8) «Mission chez les Esquimaux Tarramiut du Nouveau-Québec», 1967, p. 94.

(9) *Quelques aspects originaux de la culture des «Nunamiut»*, Esquimaux de l'intérieur du Nouveau-Québec, rapport au Musée national de l'Homme, 1969.



PREMIÈRE PARTIE

LE TERRITOIRE



## DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE

L'archéologie du centre de la péninsule du Québec-Labrador n'est encore qu'à ses débuts et les indications qu'elle peut apporter à la connaissance du peuplement intérieur restent minces. Diverses raisons ont concouru à laisser dans l'ombre — jusqu'à une époque récente — l'occupation intérieure :

— l'archéologie dans cette partie de l'Arctique est elle-même relativement récente, s'étant surtout développée à partir de la fin des années 1950 ;

— les sites côtiers, sur lesquels beaucoup de travail reste d'ailleurs à faire, semblent aux archéologues plus importants et significatifs du point de vue de l'explication des courants de peuplement anciens et de la succession des cultures ;

— des raisons pratiques (difficultés d'accès et de séjour dans l'intérieur, coût plus élevé des missions) sont, en outre, de nature à décourager les recherches ;

— le manque de connaissance directe et le peu d'informations disponibles sur l'intérieur tendent à renforcer l'idée qu'il s'agit d'une zone de peuplement marginal.

Paradoxalement, l'ensemble des sites du lac Payne constitue peut-être, à ce jour, le plus important de ceux connus au Québec arctique eu égard au nombre d'habitations, et le plus vaste établissement dorsétien de l'intérieur des terres<sup>1</sup>. Découvert par Jacques Rousseau et Jean Michéa en 1948, au cours de la traversée de la péninsule déjà mentionnée et qui n'avait pas d'objectifs principalement archéologiques, à l'extrémité est du lac et sur la rive nord, le « village » du site Michéa sembla contenir une trentaine de maisons<sup>2</sup>. Bien que les fouilles effectuées à cet endroit aient été très limitées, elles firent apparaître trois couches d'occupation successives: la première, supposée dorsétienne; la seconde, de réoccupation des maisons semi-souterraines à une période ultérieure non précisée; la dernière, d'occupation saisonnière (été-automne) par les Inuit à l'époque historique (après 1600 environ).

Neuf ans plus tard, William E. Taylor, à son tour, poursuivait le travail archéologique sur ce même site en fouillant plus avant l'une des maisons et en vérifiant certains autres sites voisins. Il confirme la présence saisonnière d'Inuit de l'époque historique et celle des Dorsétiens. Sur la base de la présence de fragments de tête de harpon et de semelage de traîneau en ivoire, il suppose également que l'occupation de ces derniers était purement hivernale<sup>3</sup>. Hypothèse fragile, car on imagine mal quel intérêt les Dorsétiens auraient eu à se priver totalement du caribou, en été, en demeurant sur la côte, et des mammifères marins, en hiver, en demeurant dans l'intérieur.

C'est grâce aux nouvelles fouilles de Thomas Lee en 1964, 1965 et 1974<sup>4</sup> que l'archéologie du lac Payne commence à être

(1) Population paléo-esquimaude, les Dorsétiens sont arrivés dans cette partie de l'Arctique vers 2000-2500 av. J.-C.; ils ont été remplacés par les Thuléens, ancêtres directs des Inuit historiques, vers l'an 1500 de notre ère. Voir la synthèse de Patrick Plumet: «Le peuplement préhistorique du Nouveau-Québec-Labrador», 1977, et son évaluation de l'importance de ces sites (p. 189).

(2) Voir l'article de Rousseau (1949) déjà cité et celui de Michéa: «Exploration in Ungava Peninsula», 1950, auquel nous empruntons les données suivantes (p. 57).

(3) W.E. Taylor, «Archeological Work in Ungava, 1957», 1958.

(4) Respectivement décrites dans *Payne Lake, Ungava Peninsula, Archeology*, 1964, (1966) et dans *Fort Chimo and Payne Lake, Ungava, Archeology*, 1965, (1967). Pour les fouilles de 1974 dont les résultats n'ont pas été publiés nous utilisons les indications que Thomas Lee a bien voulu nous fournir verbalement.

mieux connue. De nouveaux sites furent découverts non seulement à l'est et à l'ouest du site Michéa, mais aussi sur la rive sud du lac, soit au total 10 sites renfermant des habitations: au moins 47 maisons semi-souterraines, 61 cercles de tentes et, au site Cartier exclusivement, des structures « en forme d'église » attribuées par Lee à une population norroise. Un faible nombre seulement de ces structures a été fouillé de façon exhaustive et, dans nombre de cas, il est impossible de dire à quelle période d'occupation correspondent les cercles de tentes. Quant aux maisons semi-souterraines, une partie d'entre elles a visiblement été réutilisée à l'époque historique comme caches ou dépotoirs.

L'analyse des artefacts ne fait que compliquer encore l'identification des cultures en présence et l'établissement d'une chronologie. Selon Lee, on pourrait distinguer, en allant du plus ancien au plus récent:

— une culture non identifiée, caractérisée par des objets lithiques ayant une forte ressemblance avec ceux des Sadlermiut de l'île Southampton et présente uniquement dans une des maisons du site Michéa ;

— une culture présumée dorsétienne ;

— une culture composite, certains des artefacts ayant des ressemblances avec le thuléen, d'autres avec le dorsétien, d'autres encore avec les Sadlermiut de l'île Southampton, mais réunis ensemble sur la base de marques attribuées à des outils métalliques. Lee en conclut qu'il peut s'agir d'une population paléo-esquimaude culturellement et racialement métissée avec celles des Norrois alors présents au Groenland ;

— au site Cartier, une culture plus typiquement encore européenne. Il pourrait s'agir d'un groupe de Norrois, peu ou pas mélangés aux paléo-esquimaux, ayant séjourné là vers le XIV<sup>e</sup> siècle ;

— une présence thuléenne qui — en l'absence de structures d'habitations caractéristiques — se manifeste par un certain nombre d'objets présents soit dans des maisons « dorsésiennes », soit en surface des maisons « norroises » du site

Cartier. Une datation au carbone 14 a donné 1394 ap. J.-C. pour cette dernière couche d'objets trouvés en 1974<sup>5</sup>;

— une présence inuit historique dont il est difficile de dire à quel moment elle commencerait et se démarquerait du thuléen. La datation obtenue pour des clous forgés trouvés dans le foyer d'un cercle de tente du site Cartier indique 1730 ap. J.-C., selon Lee encore.

Cette présentation schématique est loin de rendre compte de toute la complexité et de l'enchevêtrement des données archéologiques recueillies au lac Payne, et du degré de remise en question de certaines idées reçues sur la préhistoire inuit. À cause de l'hypothèse « Viking », les travaux de Lee ont souvent été considérés avec suspicion. En dehors même de cette hypothèse, ils posent des questions troublantes. Sans doute est-il trop tôt pour en tirer des conclusions définitives. Les sites du lac Payne sont loin d'être complètement connus. D'autres sites intérieurs sont soit à découvrir, soit à fouiller. La comparaison des matériaux et des techniques intérieurs et côtiers, afin de déterminer leurs relations, reste enfin à faire.

Si des groupes préhistoriques — quels qu'ils soient — se sont établis au lac Payne à diverses époques, mais vraisemblablement pour y exploiter le caribou ; si, par ailleurs, il est raisonnable de postuler que les conditions géomorphologiques et écologiques se sont peu modifiées dans l'intérieur depuis un millénaire (ce qui n'est pas vrai sur le littoral), alors il est hautement probable que la coïncidence observée au lac Payne entre établissements paléo- et néo-esquimaux, c'est-à-dire la continuité d'occupation en ces lieux de chasse privilégiés, puisse être constatée en d'autres points de la péninsule. C'est pourquoi nous pensons que les principaux lieux de traversée des caribous, ces *nalluk* que nous décrirons et recenserons plus loin, sont ceux où il y a une forte probabilité de découvrir d'autres sites archéologiques. En 1977, une rapide reconnaissance aérienne, à laquelle nous participions, n'a pas permis de découvrir

(5) T.E. Lee, *op. cit.* (1967), p. 74-77, et communication personnelle. La collection de W. Taylor comporte aussi au moins un artefact typiquement thuléen: une grande pointe de lance en schiste.

de vestiges apparents ni au lac Klotz, ni au lac Nantais. En revanche, un groupe de maisons semi-souterraines assez important (3 maisons dorsésiennes au moins et 9 maisons thuléennes, semble-t-il) a été trouvé au lac Roberts, en un lieu précisément nommé par les Inuit *Nallualuk*, à une distance moins grande, il est vrai, des côtes<sup>6</sup>.

En espérant que des travaux ultérieurs viennent compléter et éclaircir le tableau de l'occupation intérieure paléo-esquimaude et thuléenne au Québec arctique, nous allons terminer cette étude des données préhistoriques par quelques conclusions générales, avant de tenter d'analyser la contribution que les données archéologiques du lac Payne peuvent apporter à une étude ethno-historique.

— Si l'occupation est ancienne et répétée à diverses époques, si elle est basée sur une économie du caribou (et probablement aussi sur la pêche) et si on trouve au lac Payne un nombre élevé de structures d'habitations, cela ne signifie pas nécessairement que des groupes très importants y aient résidé au même moment. Cependant, il est probable que, comme à l'époque historique, la pénétration à cet endroit ait été facilitée par la voie d'accès que constitue la rivière Arnaud.

— Le nombre relativement faible d'objets travaillés trouvés dans les sites peut être interprété comme l'indice d'une résidence occasionnelle et de courte durée, vraisemblablement saisonnière. On peut imaginer que les maisons semi-souterraines étaient construites à l'automne (surtout si elles étaient recouvertes d'une toiture en peaux de caribous, comme le pense Lee) et qu'elles étaient utilisées principalement à cette saison. Par analogie avec la situation historique, il est probable que les séjours d'hiver étaient irréguliers et de courte durée (pêche sous la glace, récupération de la viande de caribou mise en cache . . .) dans la majeure partie des cas.

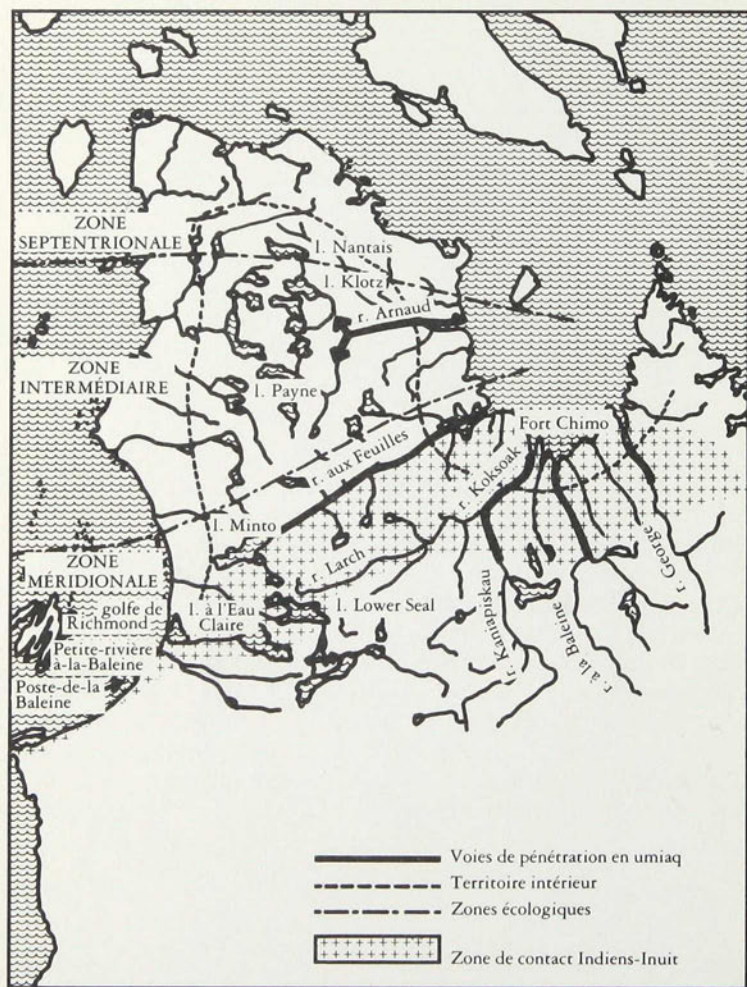
— La présence thuléenne semble encore plus limitée que la présence dorsétienne, mais elle reste assez surprenante si l'on tient compte de l'hypothèse généralement admise concernant l'orientation essentiellement maritime de ces populations.

(6) Communication personnelle de l'archéologue Patrick Plumet.

On trouvera, à l'Annexe 2, une description des artefacts des collections archéologiques attribuables à la période historique. Les conclusions qui s'en dégagent viennent bien confirmer celles que nous allons tirer, dans les pages qui suivent, de l'étude ethnographique et technologique: diversité des techniques de chasse au caribou et de pêche (arc et flèches — lance — fusil ; pêche sous la glace — pêche au fond); importance relative des matières premières provenant du caribou (os et andouiller) ; séjour occasionnel en hiver (semelage de traîneau, foëne, lampe) ; relations avec la côte. Si l'on tient compte de ces données, il semble donc bien y avoir eu continuité entre l'occupation préhistorique et l'occupation historique, ce qui ne signifie pas pour autant que l'intérieur ait été fréquenté en permanence du dorsétien à l'époque historique, ni que d'éventuels « Nunamiut proto-historiques » y aient connu un mode de vie comparable à celui révélé par l'ethnographie. Qu'il s'agisse d'un passé proche ou éloigné, l'exploitation de l'intérieur ne peut, par ailleurs, être pensée qu'en référence à celle des côtes.

## LE TERRITOIRE INTÉRIEUR

Dans les pages qui précèdent nous avons tenté de cerner le territoire des Nunamiut du point de vue de ses occupants, tout en soulignant la fluidité et la relativité d'une telle définition. Prenons comme hypothèse de travail que l'intérieur des terres se définit approximativement comme étant situé à une distance de 100 kilomètres des côtes et limité par une frontière méridionale qu'il conviendra de tracer plus précisément. Mais cette vaste zone, qui s'étend entre les 57° et 61° de latitude N., n'est pas homogène. D'une part, la géographie permet de distinguer trois sous-ensembles (zones méridionale, intermédiaire et septentrionale), d'autre part, la nature des voies d'accès amène à opposer nord, est et ouest de la péninsule (cf. carte n° 1, p. 22).



Carte n°1: Le territoire intérieur du Québec arctique

## *Les zones écologiques de l'intérieur<sup>1</sup>*

La zone septentrionale se caractérise par le climat le plus rigoureux et la végétation la plus réduite. Constituée de hauts plateaux, pauvre en lacs et en cours d'eau navigables, elle n'est accessible qu'en traîneau ou à pied. La relative pauvreté de ses ressources contraste avec la haute productivité du milieu marin auquel elle est associée (détroit d'Hudson ; nord-est de la baie d'Hudson ; nord-ouest de la baie d'Ungava).

À l'opposé de la zone précédente, la zone méridionale est associée au milieu marin le plus pauvre, tandis que les milieux végétal et animal y sont plus diversifiés et plus productifs. Région de basses terres, elle dispose de grandes voies d'eau. La possibilité de se procurer du bois présente un grand intérêt pour les Inuit, mais elle a sa contrepartie dans l'insécurité due à la proximité des Indiens.

La zone intermédiaire, enfin, occupe une position médiane du point de vue du relief, du climat, de la richesse des ressources et de l'accès au bois. Un réseau très dense de lacs et de rivières en favorise la pénétration et l'exploitation.

### *À pied, en qajaq, en umiaq . . .*

Les voies de communication existantes entre la côte et l'intérieur sont d'une grande importance pour comprendre l'occupation de celui-ci. Nous illustrerons ultérieurement les diverses modalités de déplacement et certains itinéraires, mais on peut, d'ores et déjà, opposer (d'un point de vue estival, puisque les déplacements d'hiver ne connaissent pas les mêmes contraintes) les trois zones suivantes:

(1) La distinction en trois zones présentée ici reprend une idée exprimée par nos collègues B. Saladin d'Anglure, D. Lachance et L.-J. Dorais dans «Les Inuit Kupaiimmiut», à paraître dans le *Handbook of North American Indians*: elle vaut aussi pour les régions côtières et insulaires du Québec arctique. Nous verrons plus loin que du point de vue de l'accessibilité du caribou, cette division tripartite est également pertinente.

la partie nord exigeait de longs trajets à pied ; rares étaient ceux qui transportaient leur qajaq jusqu'au lieu de chasse et nombreux ceux qui partaient au printemps en traîneau pour ne revenir qu'à l'automne. Une solution intermédiaire consistait à revenir chercher le traîneau sur la côte après s'être rendu dans les terres à pied ;

à l'ouest, les Inuit qui empruntaient les cours d'eau navigables (rivières Puvirnituuq, Kuugaaluk, Inujjuaq, Qikiq-taaluk, etc.) se rendaient plus aisément dans le centre, mais au retour, le qajaq, les chiens bâtés et le dos des femmes pouvaient s'avérer insuffisants pour ramener tout le produit de la chasse. Ils devaient fréquemment faire les mêmes aller-retour que ceux du nord, parfois transformer l'embarcation en traîneau (nous y reviendrons) ;

ce sont finalement les habitants de la baie d'Ungava qui disposaient des meilleures voies d'accès et de transport grâce à la présence de cinq grands cours d'eau navigables en umiaq : l'Arnaud, la rivière aux Feuilles, la Koksoak, les rivières à la Baleine et George (voir sur la carte n° 1 les portions utilisées de ces fleuves).

### *Les limites méridionales*

La connaissance de la limite sud du territoire inuit au Nouveau-Québec est d'un intérêt d'autant plus grand pour notre sujet qu'il s'agit d'une zone sur laquelle nous possédons les plus nombreux témoignages, ethnographiques ou autres, d'occupation intérieure. Le fait est d'autant mieux compréhensible que cette zone de transition entre la toundra et la forêt est d'une importance stratégique pour la chasse aux caribous. Il faut pourtant se demander si tous les témoignages d'occupation inuit au sud d'une ligne passant par le golfe de Richmond, le lac Minto, la rivière aux Feuilles et le fond de la baie d'Ungava, ne sont pas exceptionnels ou ne relèvent pas, en fait, d'une situation tardive, influencée par le contact avec les Occidentaux. Jusqu'à une époque récente, plusieurs auteurs ont tendu à accréditer l'idée qu'à l'époque des débuts de la colonisation,

les Inuit occupaient la côte est de la baie James<sup>2</sup> et une zone intérieure englobant le lac à l'Eau-Claire et le sud de la baie d'Ungava, jusqu'à environ 120 km du fond de celle-ci. E.S. Rogers<sup>3</sup> a déjà montré la fragilité de ces suppositions. De fait, aucune donnée archéologique ne vient les appuyer: le fond de la baie d'Ungava semble vide de vestiges inuit, tandis que, sur la côte de la baie d'Hudson, les traces les plus méridionales — encore semblent-elles témoigner d'une occupation très épisodique — se trouvent à Poste-de-la-Baleine<sup>4</sup>.

Il est, en revanche, bien établi par les archives de la Compagnie de la baie d'Hudson qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et dans le premier tiers du XIX<sup>e</sup>, l'hostilité entre Indiens et Inuit était extrême dans la zone où ils étaient en contact à l'est de la baie d'Hudson et que la frontière entre les deux groupes se situait aux alentours de Petite rivière de la Baleine<sup>5</sup>. Nous lisons, en effet, dans les journaux de poste et dans la correspondance de la Compagnie de la baie d'Hudson, qu'en 1818 les Inuit ne viennent jamais jusqu'au Poste-de-la-Baleine, tandis qu'à la Petite rivière de la Baleine les Indiens voisinent avec les Inuit: en 1786, ils sont réputés se tenir encore plus au nord, mais, en 1794, ils tuent un blanc à cet endroit et leur présence est mentionnée à nouveau, en 1818, au printemps et en été. Le golfe de Richmond, enfin, fait lui aussi partie de la zone de contact entre les deux groupes ethniques: après des meurtres qui y eurent également lieu en 1754, les Inuit évitent la région, mais, dès 1804, ils y séjournent à nouveau au printemps et en été, à la recherche de bois et de caribous<sup>6</sup>.

(2) Par exemple, L.M. Turner, dans *Ethnology of the Ungava District*, 1894, p. 180, ou F.G. Speck, dans «Montagnais-Naskapi Bands and Early Eskimo Distribution in the Labrador Peninsula», 1931, p. 566.

(3) *Op. cit.*, 1964, p. 216-217

(4) Voir l'article de Patrick Plumet déjà cité, 1977.

(5) Dans tout ce qui suit, sauf mention contraire, les données historiques pour cette période proviennent des archives de la Compagnie publiées par K.G. Davis sous le titre *Northern Quebec and Labrador Journals and Correspondence 1819-1835*, 1963.

(6) Malgré ces données, on pourrait peut-être supposer que l'acquisition d'armes à feu ait permis aux Indiens de repousser les Inuit (qui n'avaient pas encore de moyen de riposte équivalent) vers le nord et que, antérieurement, la limite respective des deux ethnies se soit située davantage au sud, rejoignant ainsi l'hypothèse de Speck. Cela paraît néanmoins peu probable.

Si l'on se tourne à présent vers l'intérieur des terres, il semble qu'à cette même époque le lac Lower Seal était occupé — du moins en été — par les Indiens et que les Inuit qui s'y hasardaient parfois, s'y trouvaient menacés. En 1830, un groupe en provenance de cette région arrive, en effet, au poste de Fort Chimo ayant fui le péril indien. Dans les récits de voyage respectifs de Hendry et Finlayson (1828 et 1830), la rivière du Gué est présentée comme un territoire nettement indien. Ces voyageurs ne rencontrèrent quelques rares camps inuit que sur la rivière Larch, puis sur la Koksoak. Mais là encore, il s'agit d'une zone de fréquentation mixte, surtout en été et en automne où les deux groupes sont attirés par la poursuite du même gibier, le caribou. Les Inuit descendent parfois la Koksoak et une portion de la Kaniapiskau, mais au risque de tomber dans une embuscade tendue par les Indiens, comme ce fut le cas peu avant 1820.

Non loin du poste de Fort Chimo, sur la rivière de la Baleine, en 1831 encore, il est de règle entre les deux peuples d'éviter de se rencontrer et les Inuit informent le gérant de la Compagnie de la baie d'Hudson que leurs mauvais résultats à la chasse aux bélugas sont dus à la présence des Indiens dans les parages. Tout indique, donc, qu'avant que la pacification soit imposée par les traiteurs et qu'un équilibre des forces soit réalisé dans les années 1830-1840 par la fourniture d'armes à feu aux Inuit<sup>7</sup>, toute cette région n'était fréquentée que de façon épisodique et uniquement en été. C'est pourquoi, il n'est pas surprenant que, lors de leur visite de 1811 à l'embouchure de la Koksoak, les frères Moraves, en provenance du Labrador, aient pu conclure que les Inuit ne résidaient pas au fond de la baie d'Ungava<sup>8</sup>.

Dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, la situation se modifie relativement sur les points suivants:

les Inuit descendent désormais plus au sud le long de la baie d'Hudson. En 1881, le pasteur anglican Peck trouve un de

(7) Cf. le témoignage de John McLean, agent de la Compagnie à Fort Chimo, *John McLean's notes of a twenty-five years service in the Hudson's Bay territory*, 1932, p. 264-265.

(8) Voir le récit de deux de ces missionnaires, B. Kohlmeister et G. Kmoch, *Journal of a voyage from Okkak, on the Coast of Labrador, to Ungava Bay . . .*, 1814, p. 57-76.

leurs camps à 65 kilomètres au sud de Poste-de-la-Baleine<sup>9</sup> et, en 1909, un autre observateur considère que la limite normale de leur territoire se situe au cap Jones<sup>10</sup> ;

dans la région de Fort Chimo les Inuit résident de façon plus permanente et en plus grand nombre à proximité des postes, mais hésitent encore à pénétrer dans l'intérieur « à moins que ce ne soit le long de quelque grand cours d'eau », dit un observateur des années 1880<sup>11</sup> ;

dans le centre de la péninsule, la zone située entre la rivière aux Feuilles et la Larch semble toujours faire l'objet d'occupation mixte en été. A. P. Low estime que le territoire indien est borné par la Larch, mais Flaherty observe, en 1912, au lac Minto des restes de tente indienne et évoque les raids que les Indiens y faisaient anciennement au détriment des Inuit<sup>12</sup>. Les témoignages ethnographiques qui seront mentionnés ultérieurement viendront confirmer que les deux groupes se rencontraient fréquemment — sans se mélanger — dans cette aire.

Pour résumer sous forme synthétique toutes ces données ethno-historiques présentées de façon détaillée, il nous a paru bon d'indiquer sur la carte n° 1 quelles furent, du XVIII<sup>e</sup> siècle au XX<sup>e</sup> siècle, les limites minimale et maximale du territoire inuit<sup>13</sup>. Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, il est vraisemblable que la région comprise entre les deux constituait une sorte de *no man's land* que les Inuit, comme les Indiens, n'exploitaient qu'occasionnellement, soit en évitant de se rencontrer, soit, au contraire, en se poursuivant<sup>14</sup>. Par la suite, on peut davantage parler d'occupation mixte

(9) A. Lewis, *The Life and Works of the Rev. E.J. Peck among the Eskimos*, 1905, p. 133.

(10) C.K. Leith et A.T. Leith, *A Summer and Winter on Hudson Bay*, 1912, p. 42.

(11) L.M. Turner, *op. cit.*, p. 268.

(12) Voir le *Rapport sur des explorations faites dans la péninsule du Labrador*, de A.P. Low, (1897), p. 50 et les textes déjà cités de R. Flaherty: «Two Traverses...», 1918, p. 119; et *My Eskimo Friends...*, 1924, p. 86.

(13) Pour préciser la limite méridionale nous avons également tenu compte de diverses informations fournies par les Inuit: extension maximale de la toponymie, des déplacements, lieux de campement, appréciation de l'extension de leur propre pays.

(14) Il semble, à en croire les auteurs anciens et les Inuit eux-mêmes, que les Indiens étaient en général responsables de l'attaque. Le souvenir de ces hostilités reste très

avec l'amélioration constante des relations entre les deux ethnies. Il est fort probable que les échanges économiques et les emprunts de traits culturels ont dû s'en trouver développés, bien qu'ils n'aient sans doute jamais été totalement absents antérieurement, en dépit des hostilités<sup>15</sup>.

vivace dans la mémoire collective inuit. Un récit fait état d'une incursion indienne à vrai dire exceptionnelle, au nord de la limite des arbres, en un endroit situé à peu de distance de Aupaluk, à l'ouest de la baie d'Ungava. Les Inuit mirent leurs assaillants en déroute en plantant dans le sol sur leur passage, des os de caribou époinés. Un autre récit transpose l'antagonisme dans le surnaturel: les Indiens, dit-on, envoyèrent leurs esprits *tuurngaq* (des loups) combattre ceux des Inuit (des chiens). En l'occurrence, ces derniers l'emportèrent.

(15) Cf. F.G. Speck, *op. cit.* «Inland Eskimo Bands . . .», 1936, et E.S. Rogers, *op. cit.*, 1964. Ce dernier a raison de voir dans le procédé de fumage des peaux de caribou et dans le couteau croche utilisé pour le travail du bois (mais non cependant dans l'épieu à caribou), des emprunts faits par les Inuit aux Indiens. On peut ajouter que les bâtons indicateurs de la direction empruntés par les voyageurs et les signaux de fumée utilisés par certains Nunamiut doivent avoir la même origine ainsi que la cuisson sur pierres et le fumage des peaux. La question de la tente conique reste à débattre.

## LE CARIBOU, FONDEMENT DE L'ÉCONOMIE INTÉRIEURE

Lorsqu'il est question des migrations du caribou au Québec-Labrador, on se satisfait souvent de l'idée ancienne selon laquelle elles se conformeraient à un schéma général très simple: déplacement vers les hauts plateaux côtiers au printemps et en été; en hiver, retrait vers un habitat plus intérieur, en deçà de la limite des arbres. On accepte aussi l'idée qu'il ait existé trois troupeaux séparés: l'un sur la baie d'Hudson; l'autre sur la Koksoak; le dernier sur la côte atlantique du Labrador. Pourtant, nous allons constater que de nombreuses autres données tendent à présenter la distribution et les déplacements du caribou selon une perspective sensiblement différente<sup>1</sup>.

(1) L'idée des trois troupeaux fut d'abord formulée par A.P. Low dans son *Rapport sur des explorations faites dans la Péninsule du Labrador*, 1897, p. 363-365, puis reprise par C. Elton dans *Voles, Mice and Lemmings: Problems in Population Dynamics*, 1942, p. 362-389. Sur l'histoire et la situation actuelle du caribou, on consultera le très utile «Dossier Caribou» publié par *Recherches amérindiennes au Québec* sous la direction de François Trudel et Jean Huot (1979). Quand aux informations ethnographiques, nous sommes particulièrement redevables à Tuumasikallak et à Pilipusi Putuguq de la richesse de leurs connaissances sur le caribou. Notre description des diverses étapes de la chasse et des transformations du caribou a également bénéficié du «Schéma de l'économie du caribou», élaboré par Maurice Godelier et Bernard Saladin d'Anglure (E.P.H.E. VI<sup>e</sup> section, Paris, 1970, manuscrit).

## *Le troupeau du sud de l'Ungava*

Pour le XIX<sup>e</sup> siècle, on dispose, dans la région de Fort Chimo, des observations des employés de la Compagnie de la baie d'Hudson puis, plus tard, de l'ethnologue américain Lucien Turner. Tous ces témoignages<sup>2</sup> concordent pour contredire l'affirmation de Low selon laquelle ce troupeau traversait la Koksoak pour se rendre en été sur la côte ouest de la baie d'Ungava et le détroit d'Hudson. Ils montrent, au contraire, qu'en général les caribous franchissent la Koksoak en se dirigeant vers l'est, de mars à mai, puis vers l'ouest, de la fin août à octobre. La migration de printemps semble se faire plus près de la côte (aux alentours du poste) que celle d'automne. La mise bas des femelles semble avoir lieu au mois de juin sur les hauts plateaux du nord-est de la rivière George, mais l'habitat d'hiver est moins bien connu. Des informateurs ayant chassé le caribou en hiver, à partir de la baie aux Feuilles dans les années 1920-1940, sont en mesure de préciser ce point. Ils estiment, en effet, qu'en décembre les animaux remontent en longeant la côte sud-ouest de la baie d'Ungava, puis redescendent davantage à l'intérieur, vers Fort Chimo, en mars. Même en ces années de déclin général du caribou, la zone intérieure située entre la rivière aux Feuilles et la rivière Larch, était connue comme une région d'hivernage du caribou.

Grâce à des études récentes et aux moyens modernes d'observation, on peut préciser le schéma des migrations saisonnières de ce troupeau et évaluer son importance. À l'heure actuelle, il est en effet évalué à 178 000 têtes et continue de croître. Deux aires principales de vêlage ont été reconnues : l'une dans une région de basses terres, l'autre sur un plateau situé à l'est de la rivière George<sup>3</sup>.

(2) Voir les ouvrages déjà cités de K.G. Davies (1963), p. 140, J. McLean (1932), p. 254, et L.M. Turner (1894), p. 276-278.

(3) Ce qui montre que les femelles ne choisissent pas uniquement les hauteurs de la toundra pour mettre bas. L'important pour elles, à ce moment-là, est d'être à l'abri des prédateurs. Voir l'article de Ian Juniper dans le «Dossier Caribou» (*op. cit.*, 1979) pour ces données contemporaines.

Pendant l'été, les animaux sont dispersés au sud-est de ce même cours d'eau, qu'ils longent en remontant vers le nord à l'automne.

Selon les animaux et les années, l'hivernage se fait soit du côté des rivières Larch et Koksoak, soit du côté du Labrador, à l'intérieur ou même sur la côte. Cependant, rien ne prouve que ce schéma, établi d'après des observations très récentes, à un moment où la population de caribous est en expansion, soit entièrement valable pour le passé. Il semble, néanmoins, assez bien correspondre aux observations précédemment rapportées pour la période antérieure. L'alternative entre l'hivernage à l'est ou à l'ouest de la Koksoak confirme aussi les indications selon lesquelles, certaines années, le caribou venait à faire totalement défaut dans la région de Fort Chimo-baie aux Feuilles en automne et en hiver, provoquant des famines chez ceux qui séjournaient dans les terres<sup>4</sup>. Il faut aussi tenir compte du fait que lorsqu'une population d'animaux migratoires est en déclin numérique — ce qui fut le cas dans cette région après 1890 — elle tend à être beaucoup plus sédentaire.

### *Le troupeau de l'ouest*

Pour le troupeau qui, selon Low, séjournait aux alentours du golfe de Richmond et passait l'été sur les plateaux du nord-est de la baie d'Hudson (selon Elton jusqu'à Wakeham), il est encore plus difficile de faire coïncider les témoignages anciens et les données récentes. Les études des biologistes n'en sont encore qu'à leurs débuts dans cette région. À l'heure actuelle, elles permettent seulement de conclure à l'existence d'un troupeau sur la rivière aux Feuilles qui atteindrait environ 20 000 bêtes. Une zone de vèlage a été localisée de part et d'autre de cette rivière, à l'est du lac Minto.

(4) C.S. Elton a recensé nombre de cas pour la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle (*op. cit.*, 1942, p. 381-383). Nous citerons ci-après, p. 79, des témoignages d'Inuit pour une période plus récente: dans les années 1930 encore la disparition du caribou eut des conséquences dramatiques, d'autant plus qu'elle se conjuguait avec l'effondrement des cours des fourrures de renard.

De là, on estime que les animaux se déplaceraient vers l'est en été et, en hiver, vers la côte entre Inujjuaq et Poste-de-la-Baleine<sup>5</sup>.

Au-delà des difficultés d'interprétation du nombre de troupeaux de caribous, des mouvements locaux et de leurs changements dans le temps, il reste certain que, malgré tout, les troupeaux, avant leur déclin (pour la période qui nous occupe), avaient tendance à remonter loin vers le nord chaque année. Lorsque nous examinerons, région par région, tous les anciens emplacements de chasse au caribou, lorsque nous ferons appel aux souvenirs des Inuit, nous constaterons qu'en été tout le nord de la péninsule était un vaste territoire parcouru par ces animaux, parfois sur la côte même, et qu'à l'automne, lorsque les caribous engageaient leur migration de retour vers le sud, certains points de leur itinéraire étaient des lieux de chasse intensive. En revanche, la migration de printemps se faisait de façon plus diffuse (les femelles sont généralement à la tête du troupeau et se dirigent vers les terrains de mise bas, tandis que les mâles peuvent rester en arrière) et à un moment où les déplacements étaient plus difficiles pour les humains.

On pourrait finalement suggérer une division en trois zones de la péninsule du Québec-Labrador, selon la plus ou moins grande facilité avec laquelle les Inuit avaient accès aux caribous, en reprenant ainsi la division en zones écologiques définie précédemment:

(5) *Inventaire aérien des terrains de vèlage du caribou dans la région nord et au nord du territoire de la municipalité de la Baie-James (mai-juin 1975)*, de D. Le Henaff (1976), et communication personnelle de celui-ci. Ces caribous partagent ainsi une zone d'hivernage du troupeau de la Koksoak, ce qui montre que deux troupeaux distincts peuvent occuper un même territoire à des saisons différentes. En l'absence d'inventaires au nord du 58° parallèle il est difficile de dire si à ces déplacements est-ouest, s'ajoutent des déplacements nord-sud. Cependant, des données partielles suggèrent qu'en hiver des caribous séjournent également dans la partie méridionale du centre de la péninsule, approximativement entre la rivière aux Feuilles et le lac Payne. Le témoignage d'un informateur de Puvirnituq, P. Putuguq, vient rendre encore plus complexe l'évaluation des déplacements du troupeau occidental. Selon lui, en effet, en juin les caribous descendent vers la limite des arbres, remontant vers le nord à partir de septembre. Faut-il en conclure que très réduit dans ses effectifs, le troupeau de la baie d'Hudson décrit par Low a profondément modifié ses habitudes migratoires? Ou bien convient-il d'introduire entre le troupeau de la côte de la baie d'Hudson et celui du sud de l'Ungava, un nouveau troupeau qui serait celui de la rivière aux Feuilles?

les hauts plateaux situés au nord, étaient autrefois parcourus par les caribous tout l'été. À cette saison, les animaux sont davantage dispersés et c'était, au mieux, de petites hardes que l'on pouvait rencontrer ;

dans une zone centrale plus basse et plus irriguée de lacs et de rivières, les caribous sont également présents en été. Dans la partie centrale de cette zone, autour du lac Payne, un certain nombre d'animaux vit en hiver ;

c'est dans la partie méridionale, qui en est une de transition entre la toundra et la forêt subarctique, que l'on trouve la plus grande abondance de caribou et les rassemblements les plus grands. C'est aussi une zone où le caribou est susceptible d'être présent en toute saison, lors des migrations du printemps ou de l'automne, en été ou en hiver ; cependant, il semble que les mouvements y soient aussi moins prévisibles d'une année à l'autre.

### *Déclin et fluctuations*

Le déclin des troupeaux du Québec est un phénomène reconnu depuis bientôt un siècle. Comme dans d'autres parties de l'Arctique, il semble concomitant de l'arrivée des Blancs et de l'introduction des armes à feu. Plusieurs auteurs ont examiné les parts de responsabilité relatives de l'homme et des facteurs naturels<sup>6</sup>. Faute de données nouvelles sur les causes de ce déclin, nous ne cherchons pas ici à déterminer l'influence de chacun de ces facteurs, mais simplement à exposer quels ils ont pu être, tout en remarquant qu'ils sont vraisemblablement intervenus concurremment et en se renforçant.

La prédation de la part des autochtones — Indiens et Inuit — a sans aucun doute été considérablement facilitée par l'acquisition du fusil, encore qu'avant les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, l'emploi d'armes se chargeant par le canon n'ait pas assuré une efficacité très supérieure à celle des armes traditionnelles. Certains

(6) Voir l'ouvrage de Elton (*op. cit.*, 1942); le «Dossier Caribou» (*op. cit.*, 1979); «A preliminary study of the Ungava caribou», par A. W. F. Banfield et J. S. Tenner (1958); et *Land and Freshwater Mammals of the Ungava Peninsula*, par F. Harper (1961).

observateurs se sont plu à décrire le gaspillage qui s'en serait ensuivi: les carcasses inutilisées, abandonnées sur les lieux de chasse. En fait, même avant l'emploi d'armes à feu, il pouvait arriver que soient tués davantage d'animaux qu'il n'en était consommé et mis en réserve. C'est ainsi qu'une petite île, à l'embouchure de la rivière George, porte le nom de Puvirniq (« la mauvaise odeur ») parce que des caribous tués à la lance y furent laissés pourrir, faute de temps pour les dépecer et transporter tous. Une telle attitude est cependant contraire au respect naturel des Inuit pour le gibier et à leur habitude d'utiliser complètement l'animal tué. Il est vrai, malgré tout, qu'au cours du XIX<sup>e</sup> siècle la politique d'achat de la Compagnie de la baie d'Hudson a pu contribuer à une surexploitation. En 1969, on a pu calculer qu'à Fort Chimo, entre 1831 et 1843, près de 5 000 peaux de caribous avaient été achetées (sans compter les langues et la viande)<sup>7</sup>. Cette politique d'achat se poursuivit jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Les incendies de forêt ou même de toundra — naturels ou provoqués par les Indiens — constituent un autre facteur possible de perturbation pour les populations de caribou. Bien que de nature à diminuer leur nombre, ils ont pu également provoquer un déplacement des caribous vers le nord, au profit des Inuit.

Il est connu aussi que des conditions climatiques exceptionnelles en hiver, la croûte glacée empêchant les animaux de se nourrir, peuvent avoir des effets dramatiques comme ce fut le cas aux îles Belcher.

À long terme les facteurs climatiques aussi semblent jouer un rôle dont on a pris conscience plus récemment. Ainsi, certains travaux pour le Labrador et pour le Groenland<sup>8</sup> permettent d'établir une corrélation — par le biais de l'accessibilité à la nourriture et de la mortalité des jeunes — entre les périodes froides et la croissance des populations de caribous et les périodes de réchauffement et leur diminution.

(7) Alan Cooke, dans *The Ungava Venture of the Hudson's Bay Company*, (1969).

(8) Respectivement W. Fitzhugh, dans *Environmental and Cultural Variation in the Eastern Subarctic*, (1972), et C. Vibe, dans «*Arctic Animals in Relation to Climatic Fluctuations*», (1967).

Le caractère cyclique de tels mouvements serait de l'ordre de cinquante ans<sup>9</sup>. Malheureusement, pour le Nouveau-Québec, on ne dispose pas d'archives comparables à celles des missions groenlandaises et labradoriennes, si bien que l'emploi des rares données existantes est hasardeux, d'autant que l'on court le risque de ne pouvoir distinguer ce qui est tendance à long terme et variation occasionnelle dans les parcours de migration. On peut tout au plus conjecturer que le réchauffement du climat, observé entre les années 1915 et 1955, a amplifié un déclin numérique déclenché par d'autres causes, tandis que le refroidissement observable depuis est en partie responsable du récent accroissement des troupeaux.

Enfin, les maladies — épidémiques ou autres — ont pu jouer un rôle, mais, règle générale, c'est lorsque la population atteint une densité excessive qu'elles interviennent en tant que mécanisme de rééquilibrage. Il ne semble donc pas s'agir là d'une cause première.

Quoi qu'il en soit des causes réelles du déclin du caribou au Nouveau-Québec, il importe à présent d'en dater les étapes suivant les régions et d'en apprécier les effets sur les populations inuit<sup>10</sup>. C'est dans la région comprise entre Maricourt-Wakeham et la baie Payne que le retrait du caribou semble s'être fait sentir le plus tôt: dès les années 1860, la chasse d'été sur la côte cesse à peu près complètement et il faut se rendre davantage dans l'intérieur. En revanche, au nord-ouest de la péninsule, autour du cap Wolstenholme, la chasse d'été à pied reste possible jusqu'aux années 1910.

Dans une zone intermédiaire englobant les territoires de Puvirnituuq, Inujjuaq et Aupaluk, le même phénomène se produit avec un certain décalage: en été, les chasseurs sont entraînés de plus en plus loin dans l'intérieur. Au cours des années 1930, ils cessent de s'y rendre, tandis que la chasse d'hiver se développe.

(9) La dynamique naturelle des populations de caribous produirait des cycles de 35 ans, dont on ne sait s'ils sont ou non reliés aux cycles climatiques. Voir *The migratory barren-ground caribou of Canada*, de J.P. Kelsall (1968).

(10) Nous utiliserons dans les lignes qui suivent la compilation très exhaustive de Elton (*op. cit.*) complétée par les témoignages inuit.

La zone méridionale, enfin, a été relativement moins gravement atteinte par le déclin du caribou, à tel point que des Inuit vivant plus au nord s'y rendaient parfois de fort loin. Mais là aussi les chasses d'été sont abandonnées les premières (vers 1920), au profit des chasses d'hiver.

À vrai dire, le fait que les Inuit chassent ou non le caribou n'est pas un indice absolu de son abondance ou de son absence. Il faut tenir compte, parallèlement, de l'évolution des autres activités, de leur place dans le cycle annuel, des conséquences de la présence des agents euro-canadiens, de la transformation, enfin, des moyens de production. Tout est lié, en effet<sup>11</sup>. Quitte à préciser ultérieurement ses modalités locales, l'évolution pour l'ensemble du Nouveau-Québec peut être ramenée à deux tendances inverses:

1) *le déclin de la chasse d'été-automne*: outre que le rendement de ce type de chasse était devenu plus faible, la poursuite du caribou se trouva progressivement concurrencée par le développement de la chasse aux mammifères marins en eau libre, elle-même favorisée par l'acquisition d'armes à feu et d'embarcations pontées de fabrication occidentale. Les nouvelles nécessités du piégeage du renard exigeaient, en effet, la constitution de stocks importants de viande (de morse tout particulièrement) pour l'hiver suivant. Les expéditions de chasse en mer étaient d'ailleurs encouragées — sinon organisées — par les gérants des postes de traite. De plus, le besoin de se procurer des peaux de caribou pour le vêtement se fit sentir de façon moins pressante lorsque l'emploi de l'étoffe se généralisa.

2) *Le développement de la chasse d'hiver*: ce type de chasse qui était traditionnellement peu pratiqué par les Inuit côtiers, va bénéficier de circonstances nouvelles à la même époque (en gros après 1920): l'emploi du fusil rend la prise de caribous plus aisée; l'apport technologique des Blancs et l'économie de traite favorisent la construction de traîneaux et la constitution d'attelages de chiens

(11) Parmi les études du changement des activités saisonnières, on peut signaler ici les monographies de A. Balikci (*op. cit.*, 1964) pour Puvirnituuq, et *Eskimos without Igloos*, de N. Graburn, (1969), pour Salluit.

plus nombreux ; l'achat de denrées comestibles et l'emploi du filet facilitent la survie dans les terres ; surtout, nombre de trappeurs inuit sont amenés à séjourner dans l'intérieur pour piéger le renard ou, du moins, pour y établir leurs lignes, ce qui les rapproche des zones d'hivernage du caribou. Il semble même qu'après 1936 — date où cessa la concurrence commerciale au Nouveau-Québec et où commença une période de difficultés économiques pour les Inuit, parfois même de disette — la chasse au caribou se soit intensifiée malgré son rendement extrêmement aléatoire, surtout sous la pression des besoins alimentaires.

### *Les techniques de chasse au caribou*

Du point de vue des procédés mis en œuvre, on peut regrouper les diverses techniques de chasse au caribou en deux grands types, *la chasse par rabattage* et *la chasse d'approche*, dont le choix dépend lui-même de la morphologie et des déplacements des populations animales à un moment et à un endroit donnés. Avant de décrire ces techniques, examinons comment elles se distribuent au long du calendrier annuel. L'hiver est la saison où les caribous sont à la fois les plus dispersés et les plus statiques. Ceux qui restent dans la toundra recherchent habituellement des zones où la neige n'est ni trop profonde ni trop durcie, sans qu'on puisse prévoir leur localisation avec précision. C'est donc la technique d'approche qui est la mieux appropriée, technique individuelle ou du moins limitée à un petit groupe de chasseurs. On ne connaît, d'ailleurs, pour le Québec aucune mention des techniques collectives de rabattage mentionnées dans d'autres régions à la même saison (trappes naturelles ou aménagées en neige profonde ; piège constitué par la glace mince à travers laquelle les animaux tombent à l'eau).

Au printemps, le caribou est peu chassé parce que peu accessible: la migration se fait en petits groupes, la fonte de la neige puis de la glace rend l'approche difficile, les femelles vont mettre bas dans les zones abritées des prédateurs. Il n'y a guère que dans la zone de transition, entre la toundra et la forêt, que la chasse de

printemps est attestée<sup>12</sup>, encore est-ce avec utilisation du fusil et parfois de raquettes (empruntées aux Indiens).

En été, à nouveau, les caribous se trouvent dispersés, leur extension géographique est maximale. Néanmoins, la rencontre d'une harde de 20 à 30 animaux n'est pas exceptionnelle, ce qui explique que puissent coexister, à ce moment, — près des côtes comme dans l'intérieur — les deux types de chasse, par rabattage ou par approche. Mais c'est véritablement en septembre et octobre que l'effort collectif et le rabattage connaissent les conditions les plus favorables lors de la migration d'automne. À vrai dire, au Québec arctique il ne faut pas se représenter cette migration comme un phénomène massif, impliquant des troupeaux denses et innombrables, sinon peut-être dans la partie méridionale du territoire. En région de toundra, les meilleures chasses se font plutôt au cours du rassemblement et des mouvements prémigratoires des animaux, lors de leur lente dérive vers le sud, en des lieux de passage obligé à haut rendement. La chasse d'approche individuelle ne perd pourtant pas ses droits en dehors de ces points, spécialement en octobre, période d'accouplement. Les mâles en rut sont la proie préférée du chasseur parce qu'immobiles et peu craintifs (*narrataqtuq*, disent alors les Inuit), tandis que les femelles ont un comportement agité inverse (*quiliqtatuq*).

Indépendamment de la saison de chasse, nous commenterons à présent les diverses opérations techniques qui s'enchaînent au cours du processus de chasse et qui sont schématisées dans le tableau n° 1. Il s'agit, en termes économiques, de la phase de la production proprement dite du gibier. Une fois l'animal abattu, viendront la répartition et la consommation alimentaire, enfin la transformation (analysées plus loin).

*Déplacement vers le lieu de chasse.* Le déplacement vers le lieu de chasse et l'établissement d'un nouveau campement à cet endroit constituent, bien évidemment, le premier stade obligé de toute activité cynégétique. Comme on le verra plus loin, ces déplace-

(12) Voir le rapport d'exploration de A.P. Low (*op. cit.*, 1897), p. 264 L; ainsi que le témoignage de R. Flaherty dans *My Eskimo Friends...* (*op. cit.*, 1924), p. 86-87.

ments requéraient au maximum une semaine en hiver et, en été, deux semaines par voie d'eau ou un mois à pied (dans des conditions normales). Les Inuit qui résidaient dans l'intérieur tout l'été ou toute l'année n'étaient eux-mêmes pas dispensés de changer périodiquement de camp pour suivre leur gibier. Le moment choisi pour ces déplacements et leur orientation étaient fonction des connaissances acquises et transmises dans le passé, des informations et des observations du moment. Les chasseurs ayant la connaissance la plus intime du gibier et du territoire — souvent les plus âgés — étaient donc habilités à diriger l'expédition de chasse. Leur rôle — compte tenu de l'éloignement, de l'imprévisibilité des mouvements du caribou, de l'importance de l'enjeu en termes de survie — était probablement plus important encore dans ce cas-ci que dans celui de la chasse côtière. Divination et pratiques rituelles en cas d'incertitude s'avéraient parfois nécessaires et faisaient intervenir le chamane<sup>13</sup>.

*Construction, entretien ou occupation des installations fixes.* Il existait cependant des lieux où, surtout en été et en automne, les Inuit étaient raisonnablement assurés de voir passer les caribous, où donc il valait la peine de faire des aménagements réutilisables d'année en année. Ces points peuvent être situés de façon très variable, de la côte au cœur des terres, sur un plateau ou près d'une étendue d'eau, mais les plus spectaculaires et les mieux connus sont les *nalluk* (terme traduit ici par «traversée de caribous»), rétrécissements de lacs ou de cours d'eau situés sur le parcours habituel des cervidés<sup>14</sup>. On y chassait les animaux, principalement dans l'eau, mais aussi sur les rives. En dehors du cas limite des *nalluk* de la zone semi-boisée où nul aménagement humain n'était requis, on avait recours à deux types de constructions en pierre: les leurres et les affûts.

(13) Selon L. Turner dans *Ethnology of the Ungava District*, (op. cit. 1894), p. 196-197.

(14) Nous en connaissons au moins une douzaine au Nouveau-Québec qui seront énumérés et localisés dans les pages qui suivent. Un document dessiné de Juu Talirurnilik, représentant un *nalluk* de la rivière Kuugaaluk est reproduit et commenté dans une publication de 1977 de B. Saladin d'Anglure et de l'auteur, intitulée «Chasses collectives au caribou dans le Québec arctique.»

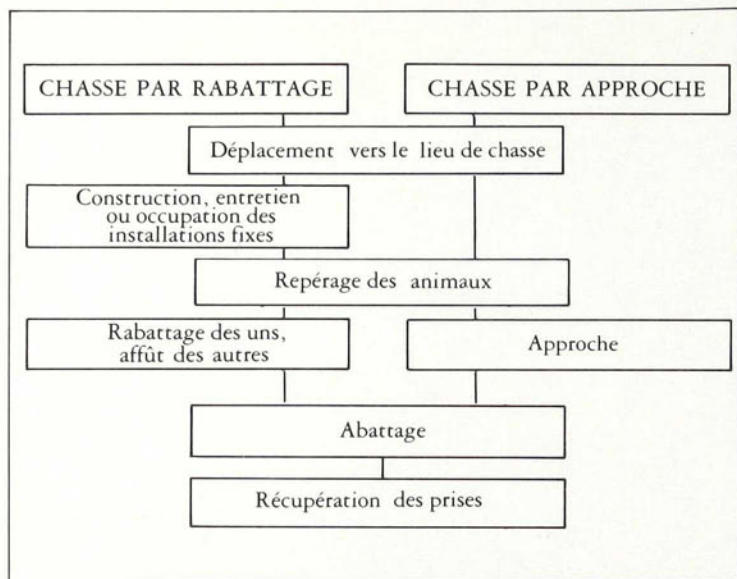


Tableau n° 1

*Les opérations de la chasse au caribou*

Le terme de leurre nous paraît le plus général pour englober toute la gamme des constructions antropomorphes destinées à tromper le caribou et à orienter ses mouvements dans la direction souhaitée par les chasseurs. Il peut recouvrir aussi bien une simple pierre levée ou un empilement de deux ou trois pierres, que des structures plus élaborées, de véritables cairns. L'illustration de la figure n° 2, hors texte, que nous devons à Aisa Smiler, témoigne de la variété des formes que pouvaient revêtir ces *inutsuk tuttunut ungujuuti* (« cairn pour rabattre les caribous »).

Pour que l'effet produit sur les caribous soit plus intense, on attachait fréquemment au sommet de la construction un objet que le vent agiterait avec bruit (peau, étoffe, aile d'oiseau, omoplate . . .). Enfin, la façon dont les inutsuk étaient agencés dépendait de la morphologie des lieux, du comportement des animaux et du but visé:

— simple alignement de leurres placés à quelques mètres les uns des autres pour orienter la course des caribous (souvent sur une crête);

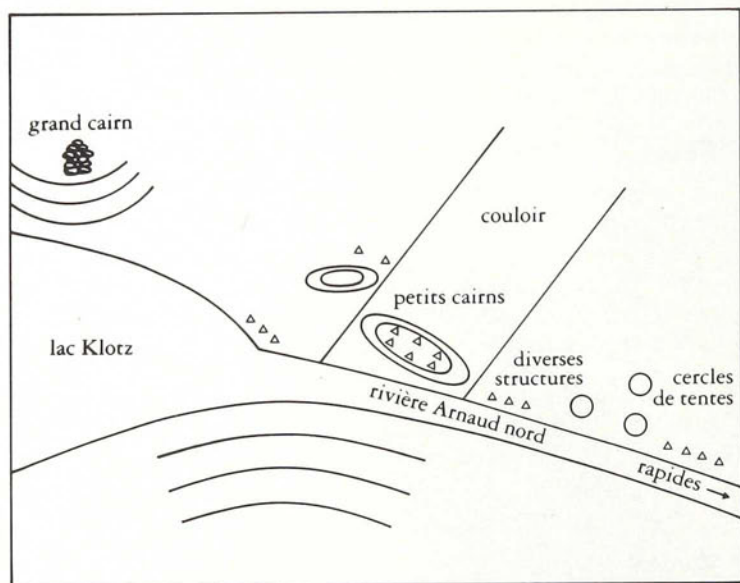
— couloir formé d'une double rangée d'affûts permettant de canaliser la harde pour la contraindre à rentrer dans l'eau ou pour délimiter un champ de tir à l'arc (figure n° 3, hors texte);

— structures perpendiculaires à la rive orientées vers la poursuite en qajaq ou parallèles à la rive pour la chasse à l'arc (dans le cas où les caribous ne sont pas disposés à nager).

Pour compléter la représentation du nalluk du lac Payne dessiné d'après ses souvenirs et les récits de ses aînés par Tuumasikallak (figure n° 1, hors texte), nous illustrerons nos propres observations faites à la décharge du lac Klotz (voir le schéma de la page 42), bien que le but exact de toutes ces structures demeure difficile à interpréter. D'après le témoignage des informateurs, nous savons que la chasse en qajaq et la chasse à l'arc étaient toutes deux pratiquées à cet endroit, mais on peut se demander si elles l'étaient simultanément (la même interrogation vaut pour la représentation de Tuumasikallak qui est peut-être un raccourci atemporel) car une telle dispersion des efforts semble impliquer un nombre élevé de chasseurs.

Les affûts, pour leur part, doivent être situés latéralement sur le parcours des caribous pour assurer une efficacité maximale du tir à l'arc. Ils ont pour fonction d'éviter au chasseur d'être vu et d'être piétiné et se ramènent à deux types:

— l'affût individuel ou *taalu*, de forme semi-circulaire (de une à plusieurs rangées de pierres superposées), derrière lequel l'archer est accroupi ou allongé;



*Schéma d'un nalluk à l'extrémité est du lac Klotz*

— l'affût collectif que constitue le mur, beaucoup plus rare<sup>15</sup>.

Au terme de cette description des aménagements fixes destinés à la chasse au caribou, soulignons que si la plupart — et les agencements les plus complexes — se trouvent dans l'intérieur, et en particulier aux nalluk, on les retrouve en tous les points de la

(15) Nous n'en connaissons que trois mentions au Québec arctique: sur l'île du Diana, pour la préhistoire (observations de l'auteur en compagnie de l'archéologue P. Plumet); à la baie Wakeham selon les documents anciens (F.F. Payne, «A few notes upon the Eskimos of Cape Prince of Wales», 1890); enfin, à Kuuvik, d'après le témoignage de Nua Kilupaq, cité dans «Chasses collectives au caribou...», de B. Saladin d'Anglure et M. Vézinet (*op. cit.*).

péninsule autrefois fréquentés par le caribou, jusque sur la côte inclusivement. Il ne s'agit donc pas de techniques exclusives aux Nunamiut bien que la plus forte concentration d'animaux dans l'intérieur leur ait permis une exploitation plus intensive de ces constructions<sup>16</sup>.

*Repérage des animaux.* Le repérage des caribous fait intervenir plusieurs techniques: en hiver, il est possible de suivre assez facilement les pistes des animaux imprimées dans la neige; en été, l'étude des traces — y compris des excréments — est plus délicate, mais selon les Inuit, le huard à collier (*tuulliq*) constituait un précieux auxiliaire car, en observant son vol au-dessus des lacs de l'intérieur, on pouvait en déduire la présence ou l'absence du caribou. L'acquisition de la longue-vue devait aussi, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, représenter un avantage certain pour le chasseur. Selon les types de chasse, le repérage était effectué par des éclaireurs qui battaient les alentours, de guetteurs postés au sommet d'une éminence ou de chasseurs individuels.

*Rabattage des uns, affût des autres.* À la différence de la technique d'approche dans laquelle le chasseur affronte individuellement sa proie, le rabattage porte sur un groupe d'animaux et implique la coopération d'individus accomplissant des tâches différentes, mais coordonnées en vue d'un même résultat. Les uns — les hommes adultes, qu'il s'agisse d'archers ou de chasseurs en qajaq — se tiennent prêts, à l'affût, tandis que les autres — en général les femmes et les jeunes — accomplissent leur rôle de rabatteur soit de façon fixe, sortes de leurres vivants, soit en cernant et dirigeant à la course le gibier vers les chasseurs, soit, enfin, en empêchant les animaux de s'échapper du piège. Dans tous les cas, ils doivent utiliser et la voix et le geste pour amener le maximum de bêtes à portée des chasseurs.

(16) Là où elles sont présentes sur la côte, il est en effet probable que les Inuit ne chassaient le caribou, en été, que dans la mesure de ses apparitions occasionnelles, à proximité de leurs camps et tout en consacrant l'essentiel de leur temps aux autres ressources locales.

*Approche.* Alors que les techniques d'affût - rabattage opèrent dans un espace de temps très court et très concentré: le passage d'animaux nombreux en un point précis, les techniques de poursuite relèvent du tête-à-tête entre l'homme et l'animal et peuvent durer plusieurs heures, voire plusieurs jours. On peut les comparer aux techniques d'approche du phoque sur la glace: 1°) dissimulation à la faveur de la nature du terrain; 2°) imitation de l'animal par le vêtement (blanc en hiver, sombre en été), le mode de locomotion et l'apparence (andouillers de caribou attachés sur la tête)<sup>17</sup>.

Le caribou ayant l'ouïe et l'odorat plus développés que la vue, il convenait de laisser les chiens ou les compagnons en arrière et de veiller à la direction du vent. Le fusil devait à la fois représenter un progrès, dans la mesure où sa portée était supérieure à celle de l'arc, et un handicap parce qu'il dispersait les animaux manqués, blessés ou survivants.

*Abattage et récupération des prises.* Abattage et récupération sont finalement les étapes les mieux connues et les moins complexes du processus de chasse. Dans l'eau comme sur terre, il s'agissait d'atteindre l'animal dans les parties vitales et de s'assurer d'une blessure assez grave pour pouvoir, si l'occasion se présentait, dans le premier cas, l'achever à la lance avant de le hâler sur le rivage, dans le second cas, l'achever au couteau.

### *Utilisations du caribou*

L'animal abattu devait être écorché et découpé sur le lieu de chasse, dans un délai assez rapide. Qu'il s'agisse de le mettre en cache sur place ou de le transporter au campement, une technique particulière de découpage permettait de réduire le volume de la carcasse: on remplissait la cavité dégagée par l'éviscération avec les membres avant et arrière avant de refermer l'animal comme une

(17) Réputé curieux à certains moments, le caribou s'approcherait alors du chasseur, le prenant pour un congénère.

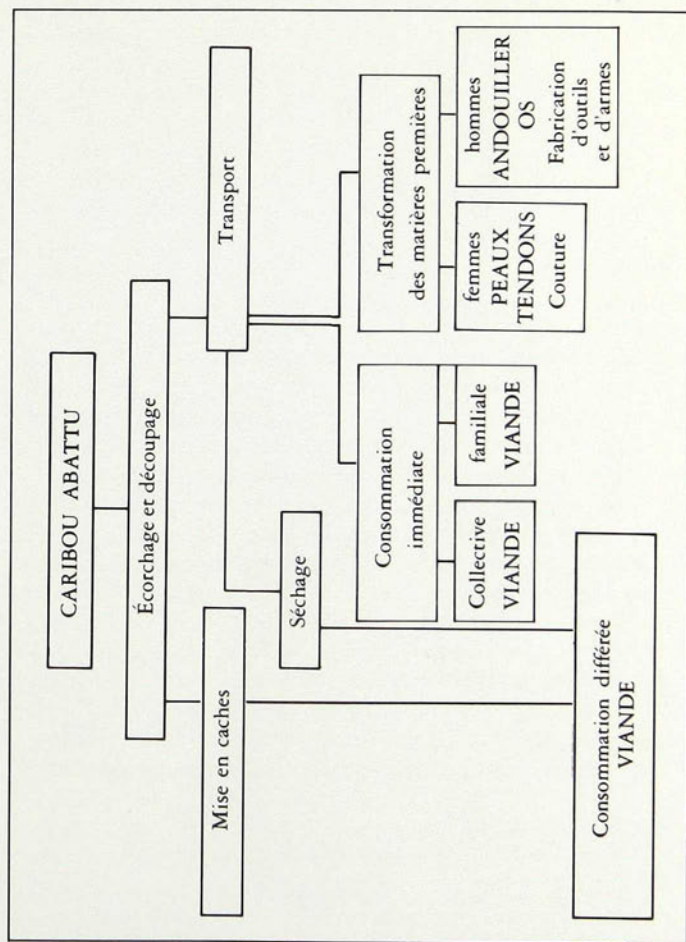


Tableau n. 2

*Utilisations du caribou*

outré<sup>18</sup>. De retour au camp, les femmes commençaient le travail des peaux, soit en les mettant à sécher étendues sur le sol, soit en les faisant macérer s'il s'agissait de les épiler, soit encore — en hiver — en couchant dans les peaux crues pour les assouplir par la chaleur de leur corps<sup>19</sup>. Le travail de découpage continuait: on prélevait en particulier les tendons, les matières dures, et éventuellement des filets destinés au séchage pour usage ultérieur. Les parties comestibles étaient distribuées en vue de leur consommation collective — en particulier dans le cas des premiers abattages importants — ou familiale, au sein de l'unité de résidence (sans oublier la part des chiens).

Il faut, à ce stade, s'interroger sur les règles d'appropriation et de distribution qui présidaient au partage du gibier. Or, celles-ci semblent très différentes de celles qui prévalent pour le partage des mammifères marins et ne sont guère décrites par la documentation ethnographique. Il semble que les caribous ramenés individuellement par un chasseur faisaient l'objet d'une redistribution en fonction de la parenté et du voisinage comme c'était le cas pour d'autres animaux. Dans le cas des chasses collectives, en revanche, il ne paraît pas que les chasseurs se soient approprié les caribous individuellement — sinon peut-être les bêtes mises en cache — à tel point qu'aucune part spéciale ne leur était réservée<sup>20</sup>. Il se peut que les anciennes règles aient été oubliées avec la pénurie de caribous, mais plus probablement, les techniques de la chasse collective avaient pour conséquence qu'il était peu aisé pour chacun de reconnaître ses propres prises et favorisaient une distribution largement égalitaire, au sein du groupe, des peaux et de la viande, en fonction des besoins. Globalement égalitaire donc, la distribution l'était aussi dans le détail, car celui qui découpait un caribou

(18) Voir J. McLean, (*op. cit.*, 1932), p. 271.

(19) Voir le témoignage de Juu Talirurnilik dans le catalogue de ses œuvres édité par M. Myers en 1977, p. 23.

(20) Dans sa monographie sur Maricourt-Wakeham, cependant, B. Saladin d'Anglure note que l'«acquéreur» du gibier recevait la tête, la peau et les tendons du caribou, et que les «co-producteurs» se voyaient attribuer des parts spéciales. Mais, ajoute-t-il, la qualité de participant était aisément étendue à tous les co-résidents. (*L'organisation sociale traditionnelle des Esquimaux de Kangirsujuaaq*, 1967, p. 106-109.)

s'efforçait de donner à chaque famille un échantillon des diverses parties de l'animal. Dans la consommation, par contre, on retrouve des règles comparables à celles qui valent pour les mammifères marins et qui tiennent compte du sexe et de l'âge<sup>21</sup>:

— les parts consommées par tous: le gras dorsal (*tunnuk*), la tête (*niaquq*), le poitrail (*sakiaq*), les côtes (*tulimaq*);

— les parts réservées aux hommes: la bosse dorsale (*pikinniq*), les reins (*taqtuq*), les os du bassin (*kuutsiq*);

— les hommes âgés consommaient plus particulièrement le sternum (*nuvulitsaq*);

— les femmes mangeaient habituellement les vertèbres à côtes (*kujapik*), le cœur (*uummati*), l'estomac (*qisaruaq*) et les intestins (*illuviniq*, *iqsuq*);

— les femmes âgées, la clavicule (*qutu*) et les vertèbres caudales (*pamialluk*);

— les jeunes filles, le péritoine (*kitsauti*);

— les enfants des deux sexes, enfin, se voyaient attribuer les os longs des pattes contenant la moelle (*patirmiq*) et les omoplates (*kiasik*)<sup>22</sup>.

### *Conservation et préparation des aliments*

Chez les Inuit, techniques de conservation et techniques culinaires sont souvent confondues. Le caribou n'échappe pas à la règle. Comme pour les autres mammifères, la viande peut être consommée sous diverses formes: crue, gelée, bouillie, fermentée

(21) On remarquera en effet certaines analogies dans les deux cas : distinction entre vertèbres dorsales (femmes) et lombaires (hommes), entre le cœur (femmes) et les rognons (hommes). Faut-il voir dans ces règles le reflet d'un symbolisme plus général ou quelque rationalité inconsciente du point de vue des besoins nutritifs ?

(22) Synthèse de renseignements fournis par Pilipusi Putuquq, d'une part, Tuumasikallak, de l'autre. On trouvera une nomenclature plus complète des parties du caribou dans notre article « L'économie traditionnelle du caribou chez les Inuit du Québec arctique », (1979).

ou séchée. Mais la «gastronomie» du caribou présente quelques particularités:

— on distinguait deux sortes de gras: le gras cru, appelé *tunnuk*, principalement situé le long de l'épine dorsale et en quantité variable selon les saisons, pouvait être consommé tel quel mais sa consistance ne permettait pas de le mélanger; en revanche, le gras fondu, ou *punniq*, obtenu à la surface du liquide de cuisson, et particulièrement apprécié au goût, pouvait être utilisé avec d'autres morceaux ou pour divers usages techniques (imperméabilisation des peaux);

— la viande de caribou séchée, réduite en poudre par martèlement, et mélangée à du gras fondu pouvait être conservée gelée à l'intérieur d'un sac constitué par l'estomac de l'animal. On appelait ce mets *kaugaajaq*;

— dans le même type de contenant, on conservait également le mélange du sang et du contenu à demi digéré de l'estomac de l'animal<sup>23</sup>;

— un mode de cuisson particulier était réputé typique des Nunamiut et était utilisé surtout là où le combustible et l'eau se trouvaient en abondance. Il consistait à placer, au-dessus d'un feu, des pierres plates puis une couche de matières végétales, enfin la viande que l'on devait arroser en permanence. Cette préparation était appelée *igavaq* ou *puanasiq*.

### *Le caribou comme source de matériaux*

D'une importance primordiale pour les Nunamiut en tant que source de nourriture, le caribou ne l'était pas moins en tant que source d'à peu près toutes les matières premières nécessaires à leur équipement. Il leur fournissait l'équivalent unique de ce que les Sinamiut devaient emprunter à des sources plus variées. Ce point devant être développé ultérieurement au chapitre de la technologie,

(23) Cette «recette» est fournie par L. Turner, (*op. cit.*), p. 232.

on dressera simplement ici la liste de ces matériaux avant d'exposer plus en détail le travail des peaux.

L'os et l'andouiller de caribou présentent sensiblement les mêmes qualités. Moins durs à travailler et moins cassants que l'ivoire, ils sont plus flexibles et peuvent être mis en forme de la même façon que le bois (par trempage dans l'eau chaude et déformation à l'aide de poids). L'introduction du fer (pointe de foret, scie, hache, herminette, lime) devait grandement faciliter le débitage, la taille et le polissage de ces solides.

Les tendons étaient prélevés en faisceaux (*uliuti*) principalement sur le dos de l'animal. Séchées puis séparées, les fibres (*ivaluk*) étaient alors tressées pour obtenir un fil ou une cordelette de calibre variable (*kaijjaq*).

D'autres sous-produits du caribou avaient une utilisation précise: le gras fondu comme combustible et comme graisse (en particulier pour l'entretien du recouvrement du qajaq); la caillette (*arrarusiq*) comme récipient de lampe; la moelle ou la cervelle comme produits destinés au travail ou au nettoyage des peaux.

Mais c'est avant tout la peau qui, de par la variété et l'importance de ses emplois, la complexité de la préparation et le travail qu'elle exige, retiendra notre attention. Il s'agissait d'un travail exclusivement féminin qui requérait un temps considérable<sup>24</sup>.

Pour Igloolik, on a pu calculer qu'une femme, pour constituer la garde-robe d'une famille de 5 personnes, devait consacrer 300 heures aux diverses opérations de préparation d'une trentaine de peaux et 200 heures à la couture proprement dite, ce qui représente un mois plein de travail<sup>25</sup>. De fait, la confection des vêtements se faisait généralement de façon intensive, pendant et tout de suite après les grandes chasses d'automne, sur une période d'un mois. C'est, en effet, le temps de l'année où les peaux sont dans la meilleure condition, car il est bien connu qu'en hiver le poil du caribou est trop long et peu solide, tandis qu'au printemps et en été la peau est trouée par les parasites et le poil en cours de repousse.

(24) Proportionnellement plus, semble-t-il, que celui des peaux de phoque.

(25) Voir *Le vêtement des Inuit Igloolik*, par Sylvie Pharand, (1975).

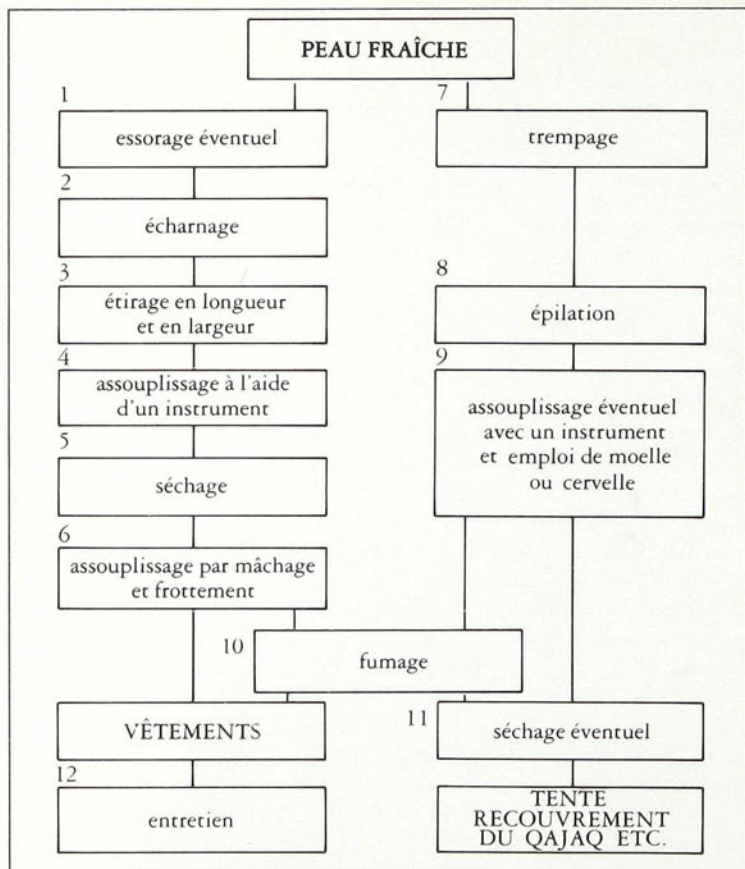


Tableau n° 3  
Opérations du travail des peaux

— Les opérations 2, 3, 4, 8, 9 et 12 font toutes appel à des instruments particuliers qui seront décrits sous la rubrique «technologie». Le remplacement de ces outils traditionnels, fabriqués à partir du caribou, par des équivalents en métal (en particulier le rôle plus grand de l'ulu) a pu modifier ou condenser certaines de ces opérations.

7 — Nous n'avons recueilli aucun témoignage sur l'emploi possible de l'urine dans le travail de la peau de caribou.

9 et 11 — Ces opérations sont inutiles pour la préparation des peaux destinées au recouvrement du qajaq, celles-ci étant tendues et cousues encore humides sur la carcasse.

Ces peaux de moindre qualité pouvaient cependant être utilisées: les peaux d'hiver, pour la literie et les bottes principalement; celles de printemps, pour la tente, le qajaq, des récipients, certaines parties du vêtement, etc. On avait soin, par ailleurs, de choisir les peaux non seulement en fonction de la saison de la capture du caribou, mais aussi de l'âge et du sexe de l'animal. Ainsi, par exemple, les peaux des femelles, plus légères, tendaient à être réservées aux vêtements féminins, celles des mâles, plus solides, aux vêtements masculins et la peau des faons à ceux des enfants<sup>26</sup>.

Quel que soit le type de caribou utilisé, il s'agissait d'obtenir une peau parfaitement assouplie (*qitumatsaq*). Le tableau n° 3 présente les deux principales séries d'opérations techniques permettant de parvenir, d'une part, à la peau avec poil destinée au vêtement, d'autre part, à la peau épilée destinée à divers usages. On remarquera que le fumage occupe une position intermédiaire. Ce dernier procédé, sorte de chamoisage appelé *isiritsituq*, mérite quelques commentaires. Il était restreint à la partie méridionale de la zone intérieure et constituait vraisemblablement un emprunt aux Indiens limitrophes. La peau préalablement assouplie était suspendue en entonnoir au-dessus d'un foyer où l'on entretenait une combustion du bois sans flamme, mais dégageant une forte fumée.

### *Évaluation des besoins*

Au terme de cette description de l'utilisation du caribou par les Inuit, à la fois pour des fins alimentaires et technologiques, il devient possible de se poser la question suivante: quel devait être, traditionnellement, le nombre de prises minimales pour permettre à un groupe exploitant quasi exclusivement cet animal, à la fois de se maintenir dans son être physique et de renouveler ses équipe-

(26) Le vêtement intérieur n'avait vraisemblablement aucune particularité de style par rapport à celui de la côte. C'est pourquoi il ne sera pas décrit ici. On trouvera la description du vêtement en peau de caribou dans Turner, *op. cit.*, (1894), dans les *notes d'observation* de S. Pharand à Puvirnituuq (1971), et dans le film *Tuttujaq* (collaboration B. Saladin d'Anglure et S. Pharand; série Inuksiutiit, Université Laval, 1971, 15 mn, en cours de montage.)

ments? Plusieurs auteurs ont tenté ce genre d'évaluation dans diverses régions de l'Arctique et, faute de données directement disponibles pour les Nunamiut, nous les transposerons ici en distinguant, cependant, les besoins en peaux, les besoins alimentaires des humains et ceux des chiens.

Du point de vue de l'utilisation des peaux de caribous, il convient de distinguer entre la constitution d'un ensemble de vêtements ou d'autres équipements et leur renouvellement annuel. Nous avons déjà cité S. Pharand qui évalue, pour Igloodik, à un minimum de 30 peaux les besoins vestimentaires (literie non comprise) d'une famille composée de 5 personnes, adultes et enfants<sup>27</sup>. Pour Maricourt-Wakeham, Bernard Saladin d'Anglure, plus généreux, va jusqu'à 50 peaux, literie comprise il est vrai<sup>28</sup>. Dans ces deux cas, il s'agit d'Inuit côtiers qui peuvent également utiliser la peau de phoque. La même remarque vaut pour les autres besoins en peaux (tente, recouvrement des embarcations, lanières, contenants, etc.) pour lesquels l'utilisation du caribou est très restreinte. Dépendant de leur style de vie, on peut donc évaluer entre 10 et 20 caribous par an les besoins d'un tel groupe familial *côtier*. Mais pour les Nunamiut, la situation est différente. S'ils portent leurs vêtements de caribou toute l'année, s'ils ne possèdent que des tentes et des qajaq en peau de caribou, les besoins deviennent plus élevés; on évaluera donc la consommation annuelle d'une famille de 5 personnes vivant exclusivement dans l'intérieur entre 50 et 60 animaux (équipement et renouvellement).

Pour apprécier la consommation alimentaire, on peut utiliser, à titre indicatif, les estimations faites pour l'Arctique canadien de l'ouest ou pour les Indiens Déné<sup>29</sup>. Avec une grande marge de variation — due en partie à la définition retenue de la «famille» — ces données oscillent entre 50 et 125 caribous par an pour un groupe de 4 à 7 personnes. Mais, soulignent les auteurs, comme le chien consomme une quantité de viande qui est le double

(27) *Op. cit.*, (*Le Vêtement des Inuit Igloodik*), p. 93.

(28) *Op. cit.*, (*L'organisation sociale traditionnelle...*), p. 95.

(29) J.P. Kelsall (*op. cit.*, 1968), p. 207, L. Müller-Wille, «*Caribou never die! Modern caribou hunting economy of the Dene...*», 1974.

de celle de l'homme, ces chiffres doivent être considérablement accrus. En effet 30% à 60% des caribous tués doivent servir à nourrir l'attelage.

On conçoit donc qu'une famille de Nunamiut ait pu, en chassant entre 50 et 60 caribous par an, assurer ses besoins en peaux et la plus grande partie de ses besoins alimentaires. En revanche, l'entretien d'un attelage — même de proportions modestes — exigeait la capture d'un plus grand nombre d'animaux et le recours à d'autres ressources alimentaires (en particulier le poisson). Il n'est pas surprenant qu'à la période historique, du moins, les Nunamiut soient présentés comme ayant peu de chiens, deux ou trois par chasseur peut-être, et devant parfois les mettre en commun pour tirer un même traîneau.

Économie riche et précaire à la fois, donc, que celle qui vient d'être décrite. Riche parce que, dans des conditions optimales, le caribou pouvait assurer et la subsistance des hommes et le renouvellement de leurs conditions de production. Précaire, par ailleurs, — et c'est un fait bien connu pour toutes les populations qui dépendent de cet animal migratoire pour leur survie — parce que le caribou pouvait à tout instant, à toute année, ne pas fréquenter les lieux où l'attendaient les Inuit rassemblés. Quant aux formes de poursuite individuelle, leur efficacité restait en tout état de cause limitée. Une économie entièrement — ou presque — basée sur le caribou était certes possible dans le Québec arctique. Mais même s'il est impossible de chiffrer avec précision l'importance des populations animales en question, à l'époque antérieure au contact avec les blancs ou au début de celle-ci, il est certain que le nord de la péninsule ne possédait pas de grands troupeaux comme ceux de l'Alaska ou du Keewatin, concentrations qui permirent à certains groupes inuit de développer des modes de vie distincts, de vivre une histoire relativement originale, de constituer des unités sociales séparées et spécialisées.



## LES AUTRES RESSOURCES DE L'INTÉRIEUR

### *Les poissons*

Le nombre d'espèces de poissons présentes dans l'intérieur des terres du Québec arctique est très réduit, dix à notre connaissance<sup>1</sup>. Mais l'abondance de cette ressource et la relative assurance qu'on avait de pouvoir l'exploiter en tout temps, en faisaient un élément essentiel de l'économie des Nunamiut.

En dehors des quelques semaines de formation et de dégel de la glace des lacs et des rivières, il était en effet possible de pêcher, tout au long de l'année, en employant quatre techniques principales:

- pêche à travers la glace avec un leurre et une foëne;
- pêche à travers la glace avec une ligne agitée à la main (*aulasauti*);

(1) En dehors des huit espèces principales décrites ici, nous avons entendu mentionner un salmonidé (?) de très petite taille, rayé transversalement, et appelé *napukaaq*, ainsi que la présence (surprenante) de chabots (*kanajuraq*) au lac Payne.

Pour toute cette section, nous utilisons l'ouvrage *Freshwater Fishes of Canada*, de W.B. Scott et E.J. Crossman (1973), ainsi que les connaissances des Inuit eux-mêmes.

- pêche d'hiver ou d'été au filet;
- pêche à la ligne dormante (*manarniuti*)<sup>2</sup>.

Les trois premières techniques sont communes à tous les Inuit, par contre la dernière est particulière à la vie intérieure. La ligne dormante à laquelle étaient attachés un hameçon et un appât de viande, était utilisée pour pêcher en profondeur dans les lacs ou les rivières, principalement à partir du mois d'août, moment où les poissons qui sont descendus à la mer remontent dans l'intérieur et où ils se tiennent de préférence au fond pour échapper à la chaleur des eaux de surface. On pouvait utiliser cette ligne de diverses façons: à la traîne, en la tenant avec la main depuis le qajaq ou depuis la rive le long de laquelle on marche (la figure n° 6 illustre cette dernière technique); réellement «dormante», en la laissant attachée à des pierres et munie d'un flotteur. Pour la truite grise, si l'on disposait d'assez de combustible, on complétait volontiers le dispositif par un feu allumé sur la berge, dont la fumée avait la propriété d'attirer le poisson.

La truite grise (*Salvelinus namaycush*) porte précisément le nom générique de *isiuralitaaq* à cause de son attrait pour la fumée (*isiq*). Les petits individus de l'espèce sont appelés *qiajuviniq* et les plus gros *manaqsuuq*. Bien que la moyenne se situe autour de 4,5 kg, il n'est pas rare que cette truite dépasse 22 kg. On raconte même que les plus âgées sont assez grosses pour faire chavirer un qajaq . . . Distribuée très largement à travers la péninsule, la truite grise fréquente plus particulièrement les lacs profonds et ne se rend qu'exceptionnellement jusqu'à la mer. C'est le poisson pêché par excellence à la ligne dormante et probablement celui qui était le plus intensivement exploité par les Nunamiut.

Seconde en importance, vient la truite rouge (*Salvelinus S. marstoni*) qui reçoit aussi plusieurs noms, *ivitaaruq* pour les mâles, *aupalajaaq* pour les femelles, *aana*, *aanaki* ou *kiluk* pour les plus petites. Elle est prise en été comme en hiver, principalement dans les lacs, et peut peser jusqu'à 13 kg.

(2) Ligne à main et ligne dormante sont illustrées et décrites plus loin, dans la partie « Technologie » de cet ouvrage.

La truite mouchetée (*Salvelinus fontinalis, nutilliq*) est moins abondante. Elle se caractérise également par une vaste distribution dans les lacs et les rivières et par une préférence pour l'eau profonde en été. Elle se rend davantage à la mer que la truite grise et est d'un poids moins élevé que celle-ci, dépassant rarement 4,5 kg.

L'omble arctique (*Salvelinus alpinus, iqaluppik; iqalugaq* pour les jeunes) revêt une importance moins grande dans l'intérieur que sur la côte, car elle ne remonte guère que les grands cours d'eau comme l'Arnaud ou la rivière Puvirnituuq. C'est un poisson surtout pêché à la foène sous la glace.

Le poisson blanc ou corégone (*Coregonus clupeaformis, kapisilik* ou *kavisilik*) a un habitat sensiblement comparable à celui des truites rouge ou grise, se rend peu à la mer et, à l'état adulte, pèse en moyenne 2,2 kg. On le pêche surtout en hiver.

Enfin, nous mentionnerons plus rapidement trois espèces qui se trouvent exclusivement dans la zone semi-boisée: le brochet (*kigijuq*) et l'anguille (*sulupaugaq*), pêchés au filet; la carpe (*Castotomus, milugiaq*), prise au lancer.

La conservation du poisson s'effectuait par la congélation, le séchage et, éventuellement, le fumage. Mis en cache comme le caribou, ces stocks pouvaient représenter un appoint important dans les périodes où les autres ressources faisaient défaut et, de façon générale, le poisson représentait dans l'intérieur le seul moyen de pallier les aléas de la chasse au caribou. Qu'il vienne lui aussi à manquer, et c'était la famine. Par contre, certaines régions, comme la rivière Arnaud, étaient tellement riches en poisson qu'elles permettaient à des camps importants de se maintenir tout l'hiver à une époque où le caribou était absent.

### *Autres ressources*

La place des *oiseaux*<sup>3</sup> dans l'économie des habitants de l'intérieur est restreinte, plus encore que dans celle des côtiers. En hiver, surtout, peu d'espèces restent présentes dans la région: il

(3) Voir l'ouvrage de W. Todd, *Birds of the Labrador Peninsula*, (1963), pour la distribution de ces espèces. Nous ne mentionnons ici que les plus importantes.

s'agit principalement de la perdrix des rochers (*Lagopus mutus rupestris*), et de la perdrix des saules (*Lagopus lagopus albus*) dont l'habitat est davantage méridional. De mai à septembre, s'y ajoute l'oie du Canada (*Branta canadensis*), plus particulièrement poursuivie à la course à l'époque où elle ne peut voler. Tous ces oiseaux étaient traditionnellement chassés à l'arc. En revanche, le huard à collier (*Gavia immer*) et le huard à gorge rouge (*Gavia stellata*), oiseaux aquatiques, étaient pris à l'aide d'une foëne ou d'un trident et faisaient — outre la consommation alimentaire — l'objet de certaines utilisations technologiques (peau pour des contenants, bec pour des hameçons).

Parmi les *petits mammifères* le lièvre et le renard pouvaient aussi être chassés à l'arc. Le second, comme sur la côte, était aussi pris dans des pièges avant que l'on utilise des trappes de métal. Selon Tuumasikallak, seul le *qaggitaq*, piège à chute verticale construit en blocs de glace, était connu dans les terres. Enfin, la loutre et le vison, présents seulement dans les cours d'eau du centre de la péninsule et de la zone méridionale, étaient autrefois eux aussi recherchés pour confectionner certaines parties du vêtement plus que comme nourriture.

Nous avons déjà souligné à quel point, parmi les *ressources végétales*, le bois jouait un rôle important pour des gens qui n'avaient pas accès au bois de flottage. Au nord de la zone boisée, deux arbustes seulement pouvaient être utilisés, le saule nain et le bouleau glanduleux, encore que le calibre et la longueur des branches n'en faisaient pas un matériau propre à tous les emplois. En revanche, hiver comme été, ces branchages et diverses broussailles étaient fort recherchés comme combustible.

Pas à pas, cas par cas, région par région, d'ouest en est, nous allons à présent suivre les Inuit côtiers dans leurs pérégrinations annuelles vers l'intérieur, évaluer l'arrière-pays habituel de chaque zone littorale et apprécier les modalités selon lesquelles cette occupation saisonnière de l'intérieur s'effectue.

## L'EXPLOITATION INTÉRIEURE DES CÔTIERS

Pas à pas, cas par cas, région par région d'ouest en est, nous allons à présent suivre les Inuit côtiers dans leurs pérégrinations annuelles vers l'intérieur, évaluer l'arrière-pays habituel de chaque zone littorale et apprécier les modalités selon lesquelles cette occupation saisonnière de l'intérieur s'effectue.

### *La zone méridionale ouest (carte n° 2)*

Entre le cap Jones (pointe Louis XIV) et le golfe de Richmond (lac Guillaume-Delisle), le territoire inuit étant limité au littoral, il ne saurait être question d'occupation intérieure. En revanche, certains habitants de la région de Tasiujaq (lac Guillaume-Delisle) pratiquaient la chasse au caribou d'été et, un peu plus au nord encore, un groupe qui était d'ailleurs qualifié de Nunamiut<sup>1</sup> fréquentait la région située entre les lacs *Qasigialik*

(1) Nous disposons d'informations précises sur ce groupe grâce aux données recueillies par François Trudel aux Iles Belchers et à Poste-de-la-Baleine (1969, et sa thèse de maîtrise de 1971). Nous avons aussi utilisé les témoignages de Piita et Aisa Qasalluaq, interrogés à Inujjuaq par Denis Lachance (1968-1969).

(Minto) et *Natsilik* (Lower Seal). Ces familles, dont les chefs étaient Qasalluaq et Qautsiaq, passaient en effet jusque vers 1930 la majeure partie de l'année dans l'intérieur: à la fin mai ou au début de juin, on les trouve sur la côte à *Majuriarvik* d'où elles partent en traîneau, emportant des provisions de graisse et de peaux de phoque, en direction de leur camp Qasigialik [3]<sup>2</sup>. De là, elles poursuivent en qajaq vers Natsilik [1] où les chasses les plus intensives au caribou ont lieu, campant à la décharge du lac [2] en automne et retournent par étapes passer la fin de l'hiver sur les îles Nastapoka ou sur la côte, au plus tard en février. C'est à ce moment que prend place le voyage de traite vers Poste-de-la-Baleine, à l'occasion duquel des échanges sont également effectués avec d'autres groupes côtiers ou insulaires.

On peut se demander si le circuit qu'on vient d'indiquer ne relève pas d'une période tardive car, comme on l'a vu en définissant les limites méridionales du territoire inuit, ils s'inscrivent dans une zone qui était aussi occupée par les Indiens. D'autres témoignages (l'enquête toponymique et les écrits de Piita Qasalluaq — cahiers 1 à 4) font supposer que, plus tôt dans le siècle, ce groupe fréquentait en été beaucoup plus le lac Minto et l'amont de la rivière aux Feuilles que le lac Natsilik. Même là, ils n'étaient pas à l'abri de la présence des Cris (cf. [3], [4], [6]) et Piita Qasalluaq rapporte que, du temps de son père, des combats au fusil eurent lieu entre les deux groupes dans cette zone. En 1912 encore, lorsqu'il traversa la péninsule en passant par le lac Minto, Robert Flaherty recueillit de son guide «Nero» le souvenir, à la fois des raids indiens et des immenses migrations de caribous du passé<sup>3</sup>.

### *La zone intermédiaire ouest*

*Inujjuaq.* Avec la région d'*Inujjuaq*, nous abordons un type d'exploitation de l'intérieur bien caractéristique, celui des

(2) Les chiffres entre crochets renvoient aux cartes régionales et aux commentaires qui les accompagnent (à la fin de ce chapitre).

(3) Voir ses ouvrages déjà cités, «Two traverses...» (1918), p. 119, et *My Eskimo Friends...* (1924), p.86.

remontées d'été en qajaq. Il importe donc de définir les principaux axes de pénétration dans les terres (cf. cartes n<sup>os</sup> 2 et 3): la rivière *Qikiqtaaluk* permettait d'accéder à une zone de chasse à l'arc à l'affût; la rivière *Inujjuaq* conduisait vers les lacs Ingiuligaajuk et Kakiattuq, [11] et [14], et la rivière *Nauligarvik* (la «Koktak» des cartes officielles) à Qilalugalik [13] ainsi que la véritable *Kuuttaq* plus au nord. De cette première chaîne de lacs, les Inujjamiut n'hésitaient pas, autrefois, à se rendre encore plus loin au nord, à l'est ou au sud, par exemple jusqu'aux lacs Payne ou Minto.

Lorsque Robert Flaherty séjourna à Inujjuaq entre 1917 et 1920 pour le tournage du film *Nanook*, il nota que les caribous, très abondants trente ans plus tôt, avaient cessé de l'être au point que l'acquisition d'une demi-douzaine de peaux, au terme d'une expédition estivale, était exceptionnelle. Pourtant, Nuvalinga fut en mesure de lui rapporter 22 peaux d'une de ses caches de l'intérieur (*op. cit.* 1924, p. 137) et, par ailleurs, le témoignage des informateurs contemporains permet de juger que jusqu'à 1930 environ, la chasse au caribou d'été resta pratiquée avec succès par certains.

Pour nous en convaincre, nous ferons appel aux souvenirs remarquablement précis de Luukasi Naujakallak<sup>4</sup>. Établi à Inujjuaq vers 1922, alors qu'il avait une vingtaine d'années et avait passé son adolescence complètement dans les terres, Luukasi devait jusqu'en 1930 se rendre presque tous les ans chasser le caribou en qajaq. Parfois aussi, il y retournait en hiver récupérer la viande mise en cache et chasser d'autres animaux. Le tableau n<sup>o</sup> 4 indique, pour chacun de ces déplacements effectués entre 1922 et 1930, les points de départ et d'arrivée, la durée du trajet, le nombre de personnes y ayant participé ainsi que le nombre de caribous pris. On remarquera les points suivants:

— les déplacements en qajaq s'effectuaient en compagnie des femmes et de quelques enfants qui suivaient en marchant sur le rivage et étaient transportés dans l'embarcation ou

(4) Histoire de vie et itinéraires recueillis en 1968 et 1969 à Inujjuaq par Denis Lachance (données de terrain inédites).

Itinéraire	Durée	Saison	Moyen de transport et nombre de personnes	Nombre de caribous abattus
Nauligarvik/ Tinninialuk	13 semaines	été	3 qajaq et 3 épouses	29
Nunangirniraq/ Tinninialuk	3 semaines	hiver	3 traîneaux et 6 chasseurs	5 (plus viande mise en cache)
Nunangirniraq/ Tinninialuk	4 semaines	hiver	4 traîneaux et 6 chasseurs	35
Nunangirniraq/ Ingtuligaajuk [14]	?	été	3 qajaq, 3 épouses et 3 chiens	11
?! Ingtuligaajuk	4 semaines aller et 4 séjour dans les terres	été	3 qajaq, 3 chiens et 3 épouses (?)	27
Kuurtaq/ Tinninialuk	3 1/2 semaines	été	2 qajaq, 2 femmes et 1 enfant	5
Nunangirniraq/ Qamanialuk (r-aux-feuilles)	2 semaines aller - retour et 1 semaine dans les terres	fin de l'hiver	5 traîneaux et 10 chasseurs	23
Nunangirniraq/ Ingtuligaajuk	2 semaines	été	3 qajaq, 3 épouses et 3 enfants	5
Nunangirniraq/ est de Ingtuligaajuk	?	hiver	4 traîneaux et 6 personnes	20
Nauligarvik/ Ingtuligaajuk	4 semaines aller et 2 séjour dans les terres	été	4 qajaq, 4 épouses et 1 enfant	17

Tableau n° 4

*Les voyages de Luukasi Naujakallak dans l'intérieur de 1922 à 1930*

sur le pont pour les traversées; les chiens fournissaient un appoint intéressant pour le portage;

— pour se rendre de cette façon jusqu'aux lieux de chasse, il fallait compter environ un mois;

— le plus souvent, Luukasi était accompagné par ses trois compagnons habituels: Simiuni, Jusua et Uppatitsiaq, mais alors que la moyenne des chasses d'été comprend 3 qajaq, celle des déplacements d'hiver compte 4 attelages avec, pour chacun, un tandem de chasseurs constitué de deux adultes ou d'un adulte et d'un jeune homme (les femmes restant sur la côte);

— alors qu'en hiver on ne quittait la côte que pour une semaine et demi à trois semaines sans s'attarder au terme de l'itinéraire, les déplacements d'été s'étaient en général sur deux mois (août et septembre);

— pourtant, le rendement de la chasse d'hiver semble plus élevé que celui de la chasse d'été. Si on calcule le ratio « nombre de caribous tués par chasseur par semaine passée dans les terres », on obtient en été 0,128, et en hiver 0,163, chiffres très faibles<sup>5</sup>.

C'est en 1930 que, pour la dernière fois, semble-t-il, Luukasi Naujakallak utilise le qajaq dans les terres. Cette année-là, d'ailleurs, six attelages partirent ensemble au printemps avec un canot, 5 carcasses de qajaq et les peaux de phoque destinées à leur recouvrement. Le changement de moyen de transport eut lieu à Qilalugalik. De là, tous se rendirent par voie d'eau chasser le caribou sur la rivière aux Feuilles. En automne, le retour se fit de Qilalugalik jusqu'à la côte, en traîneau. À partir de cette date et jusqu'en 1947, Luukasi devait retourner encore dix fois dans les terres, mais uniquement en hiver ou au printemps<sup>6</sup>. Cependant,

(5) Mais qui n'ont qu'une valeur très approximative, compte tenu du fait que le traîneau permet de se rapprocher beaucoup plus vite du gibier (même si celui-ci est moins abondant en principe en hiver) que la combinaison marche / qajaq. Il faudrait aussi pouvoir tenir compte à chaque saison de l'apport en nourriture constitué par les provisions apportées de la côte et par la pêche. N'oublions pas qu'à cette époque le piégeage du renard et la dépendance à l'égard des postes de traite ne permettent pas de considérer la chasse au caribou comme une activité économique indépendante.

(6) Le ratio précédemment calculé s'établit cette fois à 0,101 ce qui signale assurément la décroissance du rendement de la chasse et explique son interruption.

certains autres Inujjamiut poursuivaient encore, à la même époque, la chasse d'été en qajaq.

*Puvirnituuq*. La zone de Puvirnituuq présente bien des points communs avec celle d'Inujjuaq du point de vue de l'occupation intérieure (réseau de cours d'eau perpendiculaires à la côte et permettant l'accès à l'intérieur en qajaq; accessibilité maximale aux caribous, à la fin de l'été et en automne), mais elle s'en distingue par une importance plus grande accordée aux activités saisonnières intérieures. Ce fait s'explique par la présence du caribou dans cette région, moins loin de la côte, et se révèle, à l'examen des déplacements annuels, par la double orientation de nombre de groupes familiaux qui passaient six mois au bord de la mer et six mois dans les terres. D'ailleurs, les Puvirnituurmiut avaient, eux aussi, leurs Nunamiut permanents, par exemple Qumaq qui, à la fin du siècle dernier, hivernait encore dans les terres.

Comme pour Inujjuaq, il importe de distinguer les voies d'accès à l'intérieur (cf. cartes n<sup>os</sup> 3 et 4):

— la rivière *Kuugaaluk* (à ne pas confondre avec la rivière aux Feuilles qui porte le même nom) et les lacs auxquels elle donne accès (notamment le lac Payne) étaient particulièrement propices à la chasse au caribou. Le témoignage de Juu Talirurnilik prouve qu'anciennement un gué au moins était localisé sur ce cours d'eau<sup>7</sup>, mais nous ne savons où exactement;

— sur la rivière *Puvirnituuq*, nous savons, par contre, que le caribou pouvait être chassé en qajaq très près de la côte (nalluk en [24]) et que d'importants lacs intérieurs ([27], [28], [29], [30]) pouvaient être atteints aisément;

— plus au nord, à partir de la baie *Niagunngut*, la rivière du même nom (Sorehead sur les cartes officielles) permettait aussi la remontée en qajaq, en particulier jusqu'à Tasirjuarusiq. Selon des témoignages concordants d'informateurs, il y avait, au début du siècle, tout un groupe qui se rendait par cette voie dans les

(7) Dans le catalogue 1977 de ses œuvres (*op. cit.*), p. 57. Voir aussi l'article de B. Saladin d'Anglure et M. Vézinet, déjà cité.

terres dès le printemps, en particulier les familles de Ilaijasi Aupaluk, Simiuni Aullaluk, Sakariasi Quitsaq et Piita Qiluqqi<sup>8</sup>;

— dans la région de Qikiqtaujaq, enfin, il semble que les cours d'eau aient été difficilement navigables. Lorsqu'on se rendait, par exemple, chasser au lac Qaliq [37] en suivant la rivière Illukutaaq, il fallait porter le qajaq. De ce point de vue, on se trouve là à mi-chemin entre les zones écologiques intermédiaire et méridionale.

Pour donner une représentation plus vivante de ce qu'étaient les remontées dans les terres des Puvirnituurmiut, nous nous tournerons à présent vers le témoignage de Taivitaluk Alasuaq qui évoque trois voyages qu'il effectua, respectivement, à l'âge de cinq ans (donc vers 1914), puis entre 14 et 15 ans (1925 et 1926)<sup>9</sup>.

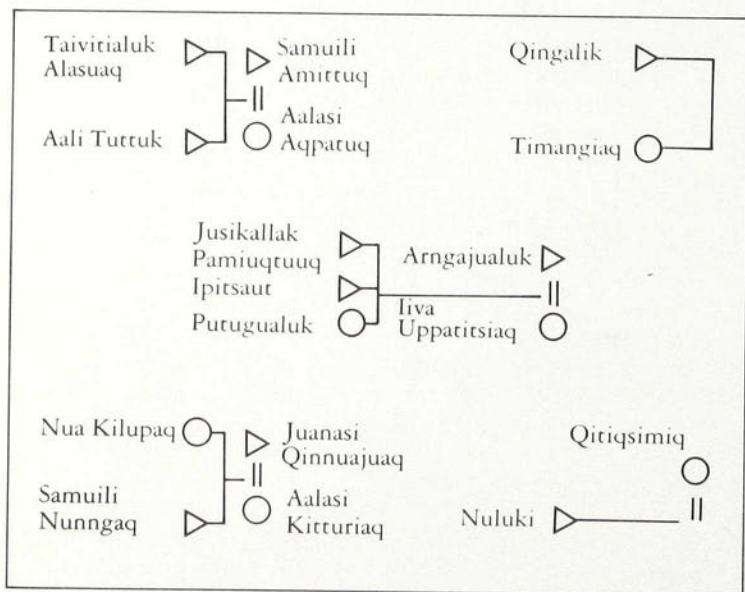
Le premier itinéraire a pour point de départ l'embouchure de la Kuugaaluk où la famille de Amittuq (père de Taivitaluk) et une autre famille passent le printemps. C'est avec deux qajaq et 8 chiens de bât que le groupe entreprend son ascension de la rivière, alors que la glace obstrue encore certains lacs. Pêche et chasse au caribou sont pratiquées conjointement jusqu'à *Tasialukallak* et sur le chemin de retour. Au total, Taivitaluk se souvient de 19 caribous abattus pour une expédition d'environ un mois.

Neuf ans plus tard — signe que les caribous ne viennent plus aussi près des côtes — c'est à une chasse beaucoup plus lointaine que participe Taiviti. Cette fois-là, ayant laissé derrière eux à pêcher les personnes âgées incapables de suivre et les bébés, la famille de Amittuq va retrouver, juste après le dégel, à l'embouchure de la rivière Kuugaaluk, 5 autres familles auxquelles elle se joindra pour se rendre jusqu'à l'extrémité sud-ouest du lac Payne. Le groupe compte alors 19 personnes: 6 hommes en qajaq; 4 femmes dont deux portant des nouveau-nés; 5 enfants ou adolescents.

(8) Voir les histoires de vie de Maakusi Ijaittuq (d'Ivujivik) dans les notes inédites de terrain de Yves Bernier (1969); celles de Luisa Quitsaq et Juusi Alasuaq (de Puvirnituuq), dans celles de Michel Audet (1968).

(9) Toutes ces données sont tirées d'entrevues et de tracés d'itinéraires recueillis par B. Saladin d'Anglure et M. Audet en 1970-1971.

Entrecoupé de fréquents arrêts pour pêcher et chasser, l'aller va prendre environ 40 jours mais, à mi-chemin, 3 familles vont rentrer sur la côte. À ce moment, 16 caribous environ ont été tués. Ceux qui poursuivent, Amittuq, Qinnuajuaq et Tulugaarjuk, en abatront 21 autres au moins. Le groupe se scinde à nouveau à cet endroit, la famille de Amittuq rentrant en trois semaines sur la côte où elle arrive vers octobre, tandis que les autres prolongent leur séjour dans les terres, aux environs du lac Payne.



Enfin, le dernier itinéraire de chasse décrit par Taivitaluk emprunte cette fois la rivière Puvirnituuq, son affluent sud et le lac *Usuttuuq* [26] pour se rendre jusqu'à *Qalluviaqtuuq* [27]. On compte également 6 chasseurs en qajaq, plus les épouses, des enfants et 8 chiens. Au bout d'environ trois semaines, plus de trente caribous ont été abattus lorsque deux familles décident de

s'arrêter laissant les quatre autres, dont celle de Taivitaluk, continuer jusqu'à Qalluviaqtuuq. Là, une douzaine de bêtes supplémentaires furent abattues et leur viande mise en cache (une partie des caribous tués auparavant avaient aussi été mis de côté pour l'hiver). Ce fut en voyant arriver les oies des neiges que les chasseurs décidèrent qu'il était temps de rentrer à la côte où leurs compagnons les avaient précédés.

### *La zone septentrionale*

*Kuuvik-Nuvuk*<sup>10</sup>. Ces deux régions se caractérisaient anciennement par une occupation intérieure d'ampleur restreinte car elles bénéficiaient de la présence du caribou très près des côtes, du printemps à l'automne. Kuuvimmiut et Nuvummiut étaient donc dispensés de longues remontées que le relief de la région rend en tout état de cause malaisées. C'est donc à pied qu'ils se rendaient dans les divers camps de chasse au caribou indiqués sur la carte n° 4. On remarquera l'existence de deux traversées de caribou en [42] et [47], dont l'un sur une île. On évoquera aussi les témoignages de Qinnuajuaq et de son fils, Nua Kilupaq<sup>11</sup>, qui attestent qu'à la fin du siècle dernier des chasses collectives avec rabattage se déroulaient à une dizaine de milles du fond de la baie de Kuuvik. Un dessin de Nua Kilupaq permet de se représenter, de façon très précise et vivante, le mur d'affût derrière lequel sont embusqués neuf archers, les dix-neuf personnes participant au rabattage et la harde de 26 caribous engagés dans le piège ainsi constitué.

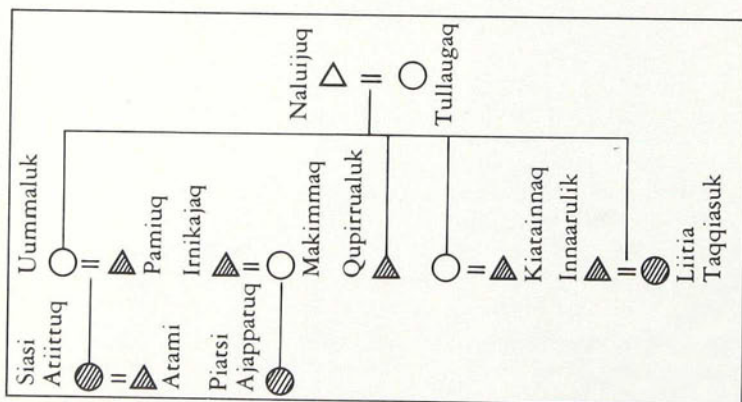
Quelques années plus tard, alors que le fusil a remplacé l'arc et que le caribou s'approche moins près des côtes, les témoignages de deux femmes nous permettent de constater que ces chasses d'été restent pratiquées par un certain nombre de familles<sup>12</sup>. Entre 1907

(10) Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, on distinguait deux groupes : les Sanirarmiut, du cap Smith à l'actuel village d'Ivujivik, que l'on trouve aussi désignés du terme Kuuvimmiut — habitants de la région de Kuuvik ; et les Nuvummiut, aux alentours du cap Wolstenholme (Saint-Louis).

(11) Celui-là même dont il vient d'être question à propos de Puvirnituuq.

(12) Ces informations proviennent de Piatsi Ajappatuq, interrogée en 1969 à

et 1912, Piatsi, alors adolescente, passe tous les étés à chasser le caribou à pied, entre Ivujivik et Kuuvik, en compagnie de son père Irnikajaq, de la mère de celui-ci, Tullaugaq, de sa propre mère Makimmaq et de quelques autres chasseurs. Un autre segment du même groupe familial, celui de Naluijuq et de son fils Pamiuq, qui réside alors à Salluit, se joint parfois à eux. Vers 1913, Irnikajaq va vivre dans la région de Salluit et, pour un ou deux ans encore, les séjours d'été dans l'intérieur vont se poursuivre. C'est en 1915, semble-t-il, que ces familles vont passer leur dernier été à chasser le caribou (qui devient rare) dans la région comprise entre Salluit, Kuuvik et les Qimmiit (monts Puvirnituuq). Le schéma ci-dessous indique les personnes qui y participèrent (en grisé) :



*Salluit.* Nous avons anticipé sur l'occupation intérieure des Sallumiut en évoquant le groupe familial de Naluijuq et de ses fils et beaux-fils, et ses relations avec la région de Kuuvik. La carte n° 4 permet de localiser l'arrière-pays de Salluit, qui comprenait principalement les Qimmiit, l'extrémité amont de la Kuugaaluk et s'étendait à l'occasion jusqu'aux lacs Nantais et Klotz. Là encore, il s'agissait principalement d'une chasse de hauts plateaux, à l'arc puis

Ivujivik par Y. Bernier, et de Siasi Pamiuq, interrogée en 1968 à Puvirnituuq par M. Audet.

au fusil, complétée par la pêche. L'étude par Nelson Graburn<sup>13</sup> du cycle annuel traditionnel et des techniques de chasse des Sallumiut nous permet de nous représenter un type de rapport à l'intérieur très semblable de celui des groupes voisins de l'est ou de l'ouest: expéditions de printemps en traîneau à la rencontre des premiers caribous; chasse plus intensive en août et septembre. Cependant, la région de Salluit était à tous points de vue moins riche — et moins peuplée — que les régions voisines et ce n'est que les familles les plus pauvres qui passaient tout l'été dans les terres.

*Les Kangiqsujuarmit*<sup>14</sup>. L'exploitation intérieure à l'époque traditionnelle des Inuit de Kangiqsujuaq est relativement mieux connue que dans d'autres régions grâce aux observations effectuées entre 1884 et 1886, depuis la station météorologique du cap du Prince de Galles (Payne, Stupart), quelques années plus tard par d'autres voyageurs (Wakeham et Low notamment), grâce enfin à la monographie de Bernard Saladin d'Anglure<sup>15</sup>. Sans reprendre le détail de ces données, on soulignera les points suivants:

— certains Kangiqsujuarmit se rendaient chasser le caribou dès le printemps, en traîneau, mais cette saison étant aussi celle où l'exploitation des ressources marines est la plus productive, ils étaient peu nombreux;

— d'autres partaient à pied dans l'intérieur (éventuellement en portant leur qajaq), au cours de l'été, en prévision de la chasse d'automne, pour en revenir vers la fin septembre;

— ce n'est qu'à la fin de l'hiver (avril) que la chasse au caribou reprenait habituellement.

Dans les années 1880, le caribou ayant déjà cessé de fréquenter les côtes, les Inuit devaient se rendre assez loin dans l'intérieur, mais il existe des témoignages anciens sur la chasse à l'arc dans les défilés, et certains affûts (*taalu*) sont encore visibles

(13) *Eskimos without Igloos*, *op. cit.*, p. 35-54.

(14) Avant l'installation d'un poste de traite à l'actuel emplacement de Maricourt-Wakeham (Kangiqsujuaq), en 1910, les Inuit de la région étaient connus sous l'appellation de Aggumiut (à l'ouest) ou de Uqqumiut (à l'est). Voir les cartes nos 4 et 5.

(15) *L'organisation sociale traditionnelle...*, *op. cit.*, p. 65-79 particulièrement.

(selon nos propres observations à l'est de Kangiqsujaq, sur le rivage même). Il ne fait pas de doute, cependant, que le réseau de lacs situé au-delà des hauts-plateaux constituait la zone des chasses les plus fructueuses. Il s'agit principalement des lacs entourant le cratère du Nouveau-Québec, de *Quurngualuk* («le grand rétrécissement», lac Nantais) et de *Nalluajuk* («la petite traversée de caribous», lac Klotz).

C'est d'ailleurs le lac Klotz et ses appendices qui constituaient la zone d'occupation la plus importante et qui sont attestés comme le principal lieu de résidence des anciens Nunamiut. L'abondance en caribou semble y avoir été telle, anciennement, qu'on pouvait y passer l'hiver grâce aux provisions faites en automne et que s'y rendaient saisonnièrement, non seulement des Inuit du détroit d'Hudson, mais aussi des gens de la baie d'Hudson ou de la baie d'Ungava. Parmi ceux qui habitaient de façon plus permanente le lac Klotz dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la mémoire collective a plus particulièrement retenu les familles de Uqaluraq et de son fils Uqarniujak (ayant quitté la côte par crainte d'être tué<sup>16</sup>), celles de Qalattuq, Kumainnaq, Qupanuaq et Sillialuk.

*Marché de dupes et anthropophagie à Nalluajuk*

«Sillialuk vivait loin dans les terres. Des gens de la baie d'Hudson [Itivimiut] vinrent le voir. Pour se procurer des chiens auprès d'eux, il leur donna une outre en peau de caribou dans laquelle il avait placé un chien mort [au lieu de viande de caribou]. Il reçut en échange un chien qui mourut immédiatement et il se mit à avoir honte. Désormais, ayant été ensorcelé par ceux qui avaient reçu le chien mort, il n'arrivait plus à se rassasier de la viande qu'il mangeait. S'il chassait le caribou, même en repérant des traces fraîches, il n'arrivait à en prendre aucun. Alors, Sillialuk se mit à penser à tuer les siens pour les manger. Il tua ainsi tous les enfants de sa belle-fille Kiliutaq. Elle-même était très maigre. Elle buvait le bouillon fait avec la chair humaine et c'est ainsi qu'elle survécut. Quand elle accouchait, avant que le bébé ne soit mangé, elle avait coutume de se nourrir avec ses vêtements en

(16) Voir ci-après, p. 103.

peau de caribou, de se couper à un doigt et de laisser l'enfant sucer son sang. Siliialuk lui rendait les os pour qu'elle les porte dans la poche dorsale de son *amauti* [vêtement féminin]. C'est ainsi que Kiliutaq devint à nouveau enceinte de ma propre mère.»

— Ce récit nous a été raconté par Monica Qattaq, petite-fille de Kiliutaq. L'histoire se poursuit lorsque Sillialuk quitte Nalluajuk pour Tuvaaluk<sup>17</sup>.

— On remarquera tout particulièrement dans ce texte les échanges entre Nunamiut et Sinamiut et l'imputation à la sorcellerie de la pénurie en caribou et de la famine.

À la génération suivante, c'est-à-dire celle des parents des informateurs les plus âgés, vers 1860-1910 environ, il n'est plus fait mention de gens vivant de façon réellement prolongée dans les terres à l'exception de Angutinnguaq, fils de Qalattuq, qui hivernait, parfois, dans la région du lac Klotz, et de Ittualaat à *Pingualuit* [54] ou *Nallusiaqqituq* [55]. À ce dernier endroit, les poissons vinrent à manquer en hiver et la famine fit des victimes parmi les compagnons de camp de Ittualaat. Cependant, la chasse d'été restait très pratiquée, en particulier, par Juugalak et Taliqpik (deux frères), Pallajaq, Qimmiapik, Magigaq et Itsivautalijaq (ces deux derniers, fils adoptifs de Uqarniujaq).

Avec l'installation de postes de traite et la disparition du caribou, ce type de chasse se raréfie progressivement. Dans les années 1920, il n'y a plus à notre connaissance qu'une seule famille, celle de Ujjuaq, qui perpétue le mode de vie intérieur, réussissant à subsister été et hiver de poisson et de caribou dans les alentours du lac Nantais.

### *La zone intermédiaire est*

*Ungava-Tuvaaluk* (cartes nos 3, 5 et 6). Les Ungavamiut sont traditionnellement non les habitants de la baie d'Ungava en

(17) Voir le texte de ce récit, rapporté par Jiimi Kuuttuq, dans *Musique inuit du Nouveau-Québec*, édité par B. Saladin d'Anglure, 1973, p. 270-291.

totalité, mais de sa partie nord-ouest. Par raison de commodité, nous y rattachons ici les Tuvaalummiut, gens de l'actuelle région de Quaqaq, dont des travaux antérieurs<sup>18</sup> ont montré à quel point ils étaient étroitement liés aux précédents. Comme à Kangiqsujaq, les Inuit de la baie de Diana savent qu'autrefois sur le rivage, sur les îles ou à faible distance des côtes le caribou était chassé, sans que rien d'autre que les témoins matériels (alignements sur l'île de Diana) ou la toponymie (*Inutsulaat*, «les grands cairns» [67]) ne leur permette d'en garder le souvenir. Les Ungavamiut ont, eux aussi, connu la chasse côtière d'été à l'arc, mais là aussi, selon le témoignage de Jiimi Kuutuq, pas depuis le temps de son arrière grand-père, soit depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle (en particulier à *Talurjuaq*, «le grand affût» [68]). On ne se souvient plus, en revanche, de l'époque où était utilisé le gué appelé *Nallualuk* qui est situé au centre du lac Roberts (*Tasirjuakuluk* [66]) et où, cependant, une occupation préhistorique est attestée.

Pourtant, si presque aucun caribou n'a été vu de mémoire d'homme au nord de l'Arnaud, nombre de témoignages nous parlent de ce cours d'eau comme d'une voie royale de pénétration au cœur des terres où il était encore possible de chasser cet animal. Dans un travail récent, nous avons décrit cette remontée saisonnière dans l'intérieur et souligné qu'elle était le fait non des seuls Ungavamiut mais aussi, à l'occasion, des Uqqumiut, des Tuvaalummiut, des Tasiujarmiut et même des Kuujjuaqmiut (*op. cit.*, 1977).

Le témoignage qui suit illustre cette situation. Il émane d'une femme, Monica Qattaq, qui participa, enfant, à ces expéditions depuis Fort Chimo, en compagnie de son oncle par alliance et père adoptif Sakiagaq (mari en secondes noces de la sœur de son propre père). Il s'agit, vraisemblablement, de souvenirs se situant entre 1900 et 1910, l'emploi de l'umiaq ayant été abandonné dans cette région dès le début des années 1910<sup>19</sup>.

(18) Voir la thèse de maîtrise de Louis-Jacques Dorais : *L'organisation socio-territoriale et les unités socio-économiques chez les Esquimaux Tuvaalummiut*, 1967 ; ainsi que notre travail intitulé *Ethno-histoire du Nord-Ouest de l'Ungava*, 1977.

(19) On se représentera mieux les conditions de ces expéditions de chasse au

«Je me rappelle l'umiaq de Sakiagaq car j'y ai voyagé. On allait chasser partout dans les terres pour se nourrir, en remontant l'Arnaud en été<sup>20</sup>. Les chiens halaient l'umiaq [*ukamaqtut*], tout comme ils tiraient un traîneau. Parfois, quand la rivière s'élargissait, on ramait, mais quand il y avait du courant, il fallait recourir aux chiens. Deux hommes restaient à l'intérieur de l'umiaq, l'un à l'avant et l'autre à l'arrière, au gouvernail. Aucun enfant en mesure de marcher n'était admis dans le bateau de crainte qu'il ne passe par-dessus bord. Dans les rapides, en particulier, les enfants et les femmes ne devaient pas rester à bord au cas où la corde aurait cassé. Les enfants et ceux qui étaient malhabiles ne restaient pas dans l'umiaq. Là où l'eau redevenait profonde, on les attendait et on les faisait monter. À cette époque, je n'étais qu'une petite fille. Je traînais derrière moi un sac rempli de gras de caribou. Pour remonter la rivière, on utilisait une longue corde et l'homme qui conduisait les chiens devait courir la plupart du temps. Certains tenaient la corde et la relevaient pour qu'elle ne se coince pas; d'autres, depuis le bateau, la dégageaient avec des bâtons lorsqu'elle se prenait dans des rochers. J'ai vu tout cela. C'était difficile de libérer la corde prise dans les rochers.

«Il y avait plusieurs familles qui remontaient l'Arnaud. J'énumérerai ceux qui possédaient les divers umiaq: Anaqataq, Ittukutaaq, Iqsutuq, Manikutaaq et plusieurs autres. Il y avait aussi Inugularaq, le frère d'Anaqataq et leur père Ijjualuk. En remontant l'Arnaud les hommes se relayaient deux par deux. Tandis que les uns allaient à terre chasser le caribou, les autres restaient dans le bateau. En descendant vers la côte, pour éviter les difficultés en franchissant les rapides, on attendait en arrière que l'embarcation de tête soit arrivée en eau profonde. On prenait son temps. Parfois, la corde passait par-dessus (par-derrrière) un homme ou par-dessus sa tête et il devait la retenir de ses épaules. Celui qui était au gouvernail devait toujours regarder devant lui. C'était difficile de franchir les rapides. Les femmes qui en étaient capables allaient à pied, transportant un peu de nourriture dans l'*amauti* au cas où elles seraient restées seules. Quand l'eau était

caribou grâce aux deux dessins de Tuumasikallak (figures n<sup>os</sup> 4 et 5). Cet informateur n'en a eu, semble-t-il, qu'une connaissance indirecte, étant né en 1910.

(20) On partait ordinairement fin août pour revenir fin septembre début octobre; de la côte jusqu'à *Kanniq* il fallait compter environ deux semaines.

assez profonde, elles remettaient les enfants dans l'umiaq. Ceux qui suivaient sur la rive, devaient courir la plupart du temps pour ne pas être distancés par le bateau. Le barreur mettait ses pieds de cette façon pour se donner un bon point d'appui, car il devait exercer de grands efforts. Les barreurs devaient être habiles et sûrs. Ils attachaient à leurs pieds quelque chose de lourd.

«L'umiaq de Iqsutuq et Sannanguaraq a été éventré sur des rochers en remontant l'Arnaud. Iqsutuq, Quppiaq, Kumaaluk (mon oncle) et Naulikutaq étaient à bord du bateau quand il a heurté le fond de la rivière. Les peaux de couverture se sont déchirées, mais tous les passagers ont été sains et saufs.

«En allant chasser le caribou on rencontrait des Nunamiut. Tous les étés j'y allais avec ma famille. Avant de partir, il fallait rassembler les chiens, les cordes, l'équipement pour haler le bateau, le chargement. La voile de l'umiaq était faite en toile de jute. C'était tout ce qu'on pouvait se procurer. Il y avait parfois beaucoup de chiens et ceux-ci étaient intelligents. Si la rivière était profonde et encaissée, les hommes criaient «*paumauna!*» [par là-haut] et je me souviens que les chiens monaient au sommet des escarpements et se hâtaient. En effet, on ne voulait pas qu'ils tombent du sommet et prennent froid dans l'eau.

«Nous n'allions pas jusqu'au bout en umiaq. Nous devons nous arrêter là où il y a une grande chute d'eau<sup>21</sup>. Les hommes allaient chasser le caribou à pied et les femmes ramassaient du combustible. Moi-même je restais avec les femmes. Au moment de redescendre vers la côte, on rassemblait de la nourriture, en particulier des pattes de caribou car elles contenaient de la moelle. On la faisait cuire pour avoir du gras fondu.»

Pour situer l'origine des divers *umialittaq* (propriétaires d'embarcations) cités dans ce témoignage, précisons que Ijjualuk et ses deux fils, Aanaqattaq et Inuguluaraq, vivaient principalement en Ungava, ainsi que Manikutaaq; Iqsutuq et son frère Quppiaq, sur la rive sud du détroit d'Hudson. Monica Qattaq n'a pas connu d'expéditions dans l'intérieur comptant plus de cinq umiaq. Même s'il s'agit là d'un maximum, il nous permet déjà de situer à près de

(21) Lieu non identifié. Les femmes sont moins précises que les hommes pour nommer et localiser les points d'un itinéraire. Il pourrait s'agir de *Aariakallak*, [70] carte n° 6, où une chute d'eau est en effet attestée.

cent le nombre de personnes pénétrant dans les terres depuis l'ouest de la baie d'Ungava<sup>22</sup>. De ce nombre, on doit pouvoir estimer entre 15 et 20 le nombre de chasseurs actifs. Quant à leur destination, passé *Kanniq* (carte 5, ancienne zone de traversée des caribous) où l'umiaq était le plus souvent laissé sur la rive et recouvert de terre pour éviter le dessèchement, deux voies principales s'offraient:

1) la branche nord de l'Arnaud conduisait au lac Klotz (*Nalluajuk* [61] dont il a déjà été question à propos de *Kangiqsujuaq*) ou à la région du lac Bédard, *Navvaaq* [36]<sup>23</sup>. La question de savoir comment on se rendait jusqu'aux lieux de chasse n'est pas claire. Selon Jiimi Kuuttuq, fils de Inuguluaraq, il était possible de haler l'umiaq jusqu'au lac Klotz, tandis que, selon d'autres, il fallait continuer depuis le confluent en qajaq et à pied;

2) la branche sud menait au lac Payne (*Tasirjuaq* dans le dialecte du détroit d'Hudson et de la baie d'Ungava, *Tasirruaq* dans le dialecte de la baie d'Hudson). Là encore, nous ne sommes pas sûrs que l'umiaq permettait de conduire au-delà de *Kanniq*. Mais selon J. Michéa (communication personnelle), qui a parcouru cet itinéraire en canot de 18 ou 19 pieds, il n'y aurait rien eu là d'impossible.

En 1921, avec l'installation d'un poste de la Compagnie de la baie d'Hudson à la baie Payne, les Ungavamiut, devenus des *Kangiqsumiut*, connaissent comme ailleurs une réorientation spatiale et qualitative de leurs activités. Devant consacrer plus d'efforts au piégeage du renard en hiver, et à la chasse aux mammifères marins en été, ils cessent à peu près complètement de chasser le caribou qui, de toute façon, a presque disparu. Par ailleurs, les nouvelles embarcations importées ne permettent plus

(22) Rappelons le témoignage de A. P. Low rencontrant en 1897 à l'embouchure de l'Arnaud une flottille constituée d'un umiaq et sept qajaq, en chemin pour l'intérieur et comptant 24-27 personnes groupées autour des siblings *Anaqattaq* et *Inuguluaraq*. (Voir la description et la photographie de ce groupe dans le *Compte-rendu de l'exploration d'une partie de la côte méridionale du détroit d'Hudson et de la baie d'Ungava*, 1899, p. 23-26L.

(23) Un camp d'hiver est attestée à *Itinnaq* [62] carte n° 5, tandis que Flaherty dans sa traversée de la péninsule a rencontré des traces d'occupation d'été peu à l'ouest ainsi que de nombreux leurres à caribou [63].

les mêmes remontées à l'intérieur que l'umiaq car elles ne peuvent se rendre qu'à environ 80 km en amont de l'Arnaud dans la région de *Qinngua* [65]. Encouragées par les traiteurs et grâce aussi à l'abondance en poisson des lacs et rivières tributaires de l'Arnaud, un grand nombre de familles vont désormais hiverner (et trapper) dans l'intérieur, en particulier dans la région de *Qinngua*, à *Tasirjuakuluk* [66], *Tasiivik* [69], et dans divers camps situés le long de l'Arnaud ou de ses principaux affluents. De là, certains vont parfois encore chasser le caribou en hiver, mais ils doivent se rendre loin dans le cœur des terres ou vers le sud.

Enfin, quatre familles qui entretiennent des liens avec les habitants de la baie Payne où elles se fixeront plus tard, persistent à mener, jusque vers 1930, une vie de Nunamiut bien que leurs séjours sur la côte deviennent de plus en plus fréquents. Ce sont celles de *Aqpaqataq*, *Najummi*, *Tamurasijaq* et *Nummuku* dont nous reparlerons plus loin (p. 107).

*Aupaluk*. Sur l'occupation intérieure de ce groupe, nous n'avons, à vrai dire, que peu d'informations car, au XX<sup>e</sup> siècle ses effectifs se sont considérablement réduits. Pourtant au XVIII<sup>e</sup> siècle, les gens d'*Aupaluk* formaient une bande locale importante, de 200 personnes, selon les archives des missionnaires Moraves du Labrador<sup>24</sup>. Selon la même source, ils se rendaient en grand nombre dans les terres en été et, grâce à l'abondance du caribou, beaucoup y passaient même l'hiver. S'ils ne se réunissaient pas à leurs voisins du nord ou du sud pour aller dans les terres par voie d'eau (Arnaud ou rivière aux Feuilles), les *Aupalummiut* disposaient d'une excellente zone de chasse au caribou facilement accessible à pied et en qajaq, celle du lac Faribault, *Ikirjuujaq* [73]. On y chassait en qajaq, en particulier aux deux gués marqués sur la carte n° 6<sup>25</sup>. L'ancienneté de l'occupation du lac Faribault est d'ailleurs attestée par plusieurs récits: dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, y vécut

(24) Dans l'article de Garth Taylor: «Demography and Adaptation of Eighteenth-Century groups in Northern Labrador and Ungava», 1975, p. 276.

(25) Il était possible de se rendre en qajaq depuis la côte jusqu'aux terrains de chasse, en passant soit par les affluents sud de l'Arnaud, soit par les affluents nord de la rivière aux Feuilles.

Piluqtuutialuk réfugié là dans des circonstances que nous relaterons plus loin (p. 103); vers le milieu du XIX<sup>e</sup>, s'y rendait aussi un Ungavamiuq nommé Ijjualuk, si on en croit un chant transmis par son petit-fils Jiimi Kuuttuq<sup>26</sup>; plus près de nous, deux familles d'Aupaluk, celles de Igijuuq puis de son neveu Uninnaq, y ont vécu. Enfin, postérieurement aux années 1920, malgré sa raréfaction, le caribou était encore parfois chassé en hiver dans cette région.

### *La zone méridionale est*

*Tasiujaq* (carte n° 6). Pour les Inuit de l'actuelle baie aux Feuilles, la présence d'un cours d'eau tel que la *Kuugaaluk* (rivière aux Feuilles) a, de tout temps, présenté un très grand avantage pour pénétrer dans l'intérieur. On en a la preuve dès le XVIII<sup>e</sup> siècle par les écrits des Moraves<sup>27</sup>. Comme le confirme A.P. Low, à la fin du XIX<sup>e</sup> (*op. cit.*, 1903), ce cours d'eau étant aisément navigable, permettait aux Tasiujarmiut de se rendre jusqu'au lac Minto et d'y rencontrer les Itivimiut<sup>28</sup>. De nombreux campements jalonnent d'ailleurs cet itinéraire qui était aussi fréquenté en hiver et qui le restera jusqu'à une époque récente malgré la raréfaction du caribou. En 1944 encore, Jaani Putuji, qui connaissait bien l'intérieur pour y avoir passé son enfance avec son père Tamurasijaq, partit passer l'hiver sur la *Kuugaaluk* avec sa famille. Sa femme Miaji raconte comment elle accoucha à *Allatuuq*, en mars, un mois avant de voir mourir de faim successivement son mari, deux fils, le nouveau-né enfin<sup>29</sup>.

Dans cette région, aussi, c'est vers 1920 que sont abandonnées les chasses d'été. Les derniers groupes qui continuent à les pratiquer (à pied) sont celles de Saumiq, Alariaq et Naujakallak

(26) Voir *Musique inuit du Nouveau-Québec* (*op. cit.*), 1973, p. 117.

(27) Dans le texte de G. Taylor déjà cité (1973), p. 276.

(28) Aucun informateur n'a pu nous renseigner sur les anciennes remontées en umiaq ni nous indiquer à quelle époque elles prirent fin (ce fut probablement antérieur aux autres régions).

(29) Histoire de vie de Miaji Putuji recueillie à Bellin-Payne en 1971 par Y. Bernier (données inédites).

d'une part, Tamurasijaq et Qirniulauq d'autre part (voir p. 107), groupes qui sont d'ailleurs davantage Nunamiut que côtiers à cette époque-là.

*Kuujuuaq* (carte n° 7). Comme on l'a vu au début de cette étude, la région de Fort Chimo n'était anciennement fréquentée par les Inuit que de façon sporadique. Les écrits des gérants de la Compagnie de la baie d'Hudson lors de la première ouverture du poste à cet endroit (1830 - 1842), permettent de constater que c'est surtout de juillet à octobre que des Inuit — dont la provenance exacte reste inconnue — fréquentent la région, et pour d'autres raisons d'ailleurs que la traite<sup>30</sup>. Parfois, les caribous sont chassés très près du poste, dans la région de *Sarvakuluk* [85], parfois, des flottilles d'umiaq et de qajaq remontent la rivière *Kuujuuaq* (Koksoak). Ainsi, en 1830, deux embarcations collectives et six embarcations individuelles partent le 31 août, suivies le 8 septembre d'un autre umiaq et de quatre autres qajaq. Tous reviendront ensemble le 8 octobre. Mais la poursuite du caribou n'est pas l'unique motif de ces expéditions; Finlayson note, par exemple, le 15 juillet 1831, le retour de l'amont de deux umiaq et de six qajaq chargés de bois<sup>31</sup>.

Cinquante ans plus tard, la situation s'est modifiée. Un nombre croissant de familles vivent désormais en permanence aux environs du poste. Jusqu'à la fin du siècle à peu près, les chasses traditionnelles en qajaq et à la lance se poursuivent<sup>32</sup> ainsi que les remontées en umiaq sur les rivières *Kuujuuaq* ou *Ungunniavik* (cf. carte n° 1, page 22). Cependant, avec l'acquisition du fusil et de biens occidentaux<sup>33</sup>, grâce aussi à la paix qui régnait entre eux et les Indiens, les séjours d'hiver dans les terres deviennent plus fréquents. On y combine alors la chasse au caribou, la pêche et le piégeage du renard. Des *Kuujuuaqmiut* contemporains se souvien-

(30) Voir les archives de la Compagnie de la baie d'Hudson éditées par Davies (*op. cit.*, 1963), et les souvenirs de J. McLean (*op. cit.*, 1932), p. 271.

(31) Tiré de K.G. Davies (*op. cit.*), p. 115-116.

(32) Voir *Ethnology of the Ungava District* de L. Turner (*op. cit.*, 1894).

(33) Pour leur alimentation les *Kuujuuamiut*, qui chassaient relativement moins le phoque, étaient beaucoup plus dépendants des postes de traite que d'autres groupes.

nent avoir ainsi passé l'hiver en amont de la Kuujjuaq ou de l'Ungunniavik<sup>34</sup>. Certains — en particulier le groupe de Siinarjuk sur cette seconde rivière — étaient même considérés comme de vrais Nunamiut, passant la majeure partie de leur vie dans les terres. En outre, les Inuit n'hésitaient pas à se rendre bien plus loin au sud qu'auparavant. Ainsi, au cours de l'hiver 1911, Sakariasi Taqqiapik naquit en territoire indien non loin de Fort Mackenzie où ses parents étaient descendus en umiaq à l'automne pour chasser le caribou<sup>35</sup>.

D'autres témoignages encore nous parlent de famines à cette même époque. Vers 1910, les familles de Siinarjuk et de son beau-frère Mamarunaq qui hivernaient au-delà de *Tasikallak* [86] furent décimées<sup>36</sup>; peu après, c'est au tour de Navvalik de périr alors qu'il revenait de la rivière aux Feuilles à pied<sup>37</sup>.

L'adaptation intérieure des gens de Fort Chimo présente finalement des caractéristiques qui placent cette adaptation à l'écart de celle d'autres groupes, mais la rapprochent de celle des Inuit de Poste-de-la-Baleine ou du golfe de Richmond. Elle est en effet très liée à la présence des Blancs. Les Inuit se trouvant confrontés là à un environnement qui ne leur était pas familier, celui de la zone boisée, ont dû aussi développer certaines techniques empruntées, notamment pour y vivre en hiver, par exemple l'utilisation, par certains, de raquettes ou de tentes coniques recouvertes de branches et de végétaux.

*Kangihsualujjuaq*. Comme celle de Fort Chimo, la région de Port-Nouveau-Québec dut, anciennement, n'être que très

(34) Niikallak Siqqualuk, Aalasi Berthé et Sakariasi Taqqiapik, d'après des entrevues de Jacques Veys à Fort Chimo en 1969. L'existence de cette présence d'Inuit dans l'intérieur est confirmée par un observateur blanc cité par E.S. Elton dans *Voles, Mice and Lemmings...* (*op. cit.*), 1942, p. 348.

(35) Enquêtes de J. Veys et de l'auteur.

(36) Selon Qattaq qui nous en a fait le récit, Siinarjuk aurait provoqué la mort de son groupe par son refus de chasser, à la suite du décès accidentel de sa fille qui le rendit désespéré.

(37) Il s'agit d'un oncle et d'une tante de Tuumasikallak. Celui-ci était du voyage, enfant, et mentionne que l'épuisement de leurs munitions fut responsable de cette famine (voir la généalogie de cette famille p. 108).

marginalement parcourue par les Inuit malgré son abondance en caribou. La rivière George représentait la limite sud du territoire traditionnel de Kangiva, et l'on ne s'y rendait qu'en été pour des chasses toujours effectuées avec la crainte de rencontrer les Naskapis<sup>38</sup>. La toponymie conserve le souvenir de deux nalluk importants sur la côte: l'un à *Puvirmi*q [92], l'autre à l'entrée du fjord *Allurilik* («Abloviak») plus au nord (cf. carte n° 7). Mais les hauts-plateaux situés au nord-est de la George, dans le prolongement des monts Torngat, constituaient eux aussi une région riche en caribou en toutes saisons et, croyons-nous, plus protégée des Indiens. En outre, à partir du moment où les Moraves s'établirent sur la côte atlantique (1770), cette zone devient un important axe de communication pour les Inuit de la baie d'Ungava qui s'y rendaient traiter, et cela jusqu'à 1866. Il se pourrait donc que l'occupation intérieure s'y soit développée à partir de ces échanges Ungava-Labrador. Jaaji Aananaq, aujourd'hui disparu, et qui naquit en 1904, fournit des renseignements intéressants sur l'histoire de sa famille<sup>39</sup>. Ses ancêtres vivaient au nord-ouest de la baie d'Ungava, mais un de ses oncles, Ataatarjuaq, se rendait déjà traiter jusqu'à Hopedale et développa des liens d'alliance avec les Inuit du Labrador tandis que son propre père se fixa dans la région de la rivière George. Or, Aananaq vivait fréquemment dans les terres bien qu'il fut aussi un grand chasseur de mammifères marins. Jaaji témoigne que, dans son enfance encore, sa famille passait souvent l'hiver entre Kangisualujjuaq et Urqaq (Okkak), s'approchant assez près de la côte du Labrador pour que celle-ci soit visible. D'après lui, cette voie de communication qui emprunte la rivière Ford était la plus au sud de celles menant à l'Atlantique pour les Inuit<sup>40</sup>. Au-delà commençait le territoire indien. À l'époque en question, ce groupe se déplaçait surtout à pied, hiver comme été (en

(38) On dispose pour cette région de trois sources anciennes de documentation : les témoignages des frères moraves cités par G. Taylor (*op. cit.*, 1975) ; ceux de deux d'entre eux — Kohlmeister et Kmoch (*op. cit.*, 1814) ; enfin ceux des traiteurs en poste à Fort Chimo ou au comptoir de la rivière George (dans : Davis éd., *op. cit.*, p. 151 et 196).

(39) Entrevue de 1967, coll. B.S.A.

(40) Un autre axe important était constitué par la rivière *Kuururjuaq*, en direction de Navvaq ou de Hébron.

qajaq aussi à cette dernière saison). Pourtant, Aananaq avait possédé un umiaq mais nous manquons de précisions sur l'usage qu'il a pu en faire dans les terres.

À ce point du récit, un témoignage concordant vient compléter celui de Jaaji, celui de Taalasi<sup>41</sup> dont le père Putukumik et le grand-père paternel Iqungajuq furent des compagnons habituels de Aananaq et vécurent — peut-être plus encore — la vie intérieure. Possesseurs d'un umiaq eux aussi, ces deux hommes furent considérés comme des vrais Nunamiut selon Taalasi qui décrit, par ailleurs, leur mode de vie en des termes très voisins de ceux du centre de la péninsule (tente en peau de caribou, utilisation de la lampe alimentée en gras de caribou en hiver). Or, à l'inverse de Aananaq, Iqungajuq était lui-même originaire de la région de Nain. Le rapprochement de ces deux destins familiaux et des données historiques est, à notre sens, de nature à laisser supposer que les Nunamiut de la rivière George représentent une forme d'adaptation relativement récente et que leur présence à cet endroit est une conséquence de l'établissement de postes de traite au Labrador<sup>42</sup>.

On ne peut éviter, à ce sujet, d'évoquer les données de Frank G. Speck, dans l'article, déjà cité, intitulé «Inland Eskimo Bands of Labrador» (1936), où l'auteur se montre si désireux de relever tous les traits communs entre les cultures inuit et indiennes, et d'apporter de l'eau au moulin de K. Birket-Smith qui postule l'antériorité du mode de vie continental des Inuit, qu'il monte en épingle le cas d'une bande de la rivière George qui, en 1934 encore, aurait possédé une économie presque totalement intérieure. Selon un informateur (blanc) de Speck<sup>43</sup>:

(41) Entrevues de l'auteur avec Taalasi et son époux Sakariasi Taqqiapik, à Bellin-Payne.

(42) Les données de l'archéologie permettront peut-être de vérifier un jour si les limites Indiens-Inuit furent anciennement autres dans cette région. La bande des Naskapis «Barren ground» que mentionne F.G. Speck dans «Montagnais Naskapi Bands...» (*op. cit.*, 1931), a pu s'y trouver en concurrence avec les Inuit.

(43) Du même auteur : «Inland Eskimo Bands of Labrador», (*op. cit.*, 1936), p. 315, traduit de l'anglais.

«Ils chassent et vivent toute l'année dans l'intérieur. Ils ne se préoccupent pas de prendre des phoques ou de chasser sur la côte. Ils s'habillent comme les Indiens de peaux de caribou et vivent dans des tentes de même matériau. Leurs outils, leurs ustensiles, leurs méthodes de chasse correspondent largement à ceux des Naskapi. En outre, ils ont l'apparence physique d'Indiens.»

Ne s'agit-il pas là, précisément, des familles dont nous venons de parler, celles de Aananaq, Iqqungajuq et Putukumik, entre autres, ou de leurs descendants immédiats? Même en admettant que ce groupe se soit adapté à la vie dans les terres de façon aussi intégrale que Speck le laisse entendre, il reste que ce fait n'est pas forcément ancien et que, de toute façon, il ne va pas nécessairement dans le sens de la thèse de cet auteur. Si Speck avait eu connaissance des données dont nous disposons aujourd'hui pour la péninsule du Québec-Labrador, il lui aurait été difficile, en effet, de considérer tout ce qui relève de l'adaptation intérieure comme non typique de la culture inuit.

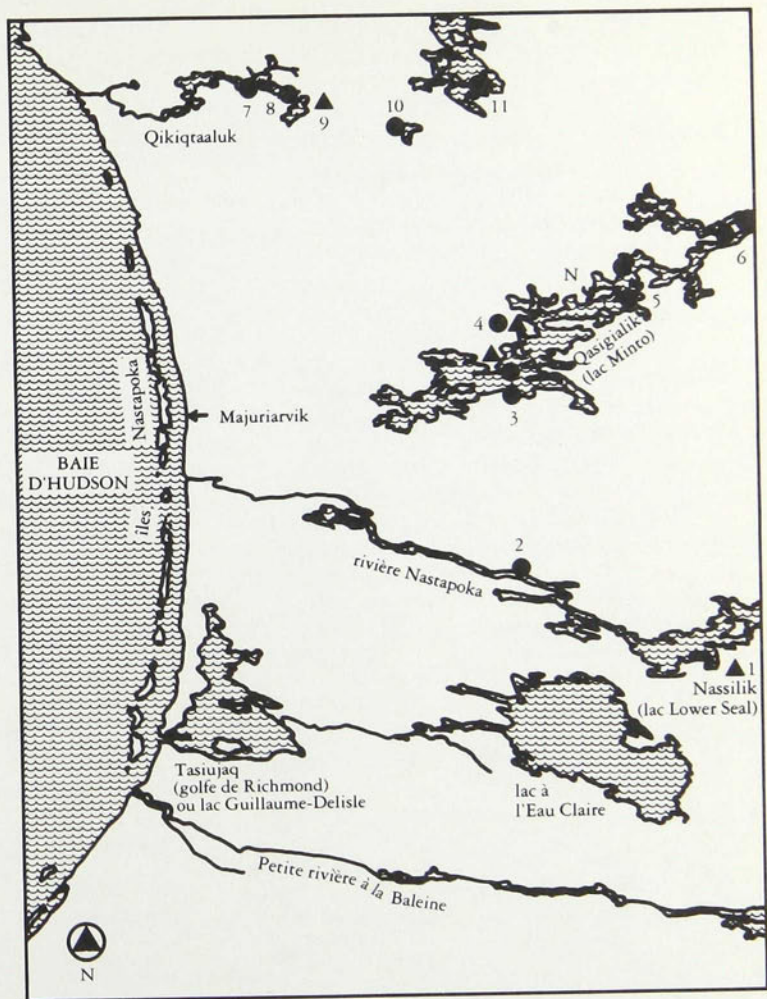
CARTES ET LÉGENDES

### Région de Tasiujaq

- 1 - *Natsilik*: zone indienne; camp d'été et de chasse au caribou pour certains Inuit
- 2 - pas de toponyme: camp d'automne
- 3 - *Qasigialik*: camps d'été de part et d'autre du lac; également camp indien; caribou abondant
- 4 - *Qullimaaq*: camp d'été indien et inuit; caribou
- 5 - *Quurngualuk*: traversée de caribous; camp d'été sur la rive nord et d'hiver sur la rive sud; zone de rencontre avec les gens de Inujjuaq et baie aux Feuilles
- 6 - *Qamanialuk*: zone de chasse au caribou, également fréquentée par les Indiens et divers groupes inuit; plusieurs emplacements de camp d'été sur la rive nord et sur la rive sud, un camp d'hiver remarqué par Flaherty en 1912

### Région d'Inujjuaq

- 7 - *Qikiqtaaluup tasinga*: camp d'été et d'automne; pêche et, anciennement, chasse au caribou à l'arc (affûts)
- 8 - *Kapisiliqajuiruti*: camp d'été
- 9 - *Tasikutaaq*: zone de pêche et chasse au caribou
- 10 - *Qimmingaaqtuvik*: camp d'hiver
- 11 - *Kakiattug*: ancien camp; zone de chasse au caribou



Carte n°2: Au sud d'Inuvuaq

### Région d'Inujjuaq

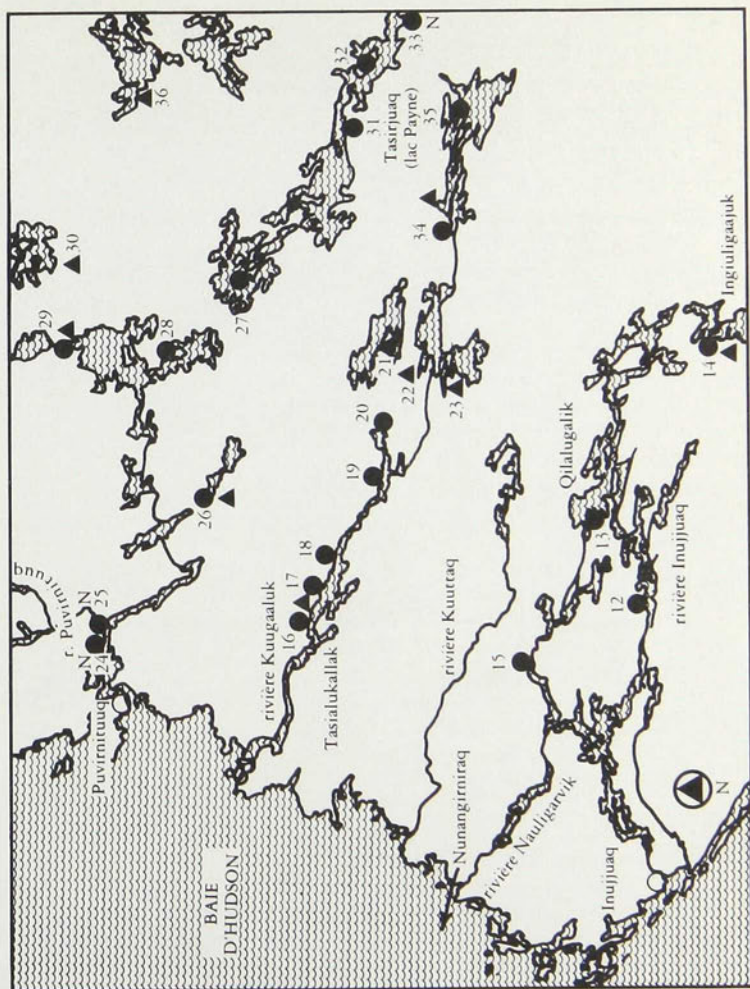
- 12 - *Igavavvik*: camp d'automne; pêche
- 13 - *Qilalugalik*: camp d'été
- 14 - *Ingiuligaajuk*: camp d'été; caribou
- 15 - *Isuulik*: ancien camp d'hiver

### Région de Puvirnituuq

- 16 - *Quurngualuk*: camp d'hiver; caribou et poisson
- 17 - *Marmaaluk*: camp d'été et chasse au caribou
- 18 - *Avaqquataq*: camp d'été et chasse au caribou
- 19 - *Anaqtalik*: camp d'été et chasse au caribou
- 20 - *Illuluit tasingit*: camp d'hiver
- 21 - *Qamanirruaq*: zone de chasse au caribou
- 22 - *Tininnialuk*: zone de chasse au caribou
- 23 - *Tininnirusiq*: zone de chasse au caribou
- 24 - *Nalluaq*: ancienne traversée de caribous
- 25 - *Nallukallak*: ancienne traversée de caribous
- 26 - *Usuttuuq*: camp d'été de chasse au caribou
- 27 - *Qalluviaqtuuq*: camp d'été de chasse au caribou
- 28 - *Anniq*: camp d'été de chasse au caribou
- 29 - *Imarruakallak*: ancien camp de chasse au caribou; été et hiver
- 30 - *Aggaut*: camp d'été de chasse au caribou

### Région de l'Ungava

- 31 - pas de toponyme: camp d'été
- 32 - *Tunusuk*: camp d'été
- 33 - *Sarvavik*: traversée de caribous; camp d'été des Nunamiut et des côtiers
- 34 - *Aariaq*: camp d'été; lieu de rencontre entre Itivimiut et Nunamiut
- 35 - *Tasialukallak*: camp d'été
- 36 - *Navvaaq*: zone de chasse au caribou



Carte n° 3: Inujjuaq — Puvirnituq

### Région de Qikiqtajuaq

- 37 - *Qaliq*: ancien camp d'été de chasse au caribou
- 38 - pas de toponyme: ancien camp relevé par Flaherty, en 1912, qui l'attribue aux Inuit de la baie d'Hudson

### Région de Kuuvik - Ivujivik

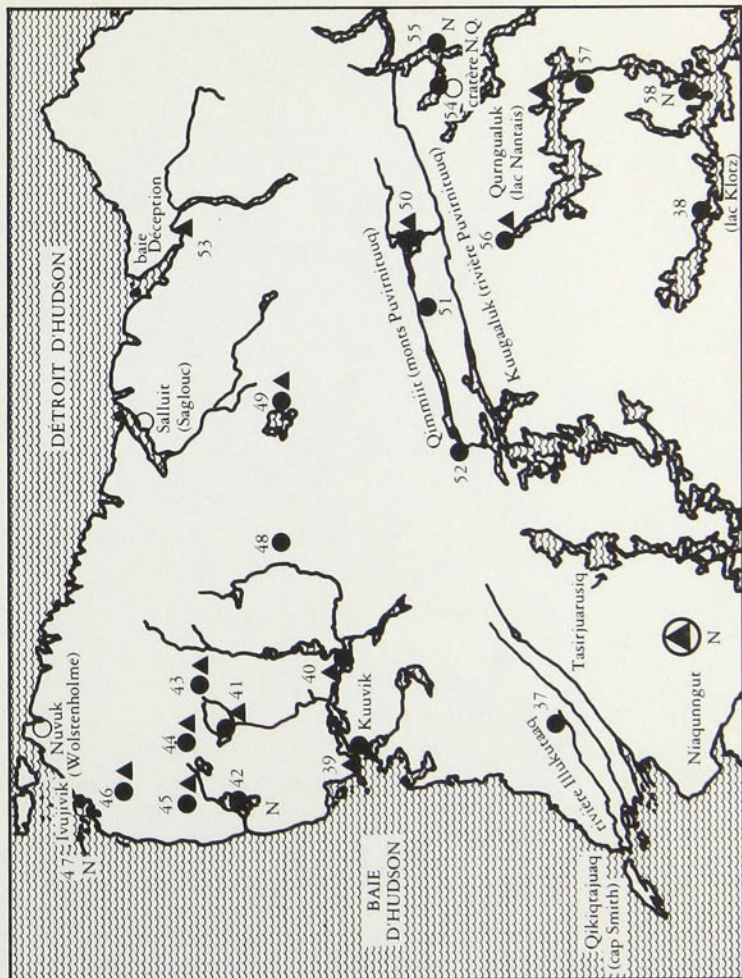
- 39 - *Paalliq*: ancien camp d'été pour la chasse au caribou
- 40 - *Maniraq*: ancien camp d'automne; caribou et pêche
- 41 - *Quurnguajuk*: ancien camp d'été; caribou
- 42 - *Nallujuaq*: ancienne traversée de caribous; camp d'été; pêche
- 43 - *Tunnuujaqtuup tasinga*: ancien camp d'été; caribou
- 44 - *Siuraqtuug*: ancien camp d'été; caribou
- 45 - *Kanaarvalik*: ancien camp d'été; colline avec cairns utilisée pour le repérage des caribous
- 46 - *Iqaluttuuk*: camp d'automne; caribou et pêche
- 47 - *Nallukallak*: ancienne traversée de caribous

### Région de Salluit

- 48 - *Amaruqtuug*: ancien camp d'hiver
- 49 - *Ataniqtuug*: camp d'été et d'hiver; chasse au caribou
- 50 - *Nuvulik*: ancien camp d'été pour la chasse au caribou; lieu de rencontre avec les Itivimiut
- 51 - *Nuvuliup kuunga*: ancien camp d'été
- 52 - *Isuallak*: camp d'hiver
- 53 - *Tuttuqaluuti*: ancienne zone de chasse au caribou

### Région de Kangiqsujuaq

- 54 - *Pingualuit*: camp d'hiver et d'été
- 55 - *Nallusiaqqituq*: ancien camp d'été et traversée de caribous
- 56 - *Isuk*: anciennement traversée de caribous et camp d'été; plus récemment camp d'hiver; fréquenté également par les gens de Salluit et de la baie d'Hudson.
- 57 - *Quurngualuk*: camp d'hiver; auparavant chasse au caribou dans la région.
- 58 - *Qauqau*: ancienne traversée de caribous; camp de Nunamiut



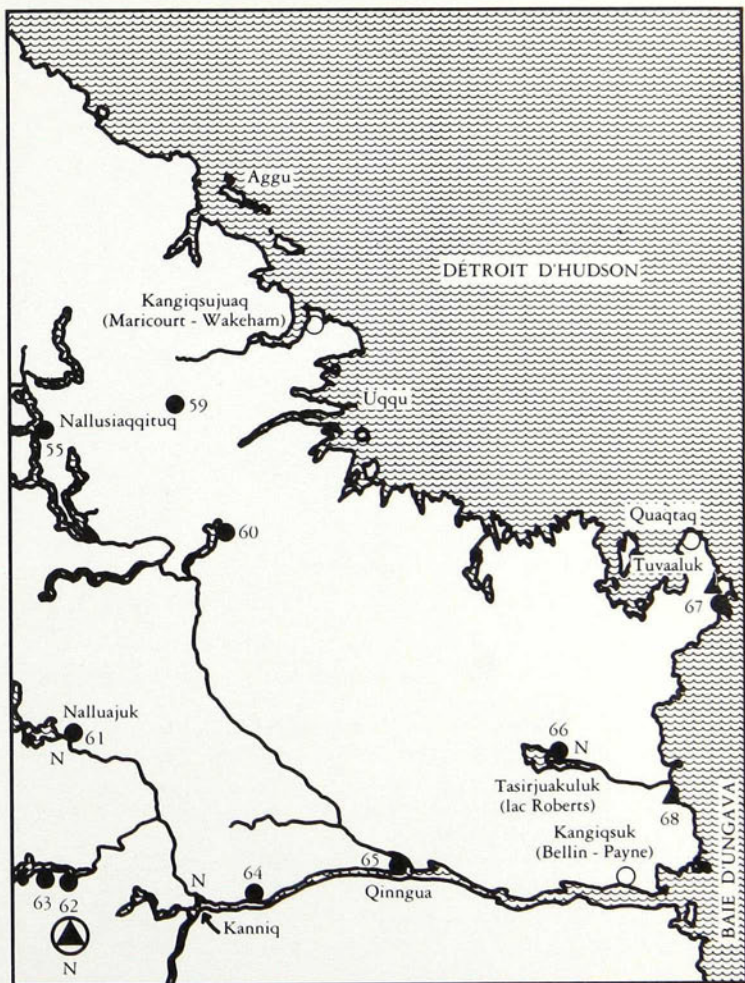
Carte n° 4: De Qikiqtajuaq à Salluit

### Région de Kangiqsujuaq

- 55 - cf. carte n° 4
- 59 - *Itivimarjuk*: camp d'hiver au début du siècle (trappe et pêche); plus anciennement chasse au caribou
- 60 - *Uqasijaq*: camp d'hiver
- 61 - *Nalluajuk*: traversée de caribous; camp d'été (cf. schéma, page 42)

### Région de Tuvaaluk - Ungava

- 62 - *Itinnaq*: camp d'hiver
- 63 - Pas de toponyme: ancien campement (d'été) relevé par Flaherty en 1912
- 64 - Pas de toponyme: camp d'été de pêche de Quaraq, mentionné par Flaherty (cf. ci-après p. 105)
- 65 - *Qinngua*: zone de campement d'hiver très fréquentée après 1920; poisson, renard
- 66 - *Tasirjuakuluk*: camps d'hiver pour la pêche et le piégeage; ancienne traversée de caribous
- 67 - *Inutsulaat*: anciennement, chasse au caribou (alignements de cairns).
- 68 - *Taalurjuaq*: ancien lieu de chasse au caribou, à l'affût.



Carte n° 5: Kangiqsujuaq — Ungava

*Région de Kangiqsuk*

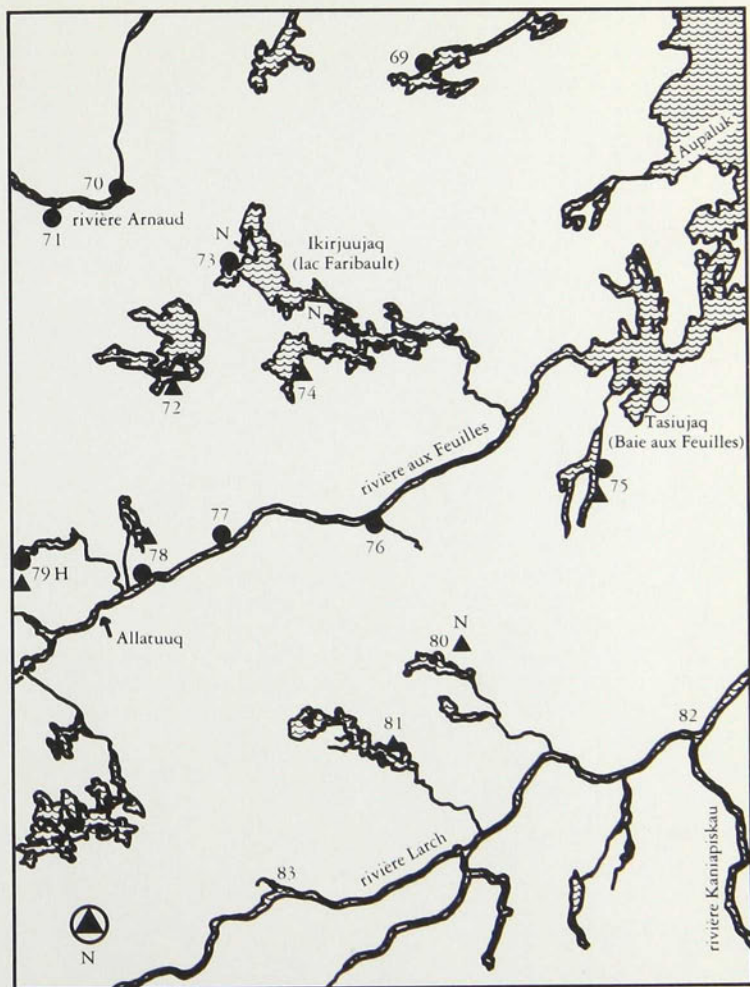
- 69 - *Tasiivik*: camp d'hiver; poisson, renard
- 70 - *Aariakallak*: camp d'été ou d'hiver (pas de glace grâce au courant)
- 71 - *Kuugajaraaluup tasinga*: camp d'hiver; pêche

*Région de Aupaluk - Tasiujaq*

- 72 - *Tikiniqajuittuq*: zone de chasse au caribou
- 73 - *Ikirjuujaq*: camps d'été et d'hiver; deux anciennes traversées de caribous
- 74 - *Tasiattaq*: camp d'été; chasse au caribou
- 75 - *Akuliannguaq*: camp et lieu de chasse au caribou, en hiver
- 76 - *Ukiiviup paanga*: camp d'hiver; pêche
- 77 - *Allatuursiq*: camp d'été; chasse au caribou
- 78 - pas de toponyme: traces d'un camp inuit vues par Flaherty, en 1912
- 79 - *Allatuup tasinga*: camp d'hiver, de printemps ou d'automne; chasse au caribou
- 80 - *Nallualuk*: probablement une ancienne traversée de caribous
- 81 - *Ikiqtuuq*: zone de chasse au caribou

*Région de Kuujuaq*

- 82 - *Kanniq*: ancienne traversée de caribous
- 83 - *Kuujuaq tasigulua*: camp d'hiver; les Indiens y séjournèrent en été



Carte n° 6: Aupaluk — Tasiujaq

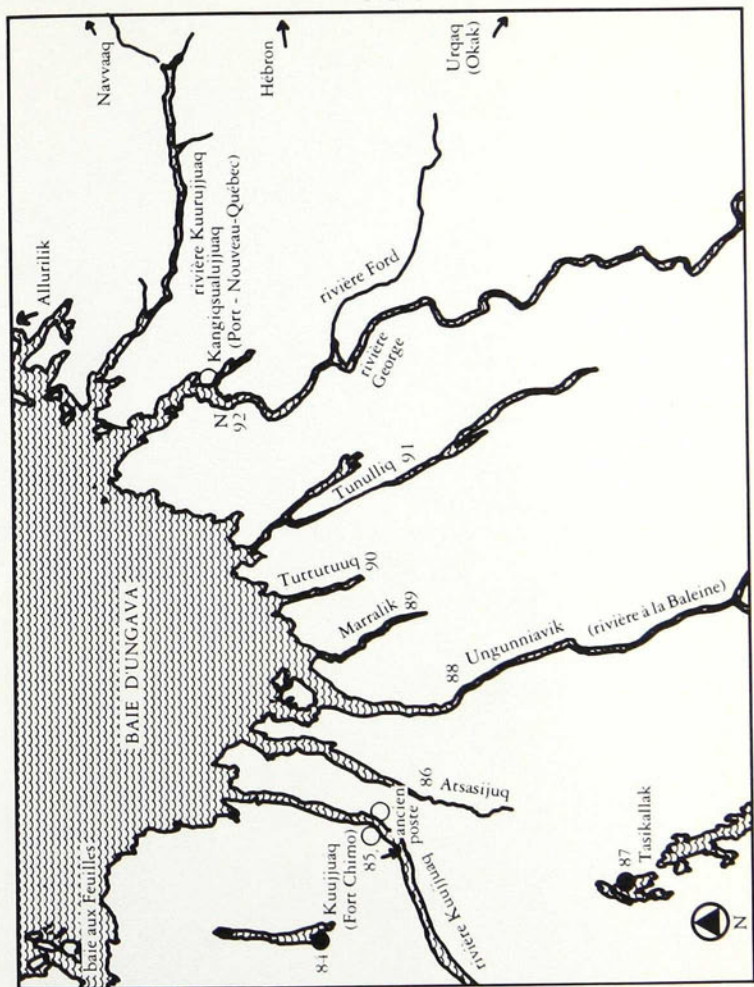
### Région de Kuujjuaq

- 84 - *Quurnguq*: camp d'hiver
- 85 - *Sarvakuluk* (*Sarvakallak*): rapides où les caribous traversaient fréquemment la rivière Kuujjuaq
- 86 - *Tasikallak*: camp d'hiver
- 87 - *Atsasijuq*: zone de chasse au caribou; selon Turner<sup>44</sup>, ce toponyme, traduisible par «qui ondule», viendrait de l'abondance des caribous, donnant de loin l'impression que les collines elles-mêmes bougent.
- 88 - *Ungunniavik*: zone de chasse au caribou; des nalluk y sont rapportés mais non localisés.
- 89 - *Marralik*: zone de chasse au caribou
- 90 - *Tututuuq*: zone de chasse au caribou
- 91 - *Tunulliq*: zone de chasse au caribou

### Région de Kangiqsualujjuaq

- 92 - *Puvirniq*: ancienne traversée de caribous

(44) Dans un lexique Esquimau-Anglais inédit, déposé à la Smithsonian Institution (1884).



Carte n° 7: Kuujuuaq — Kanguisualujuaq



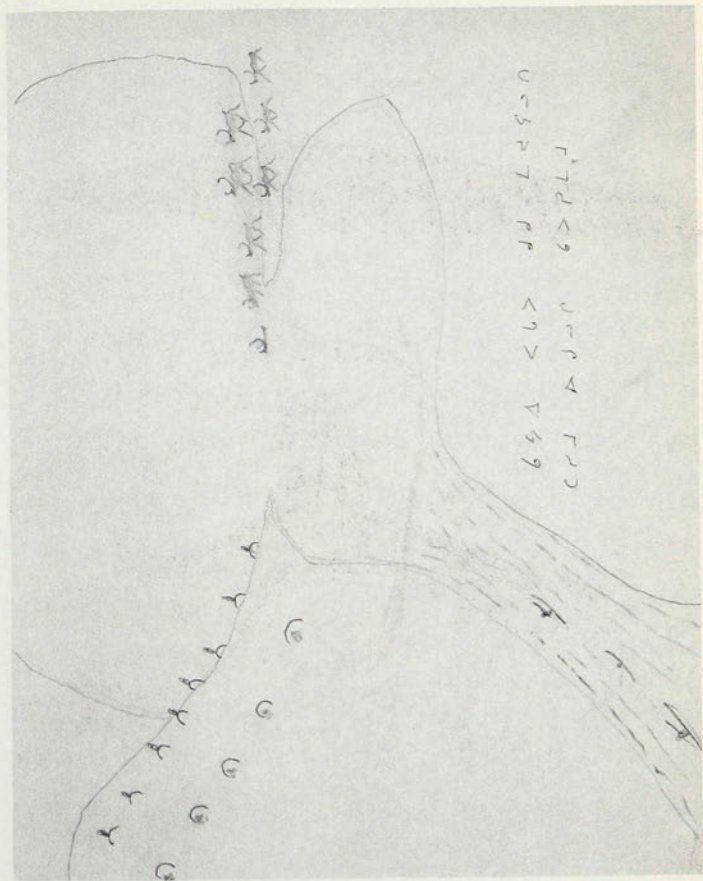


Figure n° 1: La traversée de caribous du lac Payne. Dessin de Tuumasikallak. (coll. M. Vézinet)



Figure n° 2: Cairns de rabattage du caribou. Dessin de A. Smiler.  
(coll. B. Saladin d'Anglure)



Figure n° 3: La chasse à l'arc dans un défilé. Dessin de Juanasiatuk. (cabinet B, coll. B. Saladin d'Anglure)

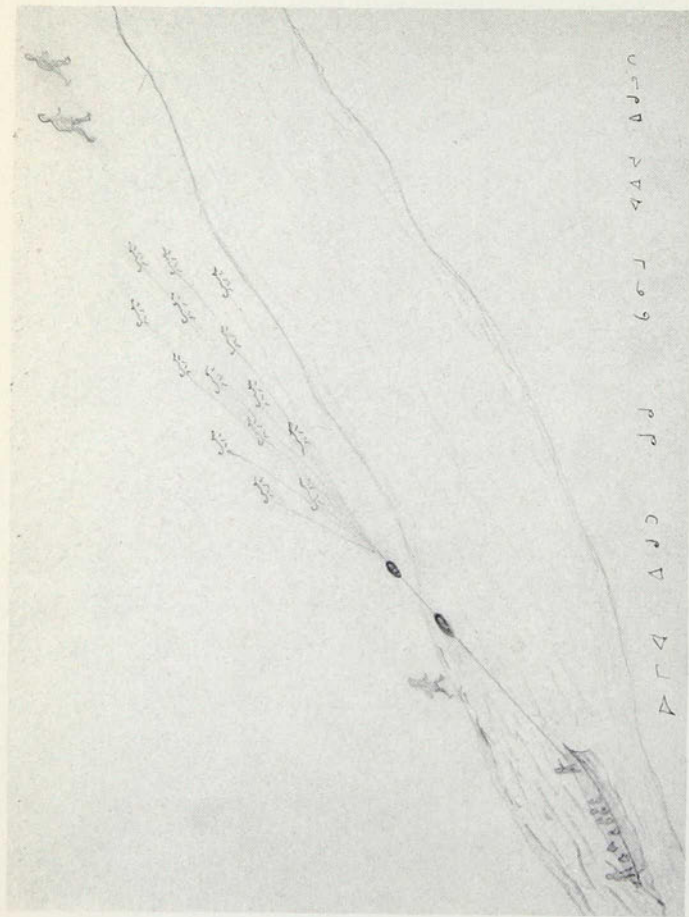


Figure n° 4: Le hâlage de l'umiaq pour remonter l'Arnaud. Dessin de Tuumasikallak  
(coll. M. Vézinet)

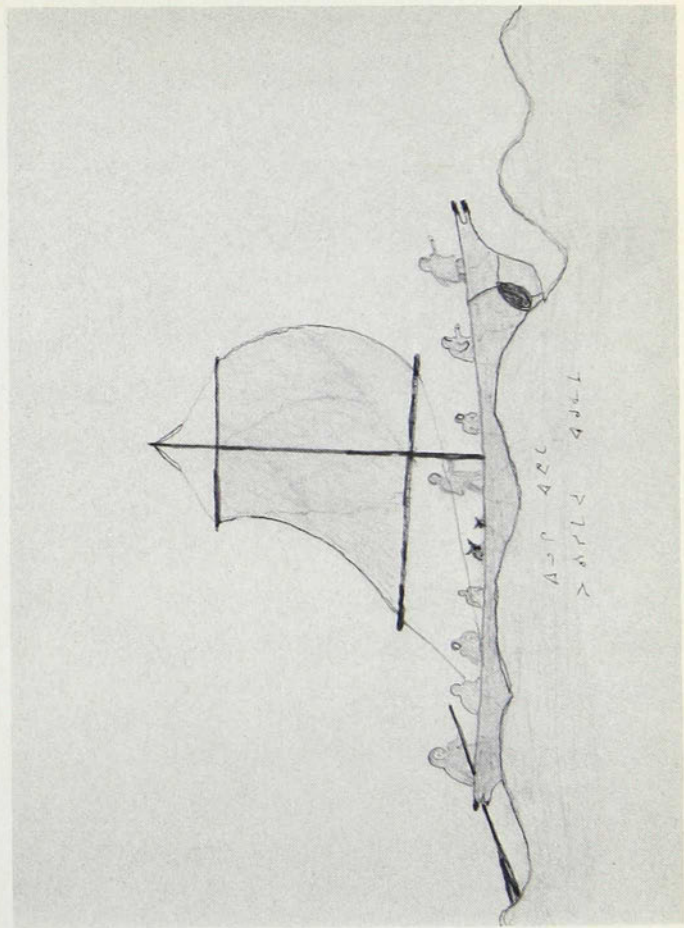


Figure n° 5: La remontée de l'Arnaud à la voile. Dessin de Tuumasikallak (coll. M. Vézinet)

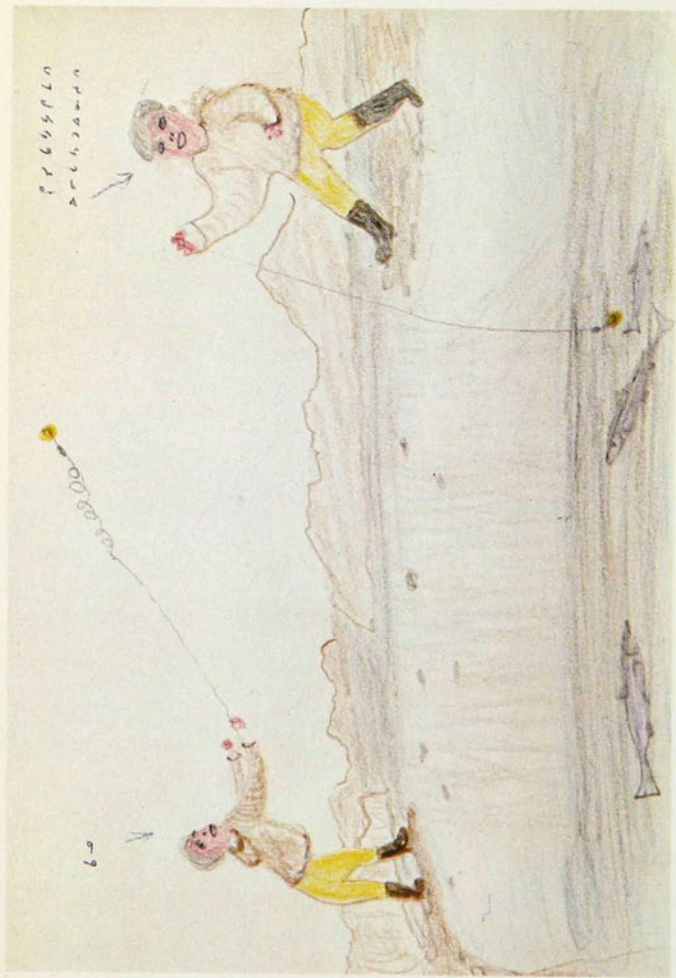


Figure n° 6: La pêche aux salmonidés, en été, dans les terres. Dessin de Tuomasikallak  
(carnet F. coll. B. Saladin d'Anglure)



Figure n° 7: Le jeu de balle des Nunamiut et des Sinamiut. Dessin de Tuumasikallak.  
(carnet D, coll. B. Saladin d'Angleure)



DEUXIÈME PARTIE

LES OCCUPANTS



## LES NUNAMIUT

### *Définir les Nunamiut*

Nous avons jusqu'à présent procédé comme si l'appellation de Nunamiut était parfaitement claire. Les Inuit eux-mêmes emploient le terme avec une relative imprécision et, si nous voulons à présent bien distinguer les gens de l'intérieur des côtiers résidant dans l'intérieur, il nous faut le préciser davantage. Un anthropologue ayant étudié les Nunamiut d'Alaska, E.S. Burch, note lui aussi que le terme est extrêmement ambigu, non seulement dans l'emploi qui en est fait par les anthropologues ou les autres auteurs, mais aussi dans les significations qu'il revêt pour les locuteurs inuit<sup>1</sup>.

Tout d'abord *nuna*, «l'intérieur des terres» ne se conçoit que par rapport à l'opposition générale terre-mer. Cette dualité est un des grands principes de la pensée inuit; on la trouve à l'œuvre dans le symbolisme, la pensée mythique, le système des tabous, la toponymie, etc. (cf. Introduction). L'analyse des catégories

(1) Voir son article « The 'Nunamiut' concept and the standardization of error », 1976.

spatiales révèle aussi que les termes de localisation sont relatifs, d'une part à la configuration des côtes, d'autre part à la position du locuteur<sup>2</sup>. Dans le cas de l'opposition terre-mer, le second terme peut être exprimé de diverses façons: *imaq* (eau en général, *tariuq* (eau salée) ou *sina* (bord), mais ce dernier substantif est lui-même imprécis puisqu'il peut désigner soit la côte proprement dite (là où on réside), soit la limite des glaces de banquise (là où on chasse). Quant au premier terme du couple terre-mer, si le terme en langue inuit est unique, la polysémie n'est pas moindre: outre les sens très généraux de territoire, de pays d'origine, de terre nourricière<sup>3</sup>, *nuna* désigne, vu du large, la terre incluant la côte et, vu de la côte, l'intérieur des terres<sup>4</sup>. Or, c'est dans ce dernier sens uniquement que *nuna* est suffixé à l'aide de *-miuq* (singulier) ou *-miut* (pluriel). Dès lors les Nunamiut sont ceux qui se trouvent «à une certaine distance» de la côte.

Mais l'ambiguïté de cette définition demeure car le suffixe *-miut*, lui-même, peut-être employé dans des contextes très divers pour désigner un groupe de personnes de dimensions variables, rattaché d'une façon ou d'une autre à un espace plus ou moins précis, plus ou moins étendu<sup>5</sup>. Ainsi, lorsque dans le Québec arctique on parle de Nunamiut, le terme peut osciller entre les pôles suivants:

(2) Cette relativité, plutôt étrangère aux peuples sédentaires occidentaux, a été étudiée par l'auteur aux îles Belcher (thèse de maîtrise, 1975), et par P. Robbe au Groenland (« Orientation et repérage chez les Tiliqilamiut », 1977). Elle s'exprime notamment par l'équivalence du haut et du large, du bas et du continent.

(3) Voir l'article de E. Arima, déjà cité (1976), et celui de T. Correll intitulé « Language and Location in Traditional Inuit Societies », 1976.

(4) D'un point de vue d'insulaires, une autre opposition binaire est utilisée : celle entre *qikiqtait* (les îles) et *iluliq* (le continent).

(5) Voir le texte de E. Burch précédemment cité (1976, p. 56-59). Tous les anthropologues ne s'accordent pas sur le sens à donner à ce radical *-miut*, en termes d'unités sociales. Suivant les acceptions des autochtones, nous avons montré aux îles Belcher (*op. cit.*, 1975, p. 34-37), que *-miut* pouvait être utilisé aux trois niveaux de : l'ensemble des îles, la subdivision nord-sud, et de camps saisonniers. À ce dernier niveau on voit qu'il ne s'agit pas forcément de groupes permanents alors que dans d'autres cas il peut s'agir de véritables bandes familiales, locales ou régionales. L'analyse des Nunamiut en termes des catégories de la théorie anthropologique sera réservée à la conclusion de ce travail.

— du point de vue du territoire: 1°) tout le centre de la péninsule; 2°) un sous-espace particulier (les Nunamiut de la rivière aux Feuilles, de la rivière George, etc.)

— du point de vue de la durée de séjour dans les terres: 1°) ceux qui se trouvent dans l'intérieur, pour un motif quelconque et même pour une courte durée (un même individu peut être identifié à la fois comme résidant parmi un groupe côtier et comme *nunamiuq* à un moment particulier); 2°) ceux-là seuls qui séjournent ou qui ont séjourné dans les terres de façon assez répétée ou continue (plusieurs années de suite ou la majeure partie de l'année) pour y avoir acquis une spécialisation et des caractéristiques spécifiques<sup>6</sup>.

Donc, il ne faut pas chercher à figer la notion de Nunamiut dans le moule d'une définition rigoureuse, mais lui laisser la flexibilité qu'elle a pour les locuteurs inuit eux-mêmes. Simplement, — par commodité de présentation — nous convenons de réserver le terme pour qualifier les Inuit qui vivaient de façon prépondérante dans les terres à l'exclusion des *Sinamiut*, des côtiers, quand bien même il y passeraient jusqu'à six mois par an et y auraient le même genre de vie.

De même que les catégories de Nunamiut et de Sinamiut n'ont pas de frontières bien tranchées, adaptation intérieure et adaptation maritime, occupation saisonnière et occupation permanente de l'intérieur ne doivent pas être opposées avec trop de rigueur. En effet, tous les cas de résidence prolongée dans l'intérieur des terres concernent des individus qui, à un moment ou l'autre de leur vie, ont entretenu des liens avec la côte. À tel point qu'on peut se demander si quiconque a jamais passé la durée complète d'une vie dans les terres. De plus, il est vraisemblable que ce soient ceux qui étaient formés à la connaissance de cette zone par leur expérience saisonnière de pénétration dans l'intérieur, qui aient été les plus sûrement tentés de devenir des Nunamiut. Pour

(6) Les mêmes remarques pourraient être faites au sujet du terme *Nallumiut*, « gens (qui chassent/séjournent) aux traversées de caribous », qui est souvent utilisé comme un synonyme de Nunamiut.

des chasseurs nomades, la connaissance d'un territoire — depuis la capacité de s'y orienter jusqu'à la faculté d'y localiser les ressources — constitue un outil décisif. Cela est vrai pour les côtiers qui sont amenés à se déplacer hors des limites de leur région d'origine tout en restant sur le littoral, mais plus encore, pour ceux qui passent d'un milieu maritime à un milieu intérieur caractérisé par des équilibres écologiques plus instables. C'est dire que, seuls des Sinamiut, ceux qui avaient antérieurement quelque expérience de l'intérieur — et sauf dans les cas de force majeure (bannissement, fuite . . .) — étaient en mesure de s'adapter avec succès au mode de vie continental. En disant cela, nous supposons aussi que les côtiers ne participaient pas tous à l'exploitation saisonnière de l'intérieur et qu'une relative spécialisation individuelle s'établissait en leur sein, tenant compte des capacités et des goûts personnels, de l'équipement disponible (plus particulièrement des moyens de transport), de la pondération entre les besoins d'un groupe en viande et en peaux, de l'appréciation — toujours relative selon le lieu et le temps — des possibilités de rendement de la chasse sur la côte ou dans les terres, enfin des possibilités escomptées d'échange des produits intérieurs avec d'autres groupes.

### *Qui et pourquoi?*

Dans les pages qui suivent, nous ne chercherons pas à dresser une liste complète de ceux qui furent des Nunamiut. Une telle entreprise serait vouée à l'approximation et ne saurait conduire à une évaluation raisonnable du nombre des Nunamiut. Nous allons plutôt présenter un certain nombre de motifs, fréquemment invoqués comme ayant justifié la «carrière» de Nunamiut, et les illustrer à l'aide de cas précis. On aura garde d'oublier, en dehors de ces cas un peu exceptionnels qui pourraient être utilisés pour arguer de la marginalité du peuplement intérieur, les «silencieux» qui furent sans doute légion et dont la mémoire inuit n'a pas conservé le souvenir faute de point d'ancrage ou à cause des aléas de descendance.

Un thème revient fréquemment dans les témoignages, celui de l'intérieur comme zone refuge pour des individus ayant dû quitter la côte contraints et forcés, à la suite de quelque acte de violence dont ils furent soit les auteurs, soit les victimes. Le cœur des terres présente bien évidemment tous les avantages de l'éloignement et de l'isolement du point de vue d'une personne en fuite, aussi bien que de celui ou de ceux qui désirent ostraciser un individu réputé dangereux<sup>7</sup>. Le cas le plus ancien et le plus détaillé dont nous disposons concerne Piluqtuutialuk, inuk originaire de la région d'Ungava qui vécut probablement dans la dernière partie du XVIII<sup>e</sup> siècle (il s'agit du grand-père du grand-père de l'informateur, Jaaji Aananaq, lui-même né en 1904, ce qui, soit dit en passant, constitue un cas de profondeur de la mémoire généalogique remarquable dans le monde inuit).

À la suite d'un conflit violent dont nous ignorons la nature exacte, Piluqtuutialuk fut banni par son groupe. Tous ses biens furent ravis par d'autres, si bien qu'avec sa femme et ses jeunes enfants il n'eut d'autre ressource que de partir dans les terres, comptant — selon le narrateur — pouvoir y trouver du bois pour se fabriquer un arc et vivre là de pêche et de chasse au caribou. De fait, il passa de nombreuses années à *Ikirjuujaq* (lac Faribault, cf. carte n° 6), attendant d'être oublié. Lorsqu'il revint sur la côte, dit-on, il était âgé et ses fils étaient presque des hommes. Il devait mourir près de l'embouchure de l'Arnaud.

Ce cas n'est pas unique. D'autres récits mentionnent à la fin du siècle dernier, un individu nommé Sakiatsaq qui vivait dans la région d'Ivujivik et qui, devenu irascible et dangereux à la suite du départ de son épouse, se rendit lui aussi vivre dans les terres. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle également, un autre Tarramiuq, nommé Uqarniujaq, partit vers la région du lac Klotz avec sa famille après avoir tué un Inuk originaire de la Terre de Baffin. On rapporte que c'est par crainte de représailles de la part de son gendre Mangiraarjuk qu'il se trouva contraint de partir.

(7) R. Flaherty fait écho à cette idée (voir ci-après, p. 105). À cet égard, la situation des îles est identique par rapport au continent et il est attesté qu'elles aient joué le même rôle de refuge ou de lieu d'exil dans le passé.

Car en sens inverse, il arrivait aussi que ce soient non les auteurs de troubles eux-mêmes, mais leurs compagnons de camp ou leurs voisins qui cherchent à mettre une distance suffisante entre eux et un individu jugé menaçant, réalisant ainsi une sorte d'ostracisme «à l'envers». Nous en avons le témoignage par un épisode survenu, dans les toutes premières années du XX<sup>e</sup> siècle, à Kuuvik<sup>8</sup>. Aukkauti ayant tué accidentellement un jeune homme, proposa la vie de son propre fils en échange, au père de la victime, mais reprit ultérieurement sa parole et se mit à commettre plusieurs meurtres, et à manifester un comportement assez inquiétant pour que plusieurs familles décident de s'enfuir dans toutes les directions. Certaines se fixeront aux îles Belcher ou sur la rive sud du détroit d'Hudson, d'autres, passant par les terres, se rendront à Fort Chimo où elles passeront quelques années. Une seule famille y restera, celle de Sapa, tandis qu'une autre, celle de Kuki, retournera au Poste-de-la-Baleine dans les années 1910. Mais le groupe formé par les familles de Naujakallak, Alariaq et son frère Saumiq, va vivre essentiellement la vie de Nunamiut entre Fort Chimo, la rivière aux Feuilles et le lac Payne. Vers 1922-1923, Saumiq et Naujakallak — Alariaq étant mort entre temps — retourneront définitivement vers la baie d'Hudson, dans la région de Puvirnituq.

En l'absence de cas de violence de nature à provoquer la fuite dans les terres, plusieurs témoignages nous laissent penser que l'isolement dans l'intérieur pouvait être volontairement recherché par des individus «asociaux», non pas du fait de leurs actes, mais plutôt à cause de leurs dispositions psychologiques personnelles. Citons le témoignage de Jiika, fils du *nunamiuq* Tamurasiaq :

«Nous étions très heureux de vivre dans les terres, là où il n'y avait personne . . . Autrefois, mon père ne connaissait pas les Blancs. Nous en avions peur. Nous ne vivions que dans l'intérieur et j'étais même timide à l'égard des Inuit qui vivaient dans les villages».

(8) Cet épisode est rapporté par B. Saladin d'Anglure (dans *La parole changée en pierre. Vie et œuvre de Daividiak Alasuaq*, 1979, p. 20-22) qui le situe vers 1904.

La veuve de Ujjuaq rapporte que son mari témoignait d'une aversion comparable contre ses semblables. Le couple avait coutume de partir seul, à pied, dans l'intérieur des terres de Maricourt-Wakeham pour chasser le caribou, à une époque où ils restaient les seuls à le faire (cf. p. 71). Ujjuaq parlait peu et ne riait jamais. Même sur la côte, il s'établissait à distance des autres, de ses parents même.

Mais outre le désir d'y trouver refuge et solitude, d'autres facteurs encore ont pu contribuer à faire de l'intérieur une voie de passage et de résidence.

Le manque de ressources dans la région d'origine représente le premier de ces facteurs. Nous connaissons par exemple, le cas d'un certain nombre de familles qui quitteront au début du siècle la baie d'Hudson (la région d'Inujjuaq pour certains d'entre eux) dans l'espoir de vivre mieux dans l'intérieur. Ce sont celles de Nummuku et Najummi, ainsi que celles de trois frères (Tamurašijaq, Quaraq<sup>9</sup> et Quitsaq) et de Sauruq qui leur était apparenté. Dans les années 1910-1920, ce groupe fréquente sensiblement la même zone intérieure que celui ayant fui Aukkauti mentionné précédemment. Ils résident parfois ensemble à Fort Chimo ou aux alentours du lac Payne. Plus tard, la chasse au caribou ayant décliné, on les retrouve sur la côte, à la baie Payne ou à la baie aux Feuilles.

Bien que des données précises manquent à ce sujet, il est aussi probable que des migrations (ou plus simplement des voyages) aient eu lieu de la baie d'Hudson à la baie d'Ungava, et inversement, en vue de traiter avec les représentants des postes de la Compagnie de la baie d'Hudson (postes qui furent établis, de part et d'autre, à des périodes différentes<sup>10</sup>) ou d'échanger avec d'autres

(9) Il s'agit très vraisemblablement du « Gwack », rencontré en 1912 par R. Flaherty (voir ses deux publications, déjà citées). Ayant appris de son guide que « Gwack » aurait traversé la péninsule en provenance du Poste-de-la-Baleine, et à la vue de sa physionomie, Flaherty suppose qu'il pourrait s'agir d'un criminel en fuite. Nous n'avons pu obtenir aucune confirmation de cette hypothèse.

(10) Avant 1866 en effet, la présence de postes ne fut que très exceptionnellement simultanée à Fort Chimo d'une part, et au Poste-de-la-Baleine, à Petite-rivière-de-la-Baleine ou au golfe de Richmond d'autre part.

Inuit ayant accès à des comptoirs, des missions ou des stations de baleiniers encore plus distants (terre de Baffin et baie James d'un côté, Moraves du Labrador de l'autre). Certains de ces déplacements se faisaient le long des côtes en passant par le nord<sup>11</sup>, d'autres via les terres, en particulier par l'axe lac Minto-rivière aux Feuilles. Citons Qumannguaq (aussi appelé Qumannguq) et son fils Inuppaq qui effectuaient ainsi de fréquents aller-retour tout en passant de longues périodes dans l'intérieur.

De façon générale d'ailleurs, il semble que le XIX<sup>e</sup> siècle et les premières années du XX<sup>e</sup> aient constitué une période de déplacements accrus et facilités pour les Inuit du Québec arctique, et cela sous l'effet d'une série de facteurs interreliés:

— la relative pacification de la zone de contact avec les Indiens facilitait l'accès à la partie méridionale;

— l'accès plus facile au bois en provenance de ces régions boisées ou des postes de traite, ainsi que l'acquisition des haches de métal, permettaient de construire plus aisément les traîneaux et les embarcations;

— la violence semble aussi avoir connu son apogée à cette époque avec la découverte des armes à feu et provoqué d'importantes migrations du type de celles décrites plus haut.

Pour toutes ces raisons donc, la fréquentation de l'intérieur a pu se trouver augmentée, d'autant plus que le brassage de la population qui en a résulté, devait en retour renforcer les relations entre les deux côtés de la péninsule et, par conséquent, les motifs de passer de l'un à l'autre.

(11) Ce fut par exemple, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le cas d'un groupe dirigé par le chamane Sapa, selon L. Turner (*op. cit.*, 1894, p. 179-180).

## *Un groupe et son espace*

Grâce une fois encore à la précision des souvenirs de Tuumasikallak<sup>12</sup>, nous allons tenter à présent de vivre une année en compagnie d'un groupe de Nunamiut, entre 1923 et 1929 approximativement. Tuumasi, alors adolescent, commence à tirer le caribou par lui-même. Depuis sa naissance en 1910, il a presque toujours vécu dans l'intérieur des terres. Ses seuls souvenirs de la côte sont des visites aux postes de traite de Fort Chimo et de Payne. Son père Aqpaqataq est lui-même venu autrefois des îles Belcher, en compagnie de son frère aîné Qirniulauq qui lui servit de père adoptif, et a surtout fréquenté la région du lac Payne. Par alliance, il est apparenté à plusieurs autres Nunamiut déjà évoqués: Qumannguaq est son beau-frère, Najummi l'époux d'une sœur de sa seconde femme, elle-même nièce de Tamurasijaq et reliée à Saumiq et Alariaq (cf. figure n° 8)<sup>13</sup>. Depuis que le caribou devient plus rare, Aqpaqataq ne passe plus l'hiver dans le cœur des terres. Il ne se résout pas encore, non plus, à vivre sur la côte et adopte la solution intermédiaire qui consiste à hiverner soit sur la rivière aux Feuilles, soit en amont de l'Arnaud, dans la région de Qingua [65] où, on l'a vu, le piégeage du renard développe à cette époque une occupation semi-intérieure. C'est là précisément, à Uqpituuq, que nous trouvons la famille de Aqpaqataq au cours de l'hiver où débute ce cycle annuel.

Au printemps, les groupes de Aqpaqataq et de Najummi partent en traîneau vers la branche sud de l'Arnaud qu'ils suivent jusqu'à Aariakallak (cf. [70], carte n° 6). À cet endroit, ils passeront la majeure partie de l'été à pêcher la truite rouge et à chasser en compagnie de trois autres familles, celles de Tamurasijaq, Taiviti et

(12) Nous utilisons principalement ici l'histoire de vie et les itinéraires recueillis par Y. Bernier en 1971.

(13) Un cousin plus âgé de Tuumasi, Inuppaq, rapporte que, dans la première décade du siècle déjà, Aqpaqataq (« Akpalitaluk ») vivait avec quatre autres hommes dans une région semi-boisée de l'intérieur et possédait un qajaq recouvert de peau de caribou, tandis que sa propre famille — celle de Qumannguaq — résidait, semble-t-il, entre la limite des arbres et le lac Payne (rapporté par A. Balicki, *op. cit.*, 1964, p. 92).

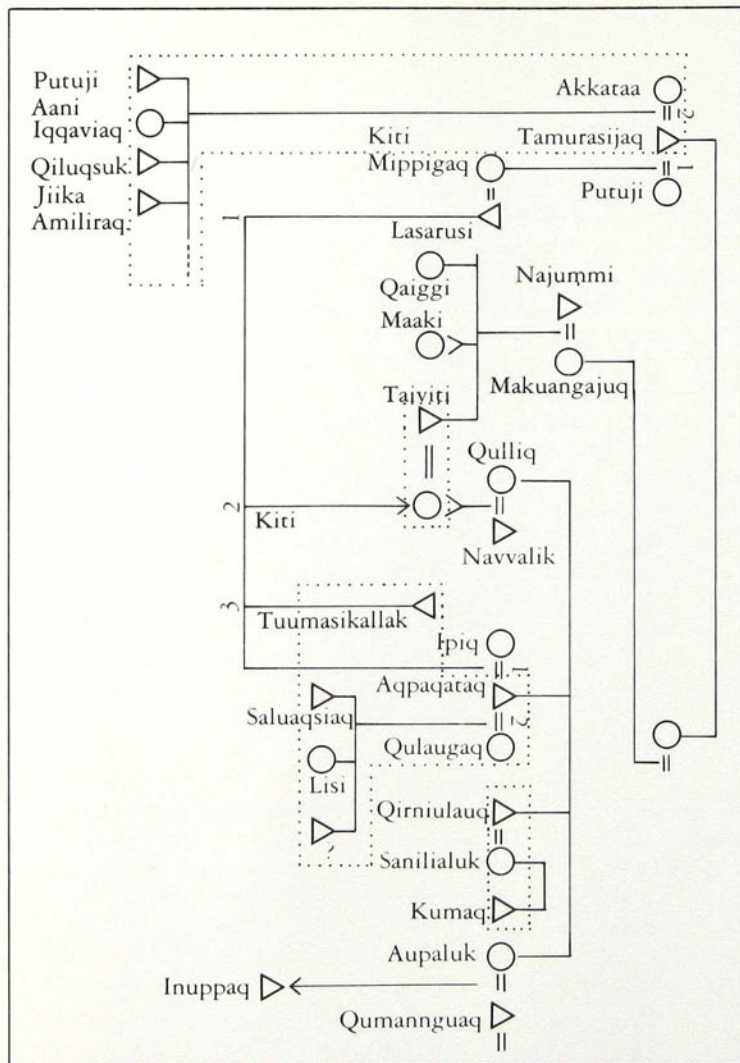


Figure n° 8: Tableau généalogique d'un groupe de Nunamiut. (Les pointillés indiquent les groupes de résidence à l'époque considérée)

Qirniulauq<sup>14</sup>. Au cours de la saison, Aqpaqataq et Kumaq vont faire en qajaq un voyage de ravitaillement à Kangiqsuk, tandis que d'autres se rendent jusqu'au poste de Fort Chimo. Vers la fin de l'été, la chasse au caribou s'intensifie et le groupe au contraire éclate. Contrairement à ce qui se passait autrefois, quand les chasseurs se rassemblaient pour répondre à la concentration du gibier, à présent que l'on tire individuellement sur des animaux isolés, au mieux sur de petites hardes, pour maximiser les chances, il convient de se disperser. C'est ainsi que la famille de Tuumasi se rend avec le qajaq jusqu'au nord du lac Payne, y laisse l'embarcation et poursuit sa route à pied. Le fils et le père chassent le caribou et constituent des caches de viande pour l'hiver. Pendant ce temps, Tamurasijaq et Qirniulauq se sont rendus beaucoup plus au sud, jusqu'à Allatuuq sur la rivière aux Feuilles (cf. carte n° 6). Najummi, pour sa part, est dans une zone intermédiaire, celle de Tasiakallak (cf. [35] carte n° 3) et Aqpaqataq décide de l'y rejoindre au début de l'automne. Pour parvenir à son camp et traverser le lac, il doit fabriquer une embarcation de fortune, un *qajarluk* (cf. p. 118). Après une semaine passée à cet endroit, ils repartent vers Aariakallak reprendre leur traîneau, vont charger celui-ci de viande laissée en cache au lac Payne, plantent des bâtons dans la neige en guise de message pour leurs compagnons et retournent à leur camp d'hiver de Uqpituuq où Najummi et Taiviti les rejoindront plus tard.

Ce n'était là qu'un exemple parmi d'autres de cycle annuel mais d'autres informations de Tuumasikallak montrent que ce groupe exploitait une très vaste aire de l'intérieur. Une autre année, au printemps, Aqpaqataq va sur la rivière aux Feuilles pour y construire son qajaq; une autre fois, c'est en hiver qu'il s'y rend pour se procurer le bois destiné au traîneau; un été encore il lui arrive d'aller à pied jusqu'au lac Navvaq [36] et de poursuivre en traîneau jusqu'au lac Klotz. Tantôt seul, tantôt en compagnie de Najummi ou de Tamurasijaq ou des deux, Aqpaqataq semble constamment en mouvement, rayonnant dans une immense région dont le lac

(14) Ce qui représente un groupe d'au moins une vingtaine de personnes. Tuumasikallak ne mentionne pas tous les enfants alors présents.

Payne est le foyer. (Femmes et enfants sont relativement moins mobiles. Tandis qu'ils vont poursuivre le caribou, les hommes les laissent parfois à pêcher dans un endroit favorable.)

## UNE TECHNOLOGIE DE L'INTÉRIEUR?

La question qui sert de titre à ce chapitre recouvre des interrogations multiples.

— Dans le mode de vie à l'intérieur des terres, quelle part de la culture matérielle côtière demeure inchangée?

— Quels artefacts ou quelles techniques, en revanche, témoignent d'une adaptation par rapport à cette même technologie côtière et en quoi cette spécialisation est-elle due à des matériaux différents ou à des utilisations autres, en fonction d'un environnement différent?

— Y a-t-il eu chez les Nunamiut des emprunts techniques auprès d'autres groupes (Indiens) ou des innovations qu'on puisse porter à leur crédit?

— Si une technologie de l'intérieur peut ainsi être caractérisée, dans quelle mesure est-elle propre aux seuls Nunamiut ou partagée par les Sinamiut séjournant dans les terres? Ce savoir spécialisé s'est-il développé au sein d'un groupe particulier ou est-il virtuellement présent chez les habitants de la côte?

Avant d'aborder cette analyse, un mot sur le problème de

nos sources et de leur validité. Pour l'essentiel, la description qui va suivre est basée sur l'observation directe d'une série d'artefacts et complétée par les témoignages inuit<sup>1</sup>. Mais tous ces objets sont des reconstitutions: ils ont été fabriqués sur demande, récemment, par des Inuit (à quelques exceptions près, on pourrait dire par un artisan unique, Tuumasikallak) qui n'ont pas toujours eu eux-mêmes à les confectionner pour un usage réel au cours de leur vie. Lors de la fabrication de ces objets, l'intention, les matériaux, les conditions de travail et les outils ne correspondaient pas exactement non plus à ceux du passé. C'est dire que ces artefacts doivent être pris pour ce qu'ils sont: des *représentations*, sans doute scrupuleuses et largement fidèles, mais non des témoins objectifs (encore qu'on puisse discuter l'objectivité d'objets-témoins privés de leur contexte). Cet inconvénient est contrebalancé par la richesse du témoignage verbal de l'artisan et par la possibilité de l'observer à l'œuvre.

### *L'habitation*

Été comme hiver, le problème de l'habitation dans l'intérieur des terres était tout entier dominé par la question du combustible disponible pour le chauffage, l'éclairage et la cuisson des aliments. Si l'on y retrouve, en alternance, l'utilisation de la tente et de l'iglou, selon un calendrier semblable à celui de la côte, l'un et l'autre type d'habitation doivent être modifiés afin de remédier à l'absence de gras de mammifère marin pour alimenter la lampe.

En hiver, les habitants de l'intérieur disposaient parfois d'outrés de graisse en provenance de la côte, ce qui leur permettait d'entretenir une lampe en stéatite. Selon Mitiarjuk (de Kangiqsujuaq) cette petite lampe en stéatite, appelée *nanirut*, pouvait aussi être utilisée avec du gras de caribou<sup>2</sup>. Néanmoins, la solution la plus répandue semble avoir été l'emploi d'une lampe

(1) Voir en annexe la description des collections utilisées.

(2) Voir son récit *Sanaaq*, édité par B. Saladin d'Anglure, 1970, p. 156.

constituée par la caillette du caribou, sorte de poche remplie de graisse fondue du même animal et allumée grâce à une mèche végétale<sup>3</sup>. Puisque ce type de combustion dégageait une chaleur plus faible que celle produite par l'huile de phoque, la lampe utilisant le gras de caribou ne servait guère qu'à l'éclairage, et on avait recours à un feu de broussailles sur un côté du porche de l'igloo pour la cuisson des aliments. Le combustible de ce feu devait être alors ramassé sous la neige. Les récipients étaient suspendus au-dessus du foyer de la même façon qu'on le faisait avec une lampe à l'huile, mais on devait aménager une cheminée en blocs de glace pour l'échappement de l'air chaud et de la fumée. Ce procédé ne permettait pas d'élever sensiblement la température de l'igloo de l'intérieur des terres, moins confortable donc que celui des côtières.

À la belle saison, la traditionnelle tente de forme ovale, avec perche faîtière transversale, pouvait être utilisée sans modification de structure dans l'intérieur des terres, mais on substituait un recouvrement en peau de caribou au recouvrement en peau de phoque. On utilisait, en général, six peaux de grands cervidés mâles, tués en hiver, après trempage et épilation des peaux pour réduire le poids et le volume de la tente au cours des déplacements<sup>4</sup>. Avec ce type de tente, on cuisinait à l'extérieur, sur un foyer de pierres alimenté en combustible végétal. D'après un informateur de Balikci (*op. cit.*, p. 92), dans la partie méridionale du territoire intérieur — grâce à l'abondance de combustible qui permettait de se chauffer —, la tente ovale restait employée en hiver. Peut-être, alors, conservait-on le poil des peaux de caribou.

(3) Dans son ouvrage *The Caribou Eskimo* (1929), K. Birket-Smith souligne l'absence de lampe chez les Inuit du caribou et suggère l'utilisation ancienne de la panse de caribou, comme chez les Netsilik (p. 88-93). Les Nunamiut d'Alaska, pour leur part, utilisaient une lampe en stéatite de faible profondeur et obtenaient de la graisse de mammifère marin par échange avec les côtières (cf. les études de R. Spencer et N. Gubser, déjà citées).

(4) Sur la côte aussi, on pouvait utiliser la tente en peau de caribou. Une photo de E. W. Hawkes à Port Burwell (reproduite dans son ouvrage *The Labrador Eskimo*, 1916), en représente plusieurs dont certaines, semble-t-il incomplètement épilées. La fabrication d'une telle tente par Tuumasikallak, est décrite et illustrée par B. Saladin d'Anglure (dans *Quelques aspects originaux...*, *op. cit.*, p. 41-50) qui relève l'intérêt de la translucidité des parois obtenue par épilation. Cette tente est depuis déposée au Musée national de l'Homme. Elle était destinée à une famille de quatre personnes.

Un autre type de tente semble convenir plus particulièrement aux Inuit de l'intérieur, le *nuiqtaq*. Il s'agit d'une tente également en caribou épilé, mais de forme ronde, comportant un certain nombre de piquets reliés au sommet selon le modèle de la tente indienne et permettant l'échappement de la fumée vers le haut. Le foyer était situé soit à la verticale devant le trou, soit sur un côté<sup>5</sup>.

Outre qu'il autorisait simultanément le chauffage, la cuisson et l'éclairage à l'intérieur de l'habitation, ce type de procédé avait l'avantage de représenter une protection contre les moustiques, si harassants l'été dans les terres qu'on devait parfois faire coucher les chiens dans la tente. Il ne semble pourtant pas que ce type de tente ait été uniquement utilisé à l'intérieur des terres car B. Saladin d'Anglure relève l'existence, à Kangiqsujuaq, de petites tentes coniques en peau de phoque<sup>6</sup>. On peut donc se demander s'il s'agit là d'un emprunt à la technologie indienne, ou d'une invention indépendante à partir de formes connues sur la côte<sup>7</sup>. La même question peut d'ailleurs être posée à propos de la tente exclusivement conique des Inuit du caribou, avec foyer situé près de l'entrée<sup>8</sup>.

### *Les moyens de transport*

*Le qajaq*. On sait que les côtiers qui se rendaient dans l'intérieur en été utilisaient le qajaq qui leur servait aussi en mer. Mais surtout pour ceux qui devaient emprunter des réseaux de rivières et de lacs entrecoupés de fréquents portages, l'emploi du grand et lourd qajaq côtier qui devait être porté à deux sur terre, se

(5) Nous avons observé à l'extrémité est du lac Klotz plusieurs structures anciennes de ce type. T. Lee (1966, p. 12 ; 1967, p. 42) en relève aussi au lac Payne. Dans certaines on peut encore remarquer une ligne de pierres démarquant l'aire de couchage du reste de l'habitation. Cette aire de couchage, comme la plate-forme de l'iglou, était recouverte de branchages ou d'herbes puis de peaux de caribou. Dans le film *Tuttujaq* (déjà cité), on peut voir un *nuiqtaq* qui fut reconstitué à Puvirnituq en 1971, lors du tournage.

(6) *L'organisation sociale traditionnelle...*, *op. cit.*, p. 89.

(7) Voir aussi les abris circulaires mentionnés par E.W. Hawkes (*op. cit.*, p. 62).

(8) K. Birket-Smith (*op. cit.*, *The Caribou Eskimo...*, p. 84-87).

révélaient presque impossible. Dans ces conditions, ils avaient la possibilité de réduire le poids de l'embarcation de deux façons: en diminuant sa longueur ou en remplaçant la couverture en peau de phoque par une couverture en peau de caribou. De fait, entre Inujjuaq et Puvirnituuq, les qajaq avaient la réputation d'être plus courts et plus légers pour servir à la remontée et à la chasse dans l'intérieur et pour pouvoir être transportés individuellement. Quant au qajaq des Nunamiut, de l'avis général des Inuit du Québec arctique, il ne différait guère de celui des côtiers, sinon par son revêtement, son poids et sa taille plus restreints. On peut se demander jusqu'à quel point ces modifications remettaient en cause la structure générale de l'embarcation et à quelles nécessités elles pouvaient répondre. Les impératifs de la vie à l'intérieur des terres sont en effet multiples de ce point de vue, et parfois contradictoires:

— la poursuite des caribous dans l'eau exige une embarcation avant tout rapide et très maniable, donc longue et étroite. C'est ce qui explique que les Nunamiut d'Alaska aient spécialisé le qajaq côtier dans ce sens, tandis que les Inuit du caribou avaient conservé un type de qajaq côtier dont les caractéristiques étaient bien appropriées<sup>9</sup>;

— le transport avec famille et bagages sur les cours d'eau requérait plutôt un qajaq large et stable;

— la difficulté de se procurer du bois flotté ou sur pied dans le centre de la péninsule devait constituer un obstacle à la construction de longs qajaq.

Il est difficile de savoir quelle solution intermédiaire entre ces exigences était autrefois adoptée par les Nunamiut car nous ne disposons pas de données précises sur le sujet. Nous ne possédons, d'ailleurs, qu'un spécimen unique de qajaq intérieur. Il s'agit d'une embarcation construite à Bellin-Payne en 1968 par Tuumasikallak, à la demande de Bernard Saladin d'Anglure et aujourd'hui déposée

(9) Pour l'Alaska, voir N. Gubser (*op. cit.*, p. 175); pour les Inuit du caribou, l'étude de E. Arima intitulée *A Contextual Study of the Caribou Eskimo Kayak*, 1975.

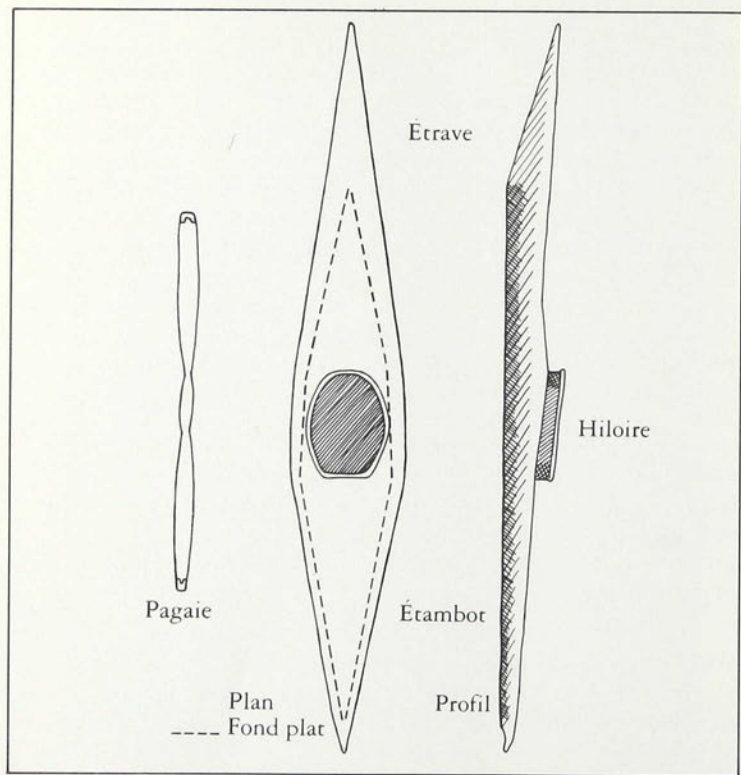


Figure n° 9: Le qajaq de Tuumasikallak.

au Musée national de l'Homme à Ottawa où nous l'avons étudiée<sup>10</sup>. Nous l'avons également comparée à 8 autres spécimens connus de qajaq côtiers du Québec arctique<sup>11</sup>, ce qui permet d'établir la comparaison suivante:

	<i>Qajaq côtier</i>	<i>Qajaq intérieur</i>
Longueur totale	5,50m à 7,30m	4,40m
Largeur maximale	0,56m à 0,65m	0,53m
Profondeur à l'endroit de la largeur maximale	0,24m à 0,50m	0,17m

On remarque immédiatement que le qajaq de l'intérieur est de proportions réduites dans ses trois dimensions, mais beaucoup moins en largeur — dimension qu'on ne peut guère modifier — qu'en longueur et en profondeur. Vu de profil, il présente donc toutes les caractéristiques essentielles du groupe des qajaq côtiers: proue longue et élevée, poupe basse, fond plat, ligne de pont rectiligne, trou d'homme (hiloire) placé dans la partie arrière. Également caractéristique est le fait que la largeur maximale soit située exactement en arrière du hiloire. La carcasse et son assemblage ne présentent pas d'autres particularités qu'un nombre réduit de barrots et de couples. Le poids de l'embarcation (20,4 kg selon une estimation qu'a bien voulu nous fournir David Zimmerly) est relativement élevé et vraisemblablement dû à l'emploi de pièces de bois manufacturé d'assez fort calibre, car le recouvrement en peau de caribou épilée (trois peaux de grands mâles selon Tuumasikallak) ne peut en être la cause.

(10) Nous ne parlerons pas de la construction de ce qajaq car elle a fait l'objet d'un rapport abondamment illustré de B. Saladin d'Anglure (*op. cit.*, 1969) dont nous extrayons la photo n° 1 (hors texte). On trouvera dans l'annexe 2 une liste de mesures et une description plus technique.

(11) Également au Musée de l'homme, deux qajaq de Puvirnituq (IV-B-1619), un de l'Ungava (IV-B-1475), un du détroit d'Hudson (IV-B-1619), deux d'Ivujivik (IV-B-494 et IV-B-767); les qajaq décrits par Arima dans « Notes on the Kajak and its equipment at Ivujivik, P.Q. », 1964; et la carcasse construite à Bellin-Payne déposée au ministère des Affaires culturelles du Québec.

Pour autant qu'on puisse juger de l'efficacité d'une embarcation sans l'essayer concrètement, celle-ci apparaît très stable mais d'une manoeuvrabilité et d'une vitesse limitées, la surface de friction avec l'eau étant proportionnellement plus importante que dans d'autres. Bref, un genre de qajaq pluri-fonctionnel, mais qu'on utilise moins pour la poursuite du caribou dans l'eau<sup>12</sup> (type de chasse qu'après tout le constructeur n'a pas connu personnellement) que pour la remontée ou la traversée des cours d'eau et le transport des bagages. D'après les témoignages inuit, il était particulièrement utile de pouvoir y placer, pour de courtes distances, la tente et éventuellement une personne. Il est donc possible qu'à une époque où la nécessité de la chasse aux traversées de caribous se faisait davantage sentir, le qajaq intérieur ait été utilisé à des fins différentes.

*Les autres moyens de transport.* En été, les Nunamiut disposaient de moyens de navigation autres que le qajaq. Selon Jiimi Kuuttuq, on aurait utilisé autrefois, au lac Payne, une embarcation ouverte, du type de l'umiaq, mais de taille plus restreinte, confectionnée avec du bois de saule et deux peaux de caribou. Nous sommes mieux renseignés sur le *qajarluk*, une sorte de petit radeau individuel. Tuumasikallak qui a autrefois utilisé cette ingénieuse embarcation en cas de besoin, en a fabriqué un exemplaire<sup>13</sup>. Il s'agit d'un sac en peau de caribou, poil à l'intérieur, imperméabilisé avec du gras de caribou et que le chasseur pouvait transporter avec lui pour la remplir de branchages de saule nain, au moment de traverser un cours d'eau. Le tout était alors lacé et on propulsait l'embarcation à l'aide d'une omoplate de caribou attachée à un manche en bois ou à la crosse du fusil.

Sur le traîneau utilisé dans l'intérieur, il y a peu à dire du

(12) Qu'on compare, par exemple, les principales dimensions du qajaq des Inuit du caribou telles que données par E. Arima (*op. cit.*, 1975, p. 102). Ce qajaq était spécialement conçu en fonction d'une vitesse maximale, au détriment de la stabilité et de la maniabilité : longueur totale 5,1 à 8,4 m ; largeur maximale 37,5 à 60 cm ; profondeur 20 à 32 cm ; poids 16 à 23 kg.

(13) Aujourd'hui au Musée national de l'Homme ; voir B. Saladin d'Anglure (*op. cit.*, 1969), pour une description exhaustive.

point de vue technologique car on ne dispose d'aucun témoin matériel. On verra ultérieurement que les Nunamiut «importaient» parfois de la côte des traîneaux semelés d'ivoire ou des chiens. Mais s'ils devaient s'en tenir aux seules ressources du milieu intérieur, il est probable que la construction du traîneau s'en trouvait affectée. La pénurie de bois et celle de chiens concouraient à diminuer la longueur du traîneau, tandis que l'emploi d'os ou d'andouiller de caribou comme semelage impliquait des patins plus étroits que sur la côte<sup>14</sup>. Autre particularité, l'emploi dans certains cas du contenu gelé de l'estomac du caribou comme revêtement des patins du traîneau.

Une technique originale — dont nous ne connaissons aucune autre mention dans l'Arctique — est attestée dans la région de Inujjuq - Puvirnituuq. Ceux qui passaient l'automne dans les terres et rentraient sur la côte après l'englacement, pour éviter de devoir, dans un premier temps, aller chercher le traîneau, et dans un second temps, ramener leur famille et leurs provisions, transformaient le qajaq en traîneau au moment du retour. Juu Talirunilik, parmi d'autres, a décrit cet adroit procédé<sup>15</sup>. Il précise que les pièces du qajaq sont assemblées par des lanières sans qu'on ait besoin d'utiliser de clous. Nous savons, par ailleurs, que ce sont les plats-bords de l'embarcation qui servaient de patins et il est probable que certains barrots et couples se transformaient en barres transversales du traîneau. Selon une autre source, on pouvait aussi parfois «bricoler» un petit traîneau avec des os de caribou.

Au chapitre du transport, il faut enfin signaler l'importance du portage tant par les humains que par les animaux dans la vie de l'intérieur des terres. Lors de leurs fréquents déplacements, hommes et femmes devaient porter sur le dos effets personnels, provisions, parfois un enfant incapable de marcher juché par-dessus. Pour retenir ces fardeaux, ils s'aidaient d'une lanière de portage qu'ils appuyaient sur le front ou sur la poitrine. Les chiens étaient évidemment appréciés pour le transport des lourdes

(14) Cf. les fragments trouvés au lac Payne (Annexe 2). L'un, appartenant à la collection Taylor, n'a que 5 cm de large.

(15) Dans le catalogue édité par M. Myers (*op. cit.*), p. 55.

charges, notamment de la tente, et pour traîner les perches de celle-ci<sup>16</sup>. Il s'agissait, d'ailleurs, d'utiliser à cet effet des animaux spécialement dressés à être bâtés<sup>17</sup>.

### *Les instruments de chasse et de pêche*

*L'épieu à caribou.* Posé à portée de la main sur le pont du qajaq — de la même façon que le harpon en mer — l'épieu constituait l'arme typique de chasse aux gués. Le terme d'épieu est préférable à celui de lance, plus habituellement utilisé, pour permettre de distinguer l'*ipuligaq* (épieu proprement dit) de l'*anguvigaq* (lance) dont il sera question par la suite.

Cette arme est destinée non à être lancée, mais à donner des coups répétés, sans quitter la main du chasseur. Tenue au-dessus de l'épaule par une poignée munie d'une courroie, elle doit être à la fois longue et légère pour permettre de porter des coups efficaces (photo n° 2)<sup>18</sup>. De par sa forme, la pointe en andouiller de caribou va en profondeur et ressort de la plaie aussi rapidement qu'elle y est entrée. (La récupération de l'animal devient un autre problème. À la différence des mammifères marins, les caribous atteints au bon endroit vont flotter.)

Ce type de pointe longue et effilée est inséré directement dans la hampe, chevillé et ligaturé par une lanière en peau de caribou, ce qui dispense d'avoir recours à un intermédiaire<sup>19</sup> pour fixer la pointe au manche. Si autrefois, des pointes triangulaires et plates (de pierre, de métal ou d'andouiller) furent utilisées — ce que laissent supposer les découvertes archéologiques —, la structure de

(16) Voir une illustration de ces techniques dans l'article de B. Saladin d'Anglure et M. Vézinet, déjà cité.

(17) Les chiens des Nunamiut devaient aussi être entraînés à rester à l'arrêt devant les caribous au lieu de les effrayer et de les disperser. Une diète exclusive de chair de caribou et de poisson leur conférait une robustesse moins grande — dit-on — qu'aux chiens de la côte.

(18) Cf. en annexe les dimensions de deux spécimens fabriqués par Tuumasi-kallak.

(19) Nous traduisons ainsi *foreshaft*, la pièce — mobile ou non — qui sert précisément d'intermédiaire entre la tête et la pointe d'une part, le manche de l'autre.

l'épieu a pu être différente, se rapprochant de celle de l'*ipiu* avec intermédiaire des Inuit du caribou<sup>20</sup>. Nous n'avons aucune donnée ethnographique sur ce point; en revanche, l'ancienneté de la longue pointe en andouiller est attestée par un chant du grand-père de Jiimi Kuuttuq: Ijjualuk évoque l'extrémité avec laquelle il frappe les caribous, devenue chaude et flexible à force de servir (ceci se passait au lac Faribault)<sup>21</sup>.

Épieu et non lance, avons-nous dit. Or, précisément, la lance fut aussi utilisée pour abattre les caribous dans l'eau. C'est ce qu'indique E. Hawkes pour le Québec-Labrador lorsqu'il décrit un modèle d'*anguvigaq* qui se distingue de la lance utilisée en mer par une pointe métallique, de plus d'un pied de long, et une insertion directe dans le manche avec un laçage serré. Il est probable que ce soient les côtiers qui aient utilisé ce type d'arme, l'épieu représentant une adaptation plus caractéristique de l'intérieur<sup>22</sup>.

*L'arc.* Les trois arcs que nous avons étudiés, au titre de la technologie de l'intérieur, présentent des caractéristiques différentes selon qu'il s'agit de ceux de Tuumasikallak ou de celui de Taivitaluk (cf. annexe 3), mais ils ont en commun d'être fabriqués en andouiller de caribou, ce qui les oppose à tous les modèles du Québec-Labrador connus dans la documentation ethnographique, qui sont des arcs en bois<sup>23</sup>. On remarque aussi que les trois spécimens sont formés par assemblage de deux pièces issues du même morceau de ramure — choisi pour sa courbure ou cintré tout exprès après trempage dans l'eau chaude — fendu dans le sens de la longueur. Une fois assemblées par double chevillage et ligaturées

(20) Voir l'ouvrage d'Arima déjà cité (*A Contextual Study...*), p. 131.

(21) Ce témoignage est rapporté dans un chant du recueil *Musique inuit...*, déjà cité, p. 117-125.

(22) Voir *The Labrador Eskimo*, (*op. cit.*), p. 76-77. Notons que l'emploi de la lance pour tuer les caribous, est attesté chez d'autres groupes inuit côtiers, parfois même d'une lance à tête détachable (par exemple dans le détroit de Cumberland et chez les Kinipetu. Voir Franz Boas, *The Eskimo of Baffin Land and Hudson Bay*, 1901, p. 14-17, 81-82.)

(23) On en trouvera la description dans les ouvrages déjà cités de L. Turner (p. 246-247) et de E. Hawkes (p. 79-81). L'andouiller possède une meilleure élasticité que le bois de flottage mais, l'un comme l'autre, nécessitent un renfort dorsal pour en augmenter la puissance.

de cordelette de caribou, les deux pièces se présentent symétriquement par rapport à la poignée (sur la façon de tenir et bander l'arc, cf. photo n° 3). L'emploi de deux pièces est peut-être dû à l'utilisation de la scie et à la pénurie de caribous à l'époque de la fabrication. Pénurie qui se fait aussi sentir dans l'utilisation de matériaux de substitution pour les renforts et les cordes: ficelle dans la fabrication des arcs de Kangiqsuk, peau de phoque dans celle de l'arc de Puvirnituuq, au lieu de cordelettes de tendon tressé comme autrefois, ce qui ne permet guère d'apprécier leur efficacité éventuelle.

Le plus intéressant à remarquer reste la différence dans les formes mêmes:

— les deux arcs de Tuumasikallak sont à double courbure, avec des pièces assez plates qui ont à chaque extrémité deux encoches latérales;

— l'arc de Taivitaluk a une courbure beaucoup plus prononcée mais simple; les pièces de corne employées sont plus épaisses et rondes et, à leur extrémité, elles ont une seule encoche au dos de l'arc.

Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'arc a complètement cessé d'être utilisé pour l'abattage du caribou au Québec arctique; par contre, on l'utilise pour la poursuite des oiseaux ou des petits mammifères jusque vers 1920. Les informateurs contemporains ne peuvent donc pas nous donner beaucoup de détails sur les qualités que devait posséder l'arc pour la chasse aux cervidés, mais indirectement, des documents comme le dessin de Juanasialuk (figure n° 2, indiquent que, pour être assez puissant et précis, le tir devait être court — moins de 12 mètres<sup>24</sup>.

*Les flèches.* Chacun des arcs décrits précédemment est accompagné d'un carquois en peau de caribou épilée et de 4 à 5 flèches (cf. annexe 3). Là encore, on relèvera des constantes et des différences de style selon l'artisan.

(24) Voir notre article en collaboration avec B. Saladin d'Anglure (*op. cit.*, p. 99-100).

D'une longueur totale variant entre 48 et 67 cm, toutes ces flèches ont un fût en bois avec encoche au talon pour les poser sur la corde de l'arc, et à l'autre extrémité une autre encoche (perpendiculaire à la précédente) pour l'insertion de la pointe. Comme pour l'épieu, la pointe est fixée sans intermédiaire, alors que la plupart des spécimens anciens décrits par E. Hawkes<sup>25</sup> en comportent un. Autre différence, les pointes dans ce dernier cas, sont en métal ou en ivoire, alors que toutes celles que nous décrivons sont en os ou en andouiller de caribou.

Les flèches de Tuumasikallak se caractérisent par des pointes droites, minces et époutées à leur extrémité, utilisées pour les petits mammifères (renard, lièvre). Sur certaines, destinées aux oiseaux (oie ou perdrix), un petit bâton d'arrêt est fixé transversalement dans la ligature de jonction de la pointe et du fût. Celles de Taivitaluk ont des pointes de formes plus variées: plates et quadrangulaires, en trident, droite. Nous ignorons leur utilisation.

L'empennage, enfin, absent de certaines flèches, se ramène à deux types:

— deux plumes d'oie entières, ligaturées parallèlement au talon, et donc perpendiculairement au plan formé par l'arc (cf. photo n° 3)

— deux demi-plumes ligaturées perpendiculairement au talon, mais parallèlement au plan de l'arc.

Encore une fois, il n'est pas sûr que ces flèches étaient utilisées à l'époque de la chasse à l'arc du caribou. Comme pour l'épieu, les artefacts trouvés au lac Payne montrent qu'autrefois on a pratiqué le montage de la pointe sur un intermédiaire.

*Les lignes de pêche.* Laissant de côté parmi les instruments de pêche la foëne et le leurre, utilisés sous la glace et qui ne présentent pas de particularités notables par rapport à la technologie côtière, nous décrivons ici les deux types de lignes utilisées dans l'intérieur: la ligne dormante et la ligne à main. En fait, l'une et l'autre se

(25) *Op. cit.*, p. 79-81 et planche XVI.

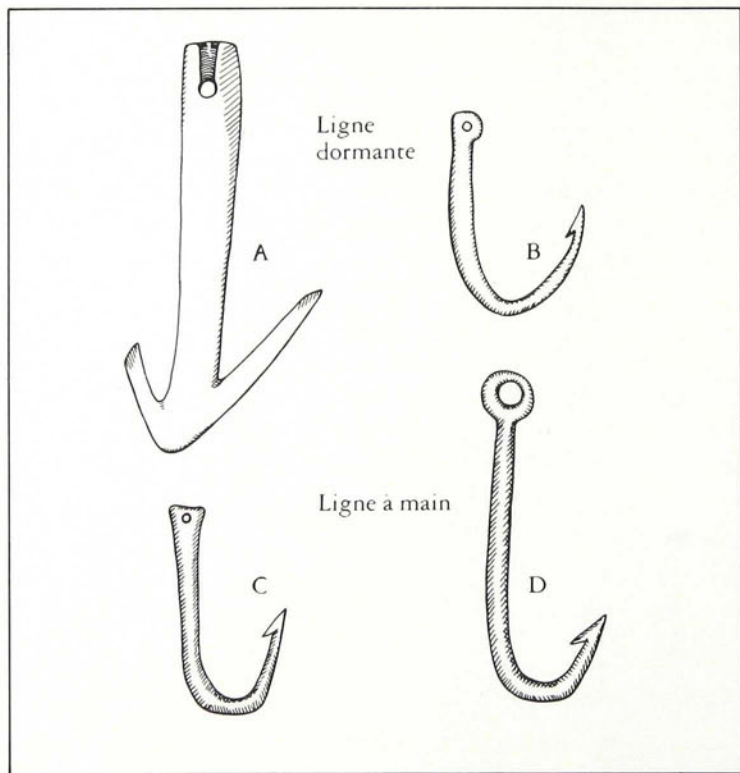


Figure n° 10: Hameçon de ligne dormante et de ligne à main: A. Puvirnituuq, coll. B. Saladin d'Anglure; B et C: Tuumasikallak, Ministère des Affaires culturelles; D. Tuumasikallak. (coll. B. Saladin d'Anglure)

ressemblent fort: elles sont formées d'un hameçon en andouiller de caribou (5,6 à 11 cm), percé d'un trou dans lequel est enfilée une ligne tressée en tendon ou en fines lanières de peau de caribou épilée. Ce qui distingue la ligne dormante, c'est l'existence éventuelle d'un flotteur en bois et la longueur de la ligne (14 mètres pour la plus longue); en revanche, la ligne à main est munie, d'une part d'un manche permettant d'enrouler la ligne et de l'agiter dans l'eau, d'autre part d'une pesée en stéatite (3,7 x 2 cm) placée juste au-dessus de l'hameçon (voir fig. 10, hors texte).

*Les outils de travail des peaux* (voir fig. 11 et 12 hors texte)

En présentant la chaîne des opérations nécessaires à la préparation des peaux de caribou, nous avons déjà souligné la diversité de ces opérations et la multiplicité des outils correspondant à chacune. On peut en énumérer six.

Le racloir en omoplate de caribou (*kiliutaq* de type «a») est un os à peine transformé: l'extrémité plane est simplement retaillée pour présenter un front de raclage. Cet outil servait surtout à essorer les peaux mouillées ou à les nettoyer.

Le *tasiqqut(i)* sert à l'étirage des peaux. C'est une lame en andouiller de caribou à front de grattage convexe, emmanchée par ligature sur un morceau de bois. L'épaulement est destiné à assurer la solidité de la fixation.

Le grattoir appelé *mamiijaiguti* est monté de la même façon que le précédent. Il en diffère par la courbure de la lame vers l'intérieur, par un front de grattage rectiligne et par une dragonne permettant d'exercer une forte pression pour l'écharnage des peaux (cf. photo n° 4, hors texte).

Un autre type de grattoir, également désigné par le terme général de *kiliutaq* (de type «b»), est taillé d'une pièce dans un os long de caribou. Le front de grattage convexe, mais étroit, laisse supposer qu'il servait à l'étirage et à l'assouplissage des peaux.

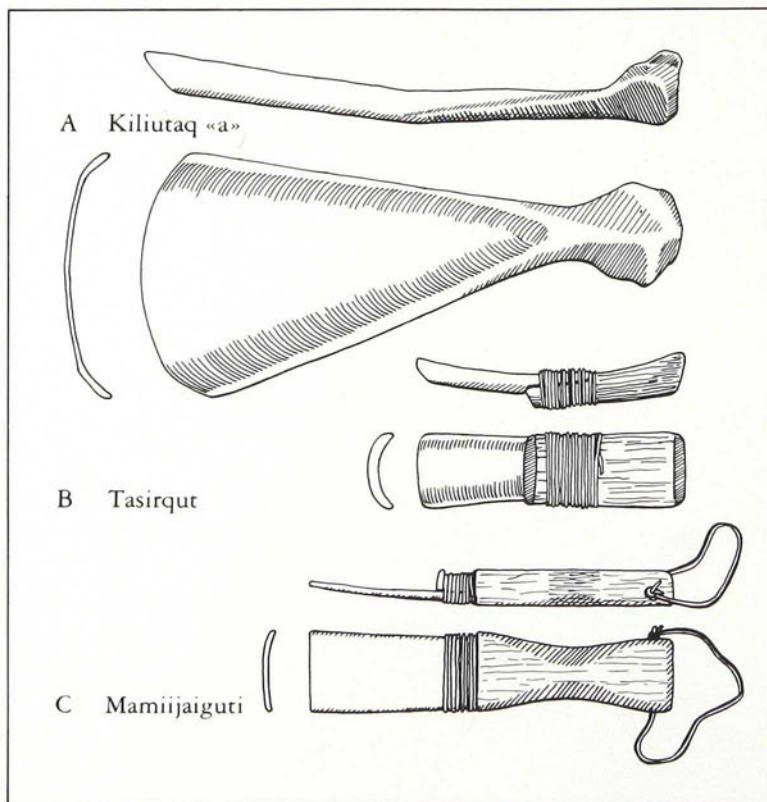


Figure n° 11: Types d'instruments de travail des peaux: A. Puvirnituuq; B et C: Bellin-Payne, Tuumasikallak. (coll. B. Saladin d'Anglure)

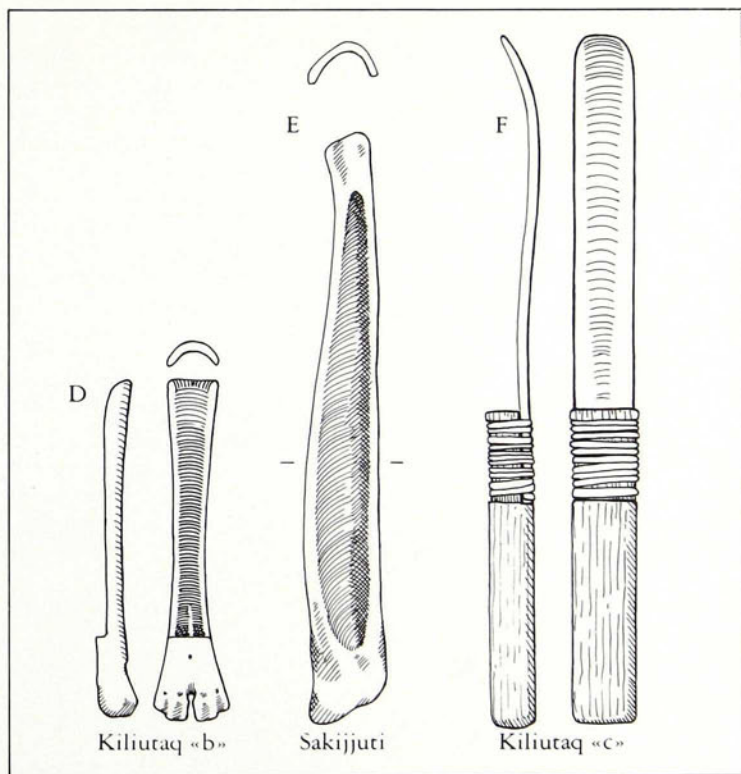


Figure n° 12: Instruments de travail des peaux II: D et E: Puvirnituuq; F: Bellin-Payne, Tuumasikallak. (coll. B. Saladin d'Anglure)

Le *sakijjutik* (ou *sakuguuti*) est un grattoir à deux poignées, tenu à deux mains pour exercer une forte pression (écharnage ou épilation). Il tire également profit de la forme naturelle d'un os long de caribou (tibia), fendu latéralement. Un autre type, non dessiné ici, mais illustré par la photo n° 5 est taillé dans une ramure en arc de cercle évidée dans la partie centrale.

Enfin, le dernier genre de *kiliutaq* représenté («c») est monté à la façon du *tasiqqut*, mais avec une lame beaucoup plus longue, tranchante sur les côtés. Il servait plus particulièrement à l'épilation (cf. photo n° 6), parfois, en automne, au raclage des bordages du *qajaq* recouverts de glace.

La fabrication de ces instruments en vue de leur utilisation de plus en plus précise dans telle ou telle étape du travail des peaux est remarquable. L'utilisation des *kiliutaq* de type «a» et «b» au Labrador est mentionnées par E. Hawkes<sup>26</sup>, et on sait que le *sakijjutik* servait aussi au travail des peaux de mammifère marin. En revanche, l'emploi des autres types sur la côte n'est pas mentionné dans la documentation. Il pourrait donc y avoir là un développement technologique propre à l'intérieur des terres<sup>27</sup>.

\* \* \*

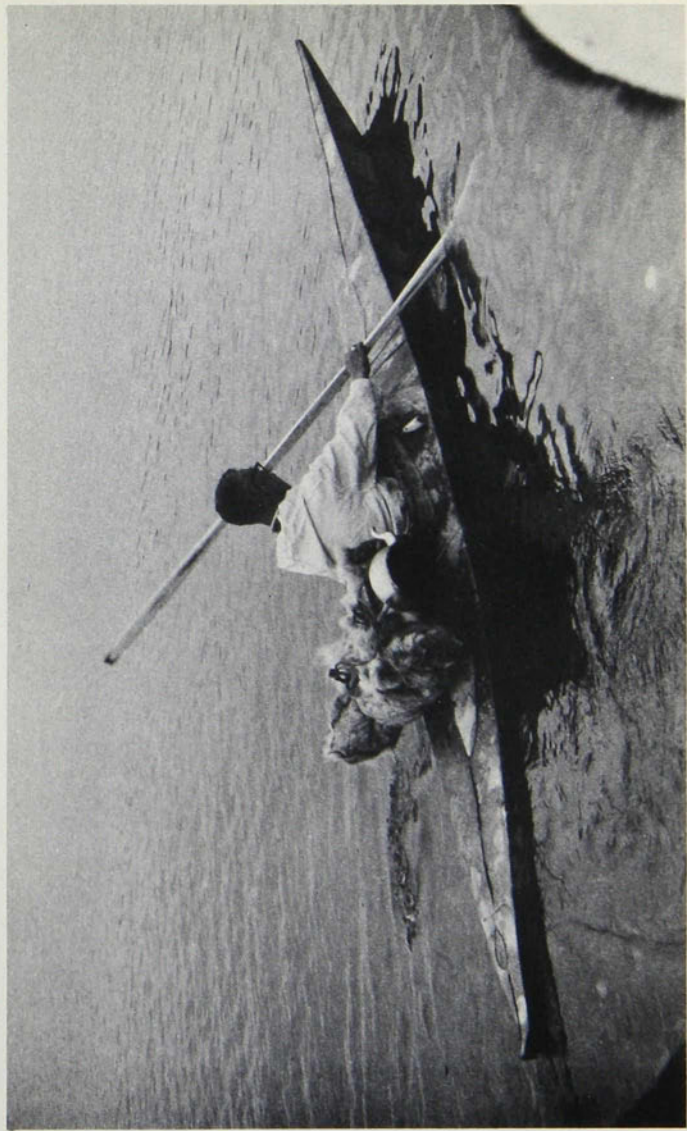
Au terme de cette analyse de la technologie, on peut tenter de répondre aux questions posées en début de chapitre.

Globalement, la culture matérielle des Nunamiut ne semble pas très différente de celle des Sinamiut<sup>28</sup>: des pans entiers de cette dernière y subsistent. Pourtant, dans presque tous les domaines, des particularités apparaissent qui vont de la modifi-

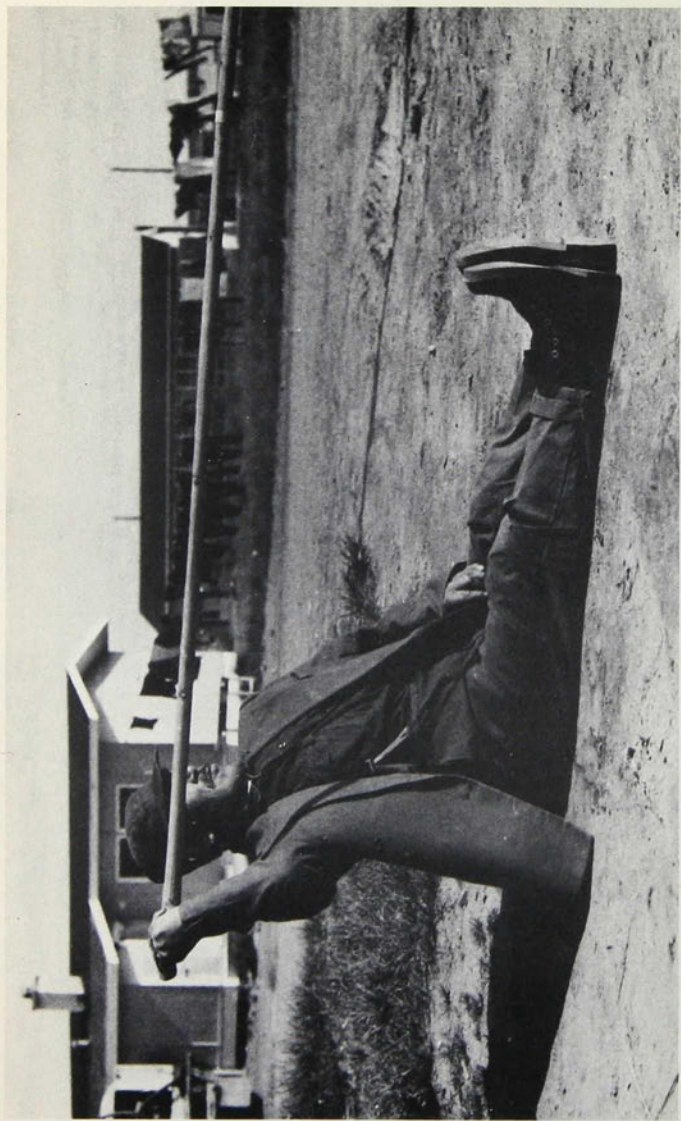
(26) *Op. cit.*, p. 93-94.

(27) On aura remarqué que tous ces outils sont fabriqués à partir des matières tirées du caribou. Nous ignorons si la pierre fut également utilisée dans le passé.

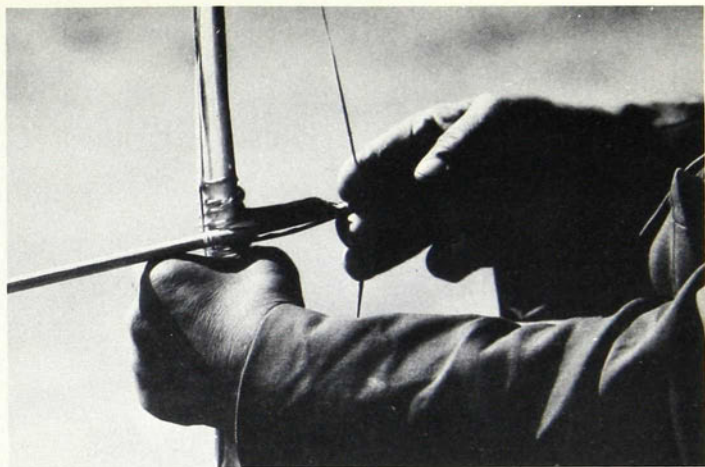
(28) Pas davantage, par exemple, que celle d'insulaires comme les *Qikiqtamiut* des îles Belcher, par rapport aux *Itivimiut* du continent (voir la thèse de François Trudel : *La population de l'archipel de Belcher : une culture insulaire ?*, 1971).



*Photo n° 1: Tuumasikallak et son qajaq sur l'Arnaud. (coll. B. Saladin d'Anglure)*



*Photo n° 2: La façon de tenir l'épieu à caribou. (coll. B. Saladin d'Anglure)*



*Photo n° 3: La façon de tirer à l'arc. (coll. B. Saladin d'Anglure)*



*Photo n° 4: Écharnage à l'aide du mamiijaiguti. (coll. B. Saladin d'Anglure)*



*Photo n° 5: Écharnage à l'aide du sakiijuti. (Ministère des Affaires culturelles)*



*Photo n° 6: Épilation à l'aide du kiliutaq. (coll. B. Saladin d'Anglure)*

cation de détail (arc en andouiller et non en bois, grattoir en caribou au lieu d'os d'ours ou de béluga) à l'innovation pure et simple (épieu, *qajarluk*, lampe de caribou, ligne dormante). Dans certains cas, ces caractéristiques marquent un recul par rapport à la technologie côtière (traîneau, chauffage de l'iglou), dans d'autres elles signifient un progrès (meilleur travail des peaux et des vêtements; qajaq mieux adapté). Enfin, la technologie des Nunamiut s'est montrée plus accueillante que celle des Sinamiut à des emprunts auprès des Indiens.

On peut finalement parler d'une culture matérielle propre aux Nunamiut, mais on doit garder à l'esprit la flexibilité de la technologie inuit. La documentation ethnographique abonde en exemples de telles adaptations à un environnement nouveau ou changeant. En ce sens, la technologie de l'intérieur apporte une réponse à des besoins particuliers, à l'absence de certaines ressources et à l'abondance d'autres. On doit aussi considérer qu'elle n'est pas le savoir-faire exclusif d'un groupe particulier. Plus développée chez les Nunamiut permanents, elle est connue, sinon totalement adoptée, par les Sinamiut qui se rendent dans les terres.



## LES NUNAMIUT ET LES AUTRES

### *Relations sociales*

Si la distinction entre Nunamiut et Sinamiut a pu nous paraître délicate à établir, elle n'en est pas moins pertinente pour les Inuit. C'est dans la mesure où elle fait l'objet de jugements de valeur de la part des deux groupes et où elle est constituée d'oppositions, que nous l'envisageons à présent. Autrement dit, il s'agit de saisir les différences dans le mode de vie à l'instant où elles se constituent en discours, et même en un double discours réciproque, servant de base à une identification de groupe.

Du point de vue des chasseurs de mammifères marins, le mode de vie intérieur est jugé inférieur à celui de la côte et les Nunamiut sont souvent qualifiés de piètres chasseurs: ils n'ont guère de chiens, marchent le plus souvent à pied, manquent de graisse pour s'éclairer et se chauffer. La viande de caribou et la chair de poisson sont souvent considérées moins nourrissantes, et pour l'homme, et pour le chien. Les Sinamiut estiment que la famine leur est moins redoutable car les phoques sont plus faciles à prendre que les caribous. Certes, les vêtements en peau de cervidé sont plus

chauds que ceux en peau de mammifère marin et l'on ne dédaigne pas d'aller se procurer chaque saison les peaux nécessaires, mais pour certains, c'est avec l'arrière-pensée qu'ils préféreraient s'occuper à chasser sur la côte pour accumuler graisse et viande en vue de l'hiver. D'ailleurs, certains informateurs insistent sur le fait qu'on ne saurait vivre en permanence dans les terres puisqu'il faut bien venir au bord de la mer s'approvisionner en *uqsuq*, gras de mammifère marin, et en cuir de phoque pour les bottes. Cette condescendance envers les Nunamiut est renforcée par l'argument selon lequel ceux qui vivent sur la côte bénéficient de la présence des postes de traite et sont, à cet égard aussi, plus riches.

Les Nunamiut, pour leur part, insistent sur la supériorité (chaleur et légèreté) du vêtement en peau de caribou dont les Sinamiut ont tant besoin pour attendre le phoque au trou de respiration. Tout en reconnaissant que ceux qui vivaient dans les terres avaient souvent faim, un informateur estime, avec une nuance d'appréciation positive, qu'ils travaillaient plus dur que ceux qui restaient sur la côte à proximité des Blancs. À vrai dire, on n'entend pas les Nunamiut affirmer que c'est eux qui vivaient le mieux. La condescendance et le sentiment de supériorité des côtiers n'ont guère d'équivalent chez eux (du moins à une période récente).

En revanche, le choix d'un mode de vie plutôt que d'un autre est fréquemment expliqué par des préférences et des capacités individuelles: goût pour la viande de caribou ou pour la viande de phoque, dons particuliers pour un type de chasse au détriment de l'autre . . . En fait, ces prédispositions semblent autant le résultat de la connaissance et de l'expérience d'un milieu que la raison du choix de celui-ci (en particulier, on constate fréquemment des séquences familiales où l'on est Nunamiut de père en fils). De ce point de vue, il n'était sans doute pas équivalent pour un Sinamiut de s'adapter à la vie intérieure et pour un Nunamiut à la vie côtière. Bien que dans les deux cas, il ait fallu un apprentissage du nouveau territoire, on peut penser, en effet, que les techniques de la chasse au caribou et de la pêche étaient moins étrangères au premier que celles de la chasse aux mammifères marins ne l'étaient au second. C'est ce que laissent entendre plusieurs témoignages d'Inuit ayant

passé tout le début de leur vie dans les terres: arrivant sur la côte, ils se trouvaient surpris et désorientés.

Le chant dont nous reproduirons à présent le texte illustre bien le malaise — qui est même physique — dont est saisi un habitant des terres qui vient à vivre près de la mer. Il s'agit d'un *pisiq* (chant personnel) de Angutinnguaq, personnage dont nous avons mentionné la présence dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle dans la région de Kangiqsujuaq<sup>1</sup>.

*uvani ajijjai jijaa innnatsiugaqtungaa*

Chez moi / ajijjai jijaa je ne fais que rester longtemps au même endroit /

*innnatsiugaqtungaa sinnasaarjuttunga*

Je ne fais que rester longtemps au même endroit / je ne fais que m'endormir

*uvanga ijaijija ajaijajajjaa ijajaija ijai ija*

moi / ijaijija ajaijajajjaa ijajaija ijai ija

*uvanga ijaijaa innnaatsiugaqtungaa*

moi / ijaijaa je ne fais que rester longtemps au même endroit /

*nunanniiik uvannii ungaliumagamaa*

(dans / mon pays / ici / voilà que je persiste à l'aimer /

*uumajunginnik ungaliumaganga*

ses animaux / sans persister à les aimer /

*inunginning' immaa ungaliumagamaa*

ses habitants / oui / voilà que je persiste à les aimer /

*innnatsiugartungaa sinnasaarjuttunga*

je ne fais que rester longtemps au même endroit / je ne fais que m'endormir

*uvanga ijaija ajajaijai ija ajajaijaijai ijaa*

moi / ijaija ajajaijai ija ajajaijaijai ijaa

(1) Texte et traduction reproduits du recueil de musique inuit déjà cité (édité par B. Saladin d'Anglure, 1973, p. 307 sq.).

*nunaguuq paanii sukkuanganarmaguuq*

Le pays, dit-on / là-haut / est de quoi vous rendre à moitié fichu /

*sinaanili samani sukkuanganannigmat*

mais le bord de la banquise au large du pays / n'a pas cet effet de vous détériorer /

*nunanniik uvanii ungaliumagamaa*

(ni dans) mon pays / ici / voilà que je persiste à les aimer /

*uumajunginnik ungaliumananga*

ses animaux / sans persister à les aimer /

*inunginning' immaa ungaliumagama*

ses habitants / oui / voilà que je persiste à les aimer /

*ininnatsiugaqtunga uvangaa ijaijaa*

je ne fais que rester longtemps au même endroit / moi ijaijaa

*ijajaijaijaa ajajaijaa ijai ijaa*

ijajaijaijaa ajajaijaa ijai ijaa.

Dans le recueil dont est extrait ce chant, figurent d'autres *pisiq* du même Angutinnguag et de son père Qalattuq. Jiimi Kuuttuq qui les a transmis indique dans ses commentaires que, le père vivant déjà dans les terres, il n'est pas surprenant que Angutinnguag n'ait trouvé son bonheur qu'à cet endroit (p. 110). Sur la côte, il ne prenait pas de gibier et se trouvait «mal fichu» (p. 300-306). C'est par antiphrase — procédé courant dans les chants —, qu'il convient vraisemblablement de comprendre, dans le texte ci-dessus, l'affirmation que c'est l'intérieur qui a pour effet de «vous détériorer». La somnolence qui gagne Angutinnguag au bord de la mer et l'immobilité qui s'y ajoute, doivent aussi être vues avec une connotation péjorative. Enfin, on remarquera la distinction faite par Angutinnguag — du point de vue des sentiments qu'il leur porte — entre le «pays», ses «habitants» et ses «animaux». C'est du côté de ces derniers seuls que réside le problème d'adaptation.

De ces jugements divergents sur leur situation respective,

de cette adaptation à des milieux différents, nous trouvons une preuve supplémentaire dans la description des jeux qui opposaient autrefois, en certaines occasions, groupes côtiers et groupes intérieurs. Ces tournois de jeux du milieu de l'hiver étaient du même type que ceux — mieux connus — qui mettaient aux prises des groupes côtiers entre eux, mais ils avaient la particularité de faire alterner des épreuves pour lesquelles les uns et les autres étaient mieux qualifiés, mettant ainsi en lumière la spécialisation et même la rivalité des groupes.

Tuumasikallak a illustré dans une série de dessins assortis de commentaires (cahier E), les diverses épreuves qui opposaient autrefois des Nunamiut à un groupe de côtiers Tarramiut. Nous ignorons qui étaient les participants et où se déroulait le tournoi, peut-être s'agissait-il d'un lieu situé sur le chemin des Tarramiut lors de leurs voyages d'hiver par l'intérieur en direction du poste de traite de Fort Chimo. La première épreuve (et la seule illustrée ici, cf. figure n° 7) consiste en un jeu de balle sur la glace. La balle (*ajuttaq*) qui, sur la côte, est habituellement en peau de phoque, est ici confectionnée en peau de caribou. On la lance à l'aide d'une simple lanière. (Dans d'autres descriptions de ce jeu, c'est un fouet à plusieurs courroies qui est employé). Elle est d'ailleurs déchirée, ce que fait remarquer le Sinamiuq situé à gauche. Grâce à l'entraînement qu'ils acquièrent en poursuivant le caribou, les Nunamiut sont plus rapides — indique Tuumasi —, et ce sont eux qui sortiront vainqueurs. Dans le jeu suivant au contraire, l'avantage revient aux Tarramiut. Il s'agit en effet de lancer sur une cible de neige un harpon non articulé, arme dont les côtiers connaissent mieux le maniement. La troisième épreuve mettant aux prises les deux équipes consiste à transporter des carcasses de caribou gelées sur l'épaule, sur un certain parcours. Les Nunamiut là aussi se révèlent supérieurs, entraînés qu'ils sont au portage de lourdes charges à dos d'homme. Enfin la dernière épreuve opposait les hommes deux par deux dans un jeu de force pure dans lequel ils tiraient sur une corde à deux poignées.

Un autre témoignage, celui de J. Kuuttuq, fait aussi état de duels de chant et de lutte dans les mêmes circonstances. À l'époque

des «jours courts», les Nunamiut habillés de peau de caribou rencontraient les Sinamiut habillés de peau de phoque. Dans le camp des premiers, se retrouve Angutinnguaq dont les *pisiq* que nous venons de citer, étaient peut-être spécialement composés pour ces occasions.

Y aurait-il dans ces tournois l'écho d'une dichotomie sociale anciennement mieux marquée? On est tenté, ici, d'évoquer des données sur la terre de Baffin où, selon leur lieu de naissance, les Inuit se divisaient en gens de l'été, représentés par le canard kakawi et gens de l'hiver, représentés par le lagopède<sup>2</sup>. Ceci reste pure conjecture pour le Québec arctique où, on l'a vu, l'opposition symbolique terre-mer est presque oubliée. Il reste, cependant, mieux assuré que ces rencontres entre Nunamiut et Sinamiut — outre de permettre la réaffirmation périodique de l'esprit de corps par la représentation des différences — devaient aussi constituer le foyer principal des échanges économiques (et peut-être matrimoniaux) entre les deux groupes.

### *Échanges économiques*

La lecture des sections consacrées aux ressources et à la technologie aura permis de saisir les limites que le milieu intérieur imposait aux Nunamiut. En mettant les choses au mieux, ceux-ci pouvaient satisfaire l'essentiel de leurs besoins matériels immédiats (nourriture, vêtement, habitation) de manière autarcique — et même dégager un certain surplus — mais, si l'on considère un plus long terme, la constitution de l'équipement de production rendait souhaitable l'accès aux ressources du milieu marin. À la limite, il restait possible, sans doute, de n'avoir recours qu'aux ressources locales, mais dans plusieurs domaines on préférerait se procurer leur équivalent côtier<sup>3</sup>:

(2) Franz Boas, dans *The Central Eskimo*, 1888, p. 197. Il reste à expliquer dans ce cas l'association entre été et mer d'une part, terre et hiver d'autre part, en contradiction avec le cycle saisonnier réel.

(3) Nous empruntons l'essentiel des données qui suivent au travail de François Trudel (*op. cit.*, 1971) qui analyse les échanges commerciaux entre gens des îles Belcher, gens

— à l'ivoire, on pouvait substituer l'os ou l'andouiller de caribou, mais pour le semelage du traîneau, les lisses d'ivoire étaient très supérieures; elles permettaient d'avoir des patins plus larges et qui glissent mieux, en particulier sur la neige de printemps;

— les Nunamiut, on l'a dit, éprouvaient des difficultés à constituer et entretenir des attelages de chiens d'une dimension comparable à ceux des Sinamiut; ils appréciaient fort les chiens côtiers, quitte à les dresser pour les usages particuliers qu'ils en faisaient (chasse au caribou et portage);

— d'autres sous-produits de mammifères marins encore intéressaient les gens des terres: les tendons de baleine blanche, particulièrement solides comme traits d'attelages, la peau de phoque (barbu en particulier) pour la confection de bottes. Grands marcheurs, les Nunamiut usaient considérablement plus la semelle de leurs bottes et, s'ils utilisaient aussi la peau de caribou à cet effet, trouvaient la peau de phoque plus résistante;

— graisse et viande de mammifères marins étaient aussi à l'occasion objets de recherche. Si le caribou était suffisamment abondant, on se satisfaisait cependant des équivalents qu'on pouvait en retirer;

— le bois était très convoité des Nunamiut qui ne se trouvaient pas assez près de la limite des arbres pour se le procurer directement. Il est probable que, traditionnellement, ils aient eu à l'acquérir des côtiers, de même que les lampes en stéatite;

— quant aux objets métalliques ou manufacturés, enfin, il est bien évident qu'ils aient dû les obtenir soit des comptoirs de traite lors de séjours sur la côte, soit par l'intermédiaire de Sinamiut.

Si, en regard des besoins des Nunamiut, on dresse la liste des besoins des Sinamiut en produits propres à l'intérieur, on constate, tout naturellement, que ces derniers dépendent des rapports que le groupe côtier considéré entretient avec l'intérieur des terres. Dans

de la baie d'Hudson et Nunamiut (groupe du lac Minto), ainsi qu'aux écrits de Piita Qasalluaq (cahiers 2, 3 et 4).

les régions où l'approvisionnement en caribou et en ses divers sous-produits est assuré par des chasses annuelles d'été, la nécessité d'échanger avec les Nunamiut se fait moins sentir. En revanche, un groupe comme celui des Qikiqtamiut (habitants des îles Belcher) — où la disparition du caribou vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle) avait réduit les insulaires à se vêtir de peaux de canard eider ou de phoque — était bien plus disposé à échanger les sous-produits du caribou contre ceux de mammifères marins. C'est ce qu'illustre fort bien F. Trudel (*op. cit.*) lorsqu'il analyse les échanges qui avaient lieu à Poste-de-la-Baleine traditionnellement. Au XIX<sup>e</sup> siècle et dans les premières années du XX<sup>e</sup>, la présence de la Compagnie de la baie d'Hudson et du pasteur anglican à cet endroit fut l'occasion de rassemblements hivernaux importants. Qikiqtamiut et Nunamiut s'y retrouvaient ainsi que divers groupes côtiers incluant jusqu'à des Tarramiut du nord-ouest de la péninsule<sup>4</sup>. Parallèlement aux échanges avec les Blancs, des échanges se déroulaient entre sous-groupes inuit. Gens des îles et gens des terres en particulier pouvaient offrir des produits complémentaires:

— du côté des Qikiqtamiut, l'ivoire, les chiens, les tendons de baleine blanche et les bottes en phoque;

— du côté des Nunamiut, les peaux, les andouillers, les tendons, les vêtements et les couvertures de caribou.

Piita Qasalluaq a conservé le souvenir d'un échange particulièrement mémorable entre Qikiqtamiut et Nunamiut qui eut lieu à Poste-de-la-Baleine entre deux chefs, Sanikiluaq pour les premiers, Qasalluaq pour les seconds, et qui vit un traîneau semelé d'ivoire de morse être cédé contre un équipement complet en peau de caribou (manteau extérieur, manteau intérieur, mitaines, bottes, pantalons, paillasse, couvertures)<sup>5</sup>, le tout pour le

(4) Ceux situés plus à l'est se rendent davantage à Fort Chimo, du moins après la réouverture d'un poste à cet endroit, en 1866.

(5) Selon le fils de Sanikiluaq, pour un tel traîneau on donnait jusqu'à 20 peaux de caribou (histoires de vie inédites, recueillies par F. Trudel, 1969). A. Balikci, qui mentionne aussi ce genre d'échanges, indique le taux de dix ou onze peaux pour un traîneau. Il écrit également que les Nunamiut servaient d'intermédiaires avec les Indiens, échangeant des bottes en peau de phoque contre des couteaux croches (*op. cit.*, 1964, p. 92).

plus grand avantage en termes de prestige de l'un et l'autre partenaire.

Il est probable que la convergence des groupes au poste de traite facilitait et développait ce genre d'échanges annuels; mais même en imaginant des contacts plus sporadiques et moins institutionnalisés entre Nunamiut et Sinamiut (à l'occasion de la descente des premiers vers la côte ou de la remontée des seconds vers l'intérieur), nombre de témoignages font penser que les échanges n'ont cessé d'avoir lieu entre les uns et les autres: on rappellera ici le récit mentionnant l'échange de viande de caribou et de chiens au lac Klotz (*ci-dessus*, p. 70), le témoignage encore de Piita Qasalluaq sur le troc de peaux de caribous contre du thé, des lampes à l'huile et des outres de viande, celui de Tajara, enfin, sur l'échange de gras et de viande de phoque contre de la viande de caribou entre Tarramiut et Nunamiut du lac Klotz.

Bien que très partielles, ces données sur les échanges économiques font ressortir 1°) que les Nunamiut parvenaient difficilement à l'auto-subsistance; 2°) que la spécialisation techno-économique des groupes insulaires, côtiers et intérieurs était un fait bien reconnu à l'échelle du Québec arctique et traduit dans des réseaux commerciaux; 3°) que cependant une adaptation mixte pouvait être substituée à la spécialisation proprement dite. C'est ainsi que les côtiers pouvaient, eux aussi, être producteurs et pourvoyeurs des produits du caribou pour eux-mêmes et à l'égard de groupes qui en étaient démunis (en l'occurrence les Tarramiut vis-à-vis des Qikiqtamiut, selon Trudel, déjà cité), tandis que des Nunamiut pouvaient passer quelques mois sur la côte à se procurer directement les ressources marines dont ils avaient besoin (par exemple ceux de la région du lac Minto et de la rivière aux Feuilles).



## CONCLUSIONS

Au terme de cette étude, il devient possible de reprendre certaines questions laissées en suspens afin de mieux saisir l'originalité de ce groupe de Nunamiut et de son mode de vie.

Du point de vue techno-économique, on doit souligner à la fois la spécialisation, la fragilité et la complémentarité de l'adaptation intérieure par rapport à l'adaptation maritime: une technologie ingénieuse, tirant profit des ressources locales, permettait aux Nunamiut d'exploiter efficacement leur milieu sans avoir recours aux ressources côtières pour s'équiper. De même, le caribou et le poisson autorisaient l'autarcie alimentaire. Du moins, si le gibier ne faisait pas défaut . . . Gens du caribou, les Nunamiut, s'ils vivaient coupés du reste de leurs congénères, devaient payer le prix de leur spécialisation par la pénurie ou la famine occasionnelles. Mais cet isolement n'était jamais total; s'ils n'allaient pas à la côte, les côtiers venaient à eux tous les ans. Ils avaient tout avantage — et ne s'en privaient pas — à échanger pour convertir leurs surplus de caribou en produits côtiers et améliorer leurs conditions de vie. Au Québec arctique, les Inuit les plus riches et les mieux abrités des revers de fortune étaient finalement ceux qui, grâce à un équipe-

ment approprié, étaient les plus mobiles et pouvaient exploiter tour à tour les ressources particulières de milieux variés<sup>1</sup>. À ce titre, les Nunamiut étaient un peu des parents pauvres, du moins par rapport aux groupes les mieux dotés de la zone côtière septentrionale<sup>2</sup>.

Du point de vue démographique, le groupe des Nunamiut n'est pas davantage clos sur lui-même. Nous avons constaté la variété de son recrutement, le séjour plus ou moins temporaire de ses membres et les liens de parenté multiples qu'il entretient avec l'extérieur. Certes, nous avons dénoté une certaine tendance à l'endogamie dans un groupe tel que celui de Tamurasijaq, Najummi et Aqpaqataq. À long terme, cependant, il est sûr qu'un groupe aussi peu nombreux n'aurait pu se satisfaire de ne puiser ses conjoints qu'en son sein.

Du point de vue social, d'ailleurs, la constitution de groupes fortement intégrés par les liens de parenté était contrecarrée par le caractère individuel de la décision d'aller vivre dans les terres. On y trouve, comme sur la côte, le schéma classique de petites unités familiales se regroupant éventuellement en bandes locales structurées par des relations père-fils, frère-frère, beau-père-gendre, beau-frère-beau-frère par exemple. Quant à l'hypothèse d'une bande régionale de Nunamiut, elle nous semble devoir être écartée à cause de l'absence de permanence du groupe au travers des générations<sup>3</sup>. Les choses se compliquent encore lorsqu'on considère les groupes de résidence, à la saison où les Sinamiut viennent se joindre aux Nunamiut. Les uns et les autres, en effet, campent et

(1) Voir cette idée exprimée dans *L'organisation sociale traditionnelle des Esquimaux de Kangirsujuaaq* (*op. cit.*, p. 65), et dans notre rapport de 1977 sur l'Ungava (*op. cit.*).

(2) Le parallèle souvent suggéré au cours de ces pages, entre Nunamiut et Qikiqtamiut des îles Belcher, connaît ici des limites. Bien que l'isolement ait imposé des contraintes à ces insulaires — surtout pour le vêtement —, l'abondance en morse et en oiseaux permettait une économie plus riche et moins aléatoire qu'à l'intérieur des terres.

(3) Les anthropologues entendent par bande régionale un ensemble d'unités sociales de petite taille (familles, bandes locales), réunies par des liens de parenté se perpétuant au cours du temps, exploitant une même région, mais ne résidant pas toutes ensemble. À cet égard, l'unité familiale se caractérise au contraire par la résidence en commun tout au long de l'année, et la bande locale par la co-résidence la majeure partie du temps (les groupes constituants de la bande locale se dispersant saisonnièrement pour maximiser les possibilités d'exploiter le milieu).

chassent côte à côte, en particulier aux gués. Nous estimons que pour un Nunamiuq permanent, cinq Sinamiut environ, en moyenne, venaient chaque saison grossir les rangs des habitants de l'intérieur<sup>4</sup> (ce qui empêche d'apprécier dans l'absolu l'adéquation de la population des Nunamiut à leur territoire et à ses ressources; s'ils avaient été seuls à l'exploiter, le problème serait différent). Ce qui est particulier — et même original à l'échelle de l'aire inuit — c'est de voir co-résider pour le temps des grandes chasses de la fin de l'été et du début de l'automne des groupes de provenances diverses. Groupes qui, en outre, ne se contentent pas d'être voisins, mais coopèrent étroitement dans le déroulement de la chasse et dans la répartition de ses fruits. Si l'on admet que l'intérieur des terres se subdivisait en autant d'arrière-pays qu'il y avait de régions côtières, et que les Nunamiut se rattachaient de façon préférentielle à l'un ou l'autre de ces groupes côtiers, la situation est simple: en définissant les territoires des bandes locales côtières comme exclusifs, et en attribuant à chacune une portion de l'intérieur, on aboutit à un recouvrement parfait de l'espace de la péninsule du Québec-Labrador (à cause, il est vrai de sa configuration géographique particulière) avec, tout au plus, une ligne médiane ponctuée de points de rencontre. Cette hypothèse correspondrait bien à une situation dans laquelle des groupes même — à notre sens — voisins restaient suffisamment méfiants, sinon carrément hostiles, pour que leur coexistence soit rendue problématique. Nous avons maints exemples de tels comportements dans l'aire envisagée, assez pour supposer que dans le passé les rencontres dans l'intérieur aient pu sembler lourdes de menaces.

Que, en été du moins, le centre de la péninsule n'ait été que la juxtaposition des arrières-pays de divers groupes côtiers, est en outre suggéré par ce que nous disait Tuumasikallak pour le passé: chaque bande avait ses propres *Nallumiut* en des points précis et éloignés les uns des autres; les gens de Puvirnituuq, à Sarvavik (lac Payne), ceux de Uqqu (est de Kangiqsujuaq), au lac Klotz, ceux de

(4) D'où l'évaluation faite au début de cet ouvrage — pour la fin du XIX<sup>e</sup> siècle —, d'une population estivale moyenne de l'ordre de 250 personnes, à comparer avec une population hivernale de l'ordre de 50.

l'Ungava, à Kanniq au confluent des branches nord et sud de l'Arnaud, ceux d'Aupaluk, au lac Faribault. Il est remarquable que cette distribution spatiale ne corresponde pas exactement aux données dont nous disposons pour le XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle, données qui nous ont d'ailleurs fourni plusieurs cas d'exploitation conjointe de l'intérieur, Nunamiut-Sinamiut ou Sinamiut-Sinamiut.

À notre avis, il faut expliquer ces contradictions par un changement dans le temps. Avant les contacts répétés avec les Blancs au XIX<sup>e</sup> siècle, le rapport des groupes à leur territoire dut être plus exclusif qu'il ne l'est devenu par la suite. Il y avait, notamment, une subdivision de la population inuit du Québec arctique en trois grands groupes particularisés du point de vue culturel et linguistique (les Itivimiut, les Tarramiut du cap Smith à la baie aux Feuilles, les Inuit de l'est de la baie d'Ungava et de Port-Burwell), subdivision dont les effets ne pouvaient manquer de se faire sentir dans le partage de l'intérieur. Ce que l'on constate à l'époque plus récente pour laquelle témoignent les Inuit contemporains, et en particulier le va-et-vient entre la baie d'Hudson et la baie d'Ungava, pourrait donc résulter d'un affaiblissement des divisions régionales lié à l'implantation des postes de traite. Ceci ne va pas à l'encontre de l'ancienneté du peuplement intérieur, mais suggère simplement qu'autrefois le groupe des Nunamiut était plus cloisonné qu'il n'est apparu dans cette étude.

## BIBLIOGRAPHIE

- ARIMA, Eugene Y., «Notes on the Kayak and its Equipment at Ivujivik, P.Q.», National Museum of Canada, bull. No. 194, p. 221-261, 1964.
- ARIMA, Eugene Y., *A Contextual Study of the Caribou Eskimo Kayak*, Ottawa, National Museum of Man, Canadian Ethnology Service Paper No. 25, 1975.
- ARIMA, Eugene Y., «Views on Land Expressed in Inuit Oral Tradition», *Report: Inuit Land Use and Occupancy Project*, M.R. Freeman ed., Ottawa, Department of Supply and Services, vol. 2, p. 217-222, 1976.
- AUDET, Michel, *Histoires de vie — Puvirnituuq*, Notes de terrain, équipe Inuksiutiit, Université Laval, 3 vol., 1968-1969.
- BALIKCI, Asen, *Development of basic socio-economic units in two Eskimo communities*, Ottawa, National Museum of Canada, bulletin 202, 1964.
- BANFIELD, A.W.F. & TENNER, J.S., «A preliminary study of the Ungava caribou», *Journal of Mammalogy*, 39(4), p. 560-573, 1958.
- BERNIER, Yves, *Histoires de vie — Ivujivik*, Notes de terrain, équipe Inuksiutiit, Université Laval, 2 vol., 1969.

- BIRKET-SMITH, Kaj, *The Caribou Eskimos, material and social life and their cultural position. I. Descriptive part*, Report of the Fifth Thule Expedition, 1921-24, Copenhagen, 1929.
- BOAS, Franz, *The Eskimo of Baffin Land and Hudson Bay*, Bulletin of the American Museum of Natural History, Vol. XV, part I, 1901.
- BOAS, Franz, *The Central Eskimo*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1964 (1888).
- BURCH, Ernest S. Jr., «The «Nunamiut» Concept and the Standardization of Error», *Contribution to Anthropology: The Interior Peoples of Northern Alaska*, E.S. Hall Jr. ed., Ottawa, National Museum of Man, Archaeological Survey of Canada Paper 49, p. 52-97, 1976.
- BURCH, Ernest Jr., «Caribou Eskimo Origins: An Old Problem Reconsidered», *Arctic Anthropology*, vol. 15-1, p. 1-35, 1978.
- CLARK, Brenda L., *The Development of Caribou Eskimo Culture*, Ottawa National Museum of Man, Archeological Survey of Canada Paper No. 56, 1977.
- COOKE, Alan, *The Ungava Venture of the Hudson's Bay Company, 1830-1843*, PhD Thesis, University of Cambridge, 1969.
- CORRELL, Thomas.C., «Language and Location in Traditional Inuit Societies», *Report: Inuit Land Use and Occupancy Project*, M.R. Freeman ed., Ottawa, Department of Supply and Services, vol. 2, p. 173-179, 1976.
- DAVIES, K.G. ed., *Northern Quebec & Labrador Journals and Correspondence 1819-35*, London, The Hudson's Bay Record Society, 1963.
- DORAIS, Louis-Jacques, *L'Organisation socio-territoriale et les unités socio-économiques chez les Esquimaux Tuvalummiut* (Nouveau-Québec), Thèse de Maîtrise, Université de Montréal, 1967.
- ELTON, Ch.S., *Voles, Mice & Lemmings; Problems in Population Dynamics*, Oxford: Clarendon Press, 1942.
- FITZHUGH, William, *Environmental & Cultural Variation in the Eastern Subarctic*, Paper presented to Culture & Climatology Symposium, 5th annual meeting of the Canadian Archeological Association, Feb. 1972.

- FLAHERTY, Robert J., «Two Traverses across Ungava Peninsula, Labrador», *Geographical Review*, 6(2), p. 116-132, 1918.
- FLAHERTY, Robert J., *My Eskimo Friends: Nanook of the North*, New York, Doubleday, Page & Co., 1924.
- GRABURN, Nelson H.H., *Eskimos without Igloos*, Boston, Little, Brown & Co., 1969.
- GUBSER, Nicholas J., *The Nunamiut Eskimos: Hunters of Caribou*, New-Haven, Yale Univ. Press, 1965.
- HARPER, Francis, *Land & Fresh Water Mammals of the Ungava Peninsula*, Un. of Kansas Museum of Natural History, Publ. no. 27, 1961.
- HAWKES, E.W., *The Labrador Eskimo*, Ottawa, Department of Mines, Geological Survey, Memoir 91, 1916.
- HELM, June., «The nature of Dogrib socioterritorial groups», *Man the Hunter*, R.B. Lee & I. Devore eds., Chicago, Aldine, p. 118-125.
- JUNIPER, Ian, «Le troupeau de la rivière George», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. IX, n<sup>os</sup> 1-2, p. 93-98, 1979.
- KELSALL, J.P., *The migratory barren-ground caribou of Canada*, Ottawa, Department of Indian Affairs and Northern Development, 1968.
- KOHLMEISTER, B. & G. KMOCH, *Journal of a Voyage from Okkak, on the Coast of Labrador, to Ungava Bay, Westward of Cape Chidleigh*. London, W. McDowall, 1814.
- LACHANCE, Denis, *Histoires de vie — Inujjuaq*, Notes de terrain, équipe Inuksiutiit, Université Laval, 2 vol., 1968-1969.
- LEE, Thomas E., *Fort Chimo and Payne Lake, Ungava, Archeology*, 1965, C.E.N. Travaux divers no 16, Québec, Un. Laval, 1967.
- LEE, Thomas E., *Payne Lake, Ungava Peninsula, Archeology*, 1964, C.E.N. Travaux divers no 12, Québec, Un. Laval, 1966.
- LEITH, C.K. and LEITH, A.T., *A Summer and Winter on Hudson Bay*, Madison (Wisc.), 1912.
- LE HENAFF, Didier, *Inventaire aérien des terrains de vèlage du caribou dans la région nord et au nord du territoire de la municipalité de la Baie-James (mai-juin 1975)*, Québec, Ministère du Tourisme,

- de la Chasse et de la Pêche, Service de la Recherche Biologique, 1976.
- LEWIS, A., *The Life and Work of the Rev. E.J. Peck among the Eskimos*, London, Hodder & Straughton, (2nd ed.), 1905.
- LOW, A.P., Report on an exploration of the East Coast of Hudson Bay from Cape Wolstenholme to the south end of James Bay. *Annual Report Geological Survey of Canada*, vol. 13, 1900. Ottawa.
- LOW, A.P., *Rapport sur des explorations faites dans la Péninsule du Labrador . . . en 1892-93-94-95*, Ottawa, Commission géologique du Canada, 1897.
- LOW, A.P., Compte rendu de l'exploration d'une partie de la côte méridionale du détroit d'Hudson et de la baie d'Ungava, dans: *Rapport annuel 1898, vol. XI, section L. Canada, Ministère de l'Intérieur*, Commission géologique du Canada.
- LOW, A.P., *La croisière du Neptune 1903-1904*, Ottawa, 1912.
- McLEAN, John, *John McLean's notes of a twenty-five years service in the Hudson's Bay territory*. Toronto, The Champlain Society, 1932.
- MICHÉA, Jean, «Exploration in Ungava Peninsula», *Can. Nat. Mus., An. Report for 1948-1949*. Bull. 118, p. 54-58, 1950.
- MULLER-WILLE, Ludger, «Caribou never die! Modern caribou hunting economy of the Dene (Chipewyan) of Fond du Lac, Saskatchewan and N.W.T.», *Musk-Ox* 14, p.7-19, 1974.
- PAYNE, F.F., «A few notes upon the Eskimo of Cape Prince of Wales, Hudson's Strait», *American Association for the Advancement of Science, Proceedings*. V. 38, p. 358-360., 1974.
- PHARAND, Sylvie, *Notes d'observation-Puvirnituq*, équipe Inuksiitiit, Université Laval, Québec, 1971.
- PHARAND, Sylvie, *Le vêtement des Inuit Iglulik*, Thèse de maîtrise, Université Laval, Québec, 1975.
- PIÉRARD, Jean, «Le caribou dans la préhistoire et la protohistoire du Québec», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. IX, n<sup>os</sup> 1-2, p. 9-16, 1979.
- PLUMET, Patrick, «Le peuplement préhistorique du Nouveau-Québec-Labrador», *Géographie physique et quaternaire*, vol. 31, n<sup>os</sup> 1-2, p. 185-199, 1977.

- ROBBE, Pierre, «Orientation et repérage chez les Tiliqilamiut (côte est du Groenland)», *Études / Inuit / Studies*, 1, 2, p. 73-84, 1977.
- ROGERS, E.S., «The Eskimo and Indian in the Quebec-Labrador Peninsula», *Le Nouveau-Québec, Contribution à l'étude de l'occupation humaine*, J. Malaurie et J. Rousseau eds., Paris-La Haye, Mouton, p. 211-250, 1964.
- ROUSSEAU, Jacques, «By Canoe across the Ungava Peninsula via the Kogaluk and Payne Rivers», *Arctic*, vol. 1, n° 2, p. 133-135, 1948.
- ROUSSEAU, Jacques, «À travers l'Ungava». *Mémoires du Jardin Botanique de Montréal*, n° 4, 1949.
- ROUSSEAU, Jacques, «Coupe biogéographique et ethnobiologique de la péninsule Québec-Labrador», *Le Nouveau-Québec, Contribution à l'étude de l'occupation humaine*, J. Malaurie et J. Rousseau eds., Paris-La Haye, Mouton, p. 29-94, 1964.
- SALADIN D'ANGLURE, Bernard, «Mission chez les Esquimaux Tarramiut du Nouveau-Québec (Canada)», *L'Homme*, vol. VII, cahier 4, p. 92-100, 1967.
- SALADIN D'ANGLURE, Bernard, *L'organisation sociale traditionnelle des Esquimaux de Kangirsujuaaq (Nouveau-Québec)*, Centre d'Études Nordiques, Travaux divers 17, Québec, Un. Laval, 1967.
- SALADIN D'ANGLURE, Bernard, *Quelques aspects originaux de la culture des «Nunamiut»*, *Esquimaux de l'intérieur du Nouveau-Québec*, Rapport remis au Musée National de l'Homme, Ottawa, 1969.
- SALADIN D'ANGLURE, Bernard, *Sanaaq. Récit esquimau composé par Mitiarjuk*, vol. I, thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, E.P.H.E., V<sup>e</sup> section, Paris, 1970.
- SALADIN D'ANGLURE, Bernard, *Musique inuit du Nouveau- Québec*, Rapport remis au Ministère des Affaires culturelles du Québec, 1973.
- SALADIN D'ANGLURE, Bernard, «Mythe de la femme et pouvoir de l'homme chez les Inuit de l'Arctique central», *Anthropologie et Sociétés*, 1(3), p. 79-98, 1977.
- SALADIN D'ANGLURE, Bernard, *La parole changée en pierre. Vie et œuvre de Davidialuk Alasuaq, artiste inuit du Québec arctique*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, Cahier du Patrimoine n° 11, 1979.

- SALADIN D'ANGLURE, Bernard, et Monique Vézinet, «Chasses collectives au caribou dans le Québec arctique. Documents commentés de Nua Kilupaq et Juu Talirurnilik», *Études / Inuit / Studies*, 1,2, p. 97-110, 1977.
- SALADIN D'ANGLURE, Bernard, Denis LACHANCE et Louis-Jacques DORAIS, «Les Inuit Kupaimiut», *Handbook of North American Indians*, Washington (D.C.), Smithsonian Institution, à paraître.
- SCOTT, W.B. & E.J. Crossman, *Freshwater Fishes of Canada*, Ottawa, Canada, Fisheries Research Board bulletin 184, 1973.
- SPECK, Frank G., «Inland Eskimo Bands of Labrador», *Essays in Anthropology in Honor of Alfred Louis Kroeber*, University of California Press, p. 313-330, 1936.
- SPECK, Frank G., «Montagnais Naskapi Bands and Early Eskimo Distribution in the Labrador Peninsula», *American Anthropologist* 33, p. 566-571, 1931.
- SPENCER, Robert F., *The North-Alaskan Eskimo, A Study in Ecology and Society*. Washington, Bureau of American Ethnology, bull. 171, 1959.
- MYERS, M. ed., *Joe Talirurnili*, Montréal, Fédération des Coopératives du Nouveau-Québec, 1977.
- TAYLOR, William E. Jr., «Archeological Work in Ungava, 1957», *Arctic circular*, vol. 10, no. 2, p. 25-7, Ottawa, 1958.
- TAYLOR, J. Garth, «Demography and Adaptation of Eighteenth-Century Eskimo Groups in Northern Labrador and Ungava» *Prehistoric Maritime Adaptation of the Circumpolar Zone*, W. Fitzhugh ed., La Haye, Paris, Mouton, p. 269-278, 1975.
- TODD, W.C., *Birds of the Labrador Peninsula and adjacent areas. A distribution list*. Toronto, University of Toronto Press, 1963.
- TRUDEL, François, *Histoires de vie — Iles Belcher*. Notes de terrain, équipe Inuksiutiit, Université Laval, 1969.
- TRUDEL, François, *La population de l'archipel de Belcher: une culture insulaire?*, Thèse de maîtrise, Québec, Université Laval 1971.
- TRUDEL, François et Jean HUOT, eds., «Dossier Caribou. Écologie et exploitation du caribou au Québec-Labrador», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XI, n<sup>os</sup> 1-2, 1979.

- TURNER, Lucien M., *Eskimo-English Dictionary*, manuscrit déposé à la Smithsonian Institution, Washington, 1884.
- TURNER, Lucien M., «The Ethnology of the Ungava District», *11<sup>th</sup> Annual Report of the Bureau of American Ethnology*, Washington D.C., p. 159-350, 1894 (Réédition: Québec, Presses Coméditex, 1979).
- TYRRELL, J.B. Ed., *Documents Relating to the Early History of Hudson Bay*. Public. of the Champlain Society, vol. 29, 1931.
- VÉZINET, Monique, *La toponymie des Inuit des îles Belcher comme modalité de leur appropriation de l'espace*, thèse de maîtrise, Université Laval, Québec, 1975.
- VÉZINET, Monique, *Ethno-histoire du nord-ouest de l'Ungava*. Rapport remis au Conseil des Arts du Canada, projet Tuvaaluk, Université du Québec à Montréal, 1977.
- VÉZINET, Monique, «L'économie traditionnelle du caribou chez les Inuit du Québec arctique», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. IX, n<sup>os</sup> 1-2, p. 82-91, 1979
- VIBE, C., «Arctic Animals in Relation to Climatic Fluctuations», *Meddelelser om Gronland*, Bd. 170, Nr. S., Copenhagen, 1967.



## ANNEXE 1:

### LISTE DES SOURCES DOCUMENTAIRES NON PUBLIÉES

#### I. - *Enquêtes de terrain de l'auteur*

Entre 1975 et 1977, dans le cadre du projet Tuvaaluk, programme pluridisciplinaire du Laboratoire d'archéologie de l'université du Québec à Montréal, financé par le Conseil des arts et dirigé par Patrick Plumet, l'auteur a fait une étude ethno-historique du nord-ouest de l'Ungava et effectué trois séjours de terrain au cours des étés 1975, 1976 et 1977. La question de l'occupation intérieure est restée une de nos préoccupations constantes au cours de l'enquête et nous avons pu interroger à ce sujet plusieurs Inuit parmi lesquels, tout particulièrement:

- Tuumasikallak (à Bellin-Payne)
- Jiimi Qungiaq Kuuttuq (à Fort Chimo)
- Monica Jattaq (à Maricourt-Waheham)
- Saagiaq (à Maricourt-Wakeham)
- Jiika Tamurasijaq (de Fort Chimo à Québec)
- Taalasi et Sakariasi Taqqiapik (à Bellin-Payne)

L'enquête nous a également permis de recueillir quelques textes en syllabique et des dessins effectués par certains de ces informateurs.

Enfin, le projet Tuvaaluk nous a donné la chance de prendre un contact physique avec l'intérieur à l'occasion d'une reconnaissance

effectuée, en août 1977, par hélicoptère depuis Maricourt-Wakeham aux alentours du lac Klotz (partie est), du lac Nantais (partie est) et du cratère du Nouveau-Québec. Quoique très rapide, ce survol nous a permis de mieux nous représenter les conditions de vie dans l'intérieur.

## II. - *Fonds d'archives Bernard Saladin d'Anglure*

*Sources générales:* il nous est impossible de mentionner ici par le détail tous les documents auxquels nous avons eu accès car ils se rapportent à tous les 14 villages du Nouveau-Québec et couvrent une gamme étendue de sujets. Les principaux corpus utilisés ont été:

- l'enquête toponymique (listes, cartes, commentaires);
- l'enquête généalogique;
- les itinéraires de chasse au caribou;
- les histoires de vie.

Toutes ces données ont été recueillies, entre 1968 et 1971, grâce à Michel Audet, Yves Bernier, Louis-Jacques Dorais, Denis Lachance, Bernard Saladin d'Anglure et Jacques Veys.

Il faut ajouter à cela les milliers de pages de textes, et les centaines d'heures d'enregistrement recueillis par Bernard Saladin d'Anglure auprès de dizaines d'informateurs, sur une très large variété de sujets, dans le cadre d'un programme d'informateurs-écrivains. Nous ne pourrions citer, ci-dessous, que ceux qui ont été le plus intensément exploités.

### *Sources particulières :*

- Tuumasikallak (Bellin-Payne): cahiers 1 à 12; cahiers à dessin A à E
- Juanasialuk (Puvirnituuq): cahiers 1, 3; cahiers à dessin B, C, D.
- Piita Qasalluaq (Inujjuaq): cahiers 1 à 4
- Aisa Smiler (Inujjuaq): cahiers 1 et 2; cahier à dessin A
- Pilipusi Putuguuq (Puvirnituuq): cahier 3
- Aisa Qupirruualuk (Fort Chimo): cahier 1
- Ijaittuq (Ivujivik): cahier 2
- Jaaji Aananaq (Port-Nouveau-Québec): cahier 1
- Tajara (Ivujivik): entrevues 1965-1966
- Taqqiasuk (cap Dorset): cahier 1
- Saagiaq (cap Dorset): entrevue 1967
- Tiivi Qiurtungiaq (Baie aux Feuilles): entrevue 1968
- Jiimi Kuuttuq (Fort Chimo): entrevue 1967
- Juu Talirurnilik (Puvirnituuq): cahier 1

Papikattuq (Saglouc): entrevue 1968  
Mitiarjuk (Maricourt-Wakeham): cahiers E1 et E5  
Tuumasi Mangiuq (Ivujivik): cahier 1

### III. - *Collections technologiques*

Les artefacts intérieurs dont nous avons fait l'analyse peuvent être regroupés sous trois rubriques selon leur localisation actuelle:

1. *Collection du ministère des Affaires culturelles à Québec* (Service d'archéologie et d'ethnologie).

Il s'agit d'une série d'objets acquis en 1968 par Bernard Saladin d'Anglure à Bellin-Payne où ils furent confectionnés par Tuumasikallak. Nous avons plus particulièrement étudié les objets suivants: arc et flèches (I 4), lance à caribou (I 10), ligne à main et ligne dormante (I 7 et I 8), trois types de grattoirs (I 11, I 12, et I 13).

2. *Collection du Musée national de l'Homme à Ottawa* (Service d'ethnologie).

En 1968, également, Tuumasikallak a fabriqué pour Bernard Saladin d'Anglure une série d'objets destinés au Musée national de l'Homme, dont certains sont comparables à ceux acquis par le ministère des Affaires culturelles: arc et flèches (IV-B-1418 a-h), lance à caribou (IV-B-1445 d), tandis que d'autres sont à un seul exemplaire: qajaq (IV-B-1447), sac en peau de caribou pour traverser les cours d'eau (IV-B-1439 a-b).

3. *Collection personnelle de Bernard Saladin d'Anglure.*

— En provenance de Bellin-Payne, et également effectués par Tuumasikallak en même temps que les précédents, un arc, une ligne à main et cinq grattoirs de divers types.

— En provenance de Puvirnituuq, un arc, construit par Taivitaluk, une ligne dormante et quatre grattoirs (artisan inconnu).

### IV. - *Collections archéologiques*

Lors d'une visite en avril 1978 au Musée national de l'Homme à Ottawa (service d'archéologie), nous avons pu également examiner les collections du lac Payne ramenées par W.E. Taylor, en 1957. Elles sont

classées sous les numéros IhFh - 1 (215 objets), IhFh - 2 (13 objets), IhFh - 3 (6 objets) et IhFh - 5 (4 objets).

Les collections du lac Payne de Thomas Lee, pour leur part, sont situées au Centre d'études nordiques de l'université Laval, à Québec. Nous y avons vu les objets provenant des fouilles de 1964 et 1965 (décrites et dessinées en totalité dans des publications de 1966 et 1967) et Thomas Lee nous a aimablement montré ceux provenant de la saison 1974 dont le rapport n'a pas encore été publié.

ANNEXE 2:  
DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES

Rappelons qu'il ne s'agit ici que de la description des artefacts qui semblent appartenir à la période *historique* (depuis le XVII<sup>e</sup> siècle), à partir des collections de T.E. Lee et W. Taylor.

Dans le cas de la collection de T.E. Lee, faisant confiance à la classification de l'auteur, nous considérons uniquement les objets que lui-même met en relation avec des matériaux européens (non norrois cependant), qu'il s'agisse de la période de traite ou d'une époque antérieure à laquelle ceux-ci ont pu être obtenus indirectement (Lee, 1966, p. 45-49; 1967, p. 52-55, 58). Pour la collection de Taylor, nous ne disposons que d'une liste où chaque objet est décrit en quelques mots et sa localisation approximativement indiquée. Nous ne pourrions donc qu'utiliser le jugement de Taylor, et dans certains cas le nôtre, pour retenir les artefacts qui paraissent le plus sûrement historiques.

\* Outils de pierre taillée (silex ou autre matériau): grattoirs (Lee, 1966, p. 46, n<sup>os</sup> 9 et 18), autres outils (*ibid.* n<sup>os</sup> 5, 8, 10, 11 et 17; 1967, p. 58, n<sup>os</sup> 12, 13 et 17).

\* Outils de pierre polie: ulus en schiste (Lee 1967, p. 58, n<sup>os</sup> 16 et 20).

\* Lampe et récipients en stéatite (Lee 1967, p. 58, n<sup>os</sup> 21, 24 et 25).

\* Poids de ligne de pêche en stéatite (plus probablement qu'élément de bolas; Lee 1967, p. 58, n° 23).

\* Éléments de foëne en os (Lee 1966, p. 46, n° 15; 1967, p. 58, n° 15).

\* Objets en os perforés (Lee, 1966, p. 46, n° 14 et 16; 1967, p. 58, n° 11) dont on peut supposer qu'ils faisaient partie de leurres de pêche ou d'hameçons.

\* Palettes en os ou andouiller (Lee, 1966, p. 46, n° 12 et 13; 1967, p. 58, n° 22) qui proviennent peut-être de grattoirs.

\* Pointes en os ou andouiller perforées (Lee, 1967, p. 58, n° 4) ou non (plusieurs objets de la collection Taylor). Selon leur taille, il pourrait s'agir de pointes de flèche ou de lance.

\* Des intermédiaires de flèche ou de lance en andouiller (respectivement IhFh-1-7C et -109 de la collection Taylor).

\* Perçoirs en os (Lee, 1967, p. 58, n° 6 et 14).

\* Un fragment éventuel de tête de harpon (Lee, 1967, p. 58, n° 5).

\* Extrémités d'arc simple de forme régulière en os (Lee, 1967, p. 58, n° 1 et 2) ou en andouiller (*ibid.*, n° 3). Un fragment caractérisé par trois doubles perforations destinées à une ligature témoigne d'un arc composite «en lamelles».

\* Semelles de traîneau en os de caribou (Lee, 1967, p. 58, n° 8). Deux objets comparables, également perforés, mais en andouiller, sont classés par Lee dans une autre couche et non identifiés (Lee 1966: 51-52, n° 4 et 6). On leur comparera un fragment de la collection Taylor (IhFh-1-53) plus large et vraisemblablement en os de mammifère marin, dans lequel les chevilles de bois sont encore en place (sur ce type de semelage, cf. p. 119).

\* Élément de harnais de chien (Lee, 1967, p. 58, n° 18).

\* Clous forgés à la main (Lee, 1966, p. 46, n° 9; 1967, p. 58, n° 1) dont certains datables du début du XIX<sup>e</sup> siècle et divers éléments de métal et fragments de fusil (Lee, 1966, p. 46, n° 2; 1967, p. 58, n° 10). Une pièce de fusil à percussion de silex trouvée par Taylor (IhFh-1-36) porte l'indication «Parker Field and Co 1868».

\* Perles et autres objets appartenant à diverses époques de la période de contact.

ANNEXE 3:  
DONNÉES TECHNOLOGIQUES

*Le qajaq intérieur:*

- Longueur totale en projection: 4,40m
- De la proue au hiloire : 2,10m
- De la poupe au hiloire : 1,68m
- Longueur du fond plat : 3,48m
- Longueur de la contre-quille : 4,43m
- Longueur de l'étambot (pièce rapportée) : 77cm
- Dimensions du trou d'homme (à l'intérieur): 44cm x 56cm
- Largeur maximale: 53cm entre les fausses-quilles  
67cm entre les plats-bords
- Profondeur à l'arrière du hiloire: 17cm
- Profondeur à l'avant du hiloire : 27cm
- Relèvement de la poupe : 8cm
- Relèvement de la proue : 25cm
- Poids estimé : 20,4 kg

*Étrave:* la contre-quille est d'une seule pièce, mais les deux fausses-quilles sont prolongées par des pièces rajoutées en biseau.

*Étambot:* la contre-quille comporte une pièce rajoutée.

*Couples*: le second à partir de la proue n'a que deux parties assemblées en V; les 13 autres comportent 3 pièces taillées en biseau et ajustées par des lanières.

*Barrots*: au nombre de 9 (4 en avant du hiloire et 5 en arrière), plus le *masik* et l'*ittivik*.

*Recouvrement*: peaux épilées assemblées par coutures rabattues — avant la pose — et par coutures en bourrelet le long de la ligne de pont — après la pose — (3 grandes peaux et des pièces plus petites).

*Équipement*: 5 lanières de pont; un support de lance en os de caribou et une lanière de portage frontal, tous deux fixés au hiloire.

*Pagaie*: 2,55m de long  
65cm x 4,25 cm (maximum) pour la partie centrale  
94,5cm x 6,50cm (maximum) pour les pales: extrémités en andouiller chevillé.

### *L'épieu à caribou*

	Spécimen du min. des Affaires culturelles (en cm)	Spécimen du Musée national de l'Homme (en cm)
— longueur totale	182	185 163
	30,5	28,5
— longueur de l'insertion	8,75	6,5
— longueur entre les deux trous de la poignée	12,5	?
— largeur maximale du manche	3,75	3,75
— épaisseur du manche	2,5	2,5
— épaisseur de la pointe	2	2

*L'arc*

	Arc de Tuumasikallak (coll. B.S.A.) en cm	Arc de Tuumasikallak (min. Aff. cult.) en cm	Arc de Taivitaluk (coll. B.S.A.) en cm
— longueur de l'arc	85	72,5	92
— longueur de la corde	80	72,5	65
— longueur de la flèche	4,5	?	20
— extension maximale de la flèche	24	?	40
— longueur de chaque pièce	48	41.2	49/51
— longueur du recouvrement	10	9,5	10
— distance entre les chevilles	4	6,3	7
— longueur de la ligature	7 2,8 à 1,2	9,5 2,2 à 2,8	13 2 à 1,7
— largeur de l'arc	1,8 à 0,6	1,6 à 1,8	2 à 1
— épaisseur de l'arc			

N.B.: — Un autre arc de Tuumasikallak (Musée national de l'Homme) mesure également 85 cm de long. Les autres dimensions ne sont pas disponibles.

— Le second arc s'est probablement déformé depuis la date de sa confection.

*Les flèches*Arc de Tuumasikallak  
(coll. B.S.A.)  
5 flèches (en cm)

— longueur hors tout	49,5	50	51	52	53
— longueur du fût	37,5	40,5	41,5	42	43
— section			1		
— longueur de la pointe	14,5	12	12	12	13,5
— jonction fût-pointe			3		
— empennage	9	7	8,5	7	8
— talon			2 à 2,5		

Arc de Tuumasikallak  
Ministère des Affaires culturelles  
4 flèches (en cm)

— longueur hors tout	50,5	51	51,8	50
— longueur du fût	43,3	41	42	40
— section			0,8	
— longueur de la pointe	10	12,5	12,5	12,5
— jonction fût-pointe	3,4	2,5	2,3	2,5
— empennage	7,5	7,5	6,4	7,5
— talon			1,8	

Arc de Taivitaluk  
(coll. B.S.A.)  
4 flèches (en cm)

— longueur hors tout	51	51	66,5	67
— longueur du fût	47,5	47	61	59
— section			1,5	
— longueur de la pointe	6	7	6	12
— jonction fût-pointe			3 à 3,5	
— empennage	0	0	11	11
— talon	0	0	2,5	3

N.B.: Accompagnant l'arc du Musée national de l'Homme, il y a également 5 flèches de 60, 55, 60, 57,5 et 48,7 cm de long.

## TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i>	p. 7
---------------------	------

### PREMIÈRE PARTIE

LE TERRITOIRE	13
- De l'archéologie à l'histoire	15
- Le territoire intérieur	21
<i>Les zones écologiques de l'intérieur</i>	23
<i>À pied, en qajaq, en umiaq...</i>	23
<i>Les limites méridionales</i>	24
- Le caribou, fondement de l'économie intérieure	29
<i>Le troupeau du sud de l'Ungava</i>	30
<i>Le troupeau de l'ouest</i>	31
<i>Déclin et fluctuations</i>	33
<i>Les techniques de chasse au caribou</i>	37
<i>Utilisations du caribou</i>	44
<i>Conservation et préparation des aliments</i>	47
<i>Le caribou comme source de matériaux</i>	48
<i>Évaluation des besoins</i>	51
- Les autres ressources de l'intérieur	55
<i>Les poissons</i>	55
<i>Autres ressources</i>	57
- L'exploitation intérieure des côtiers	59
<i>La zone méridionale ouest</i>	59

<i>La zone intermédiaire ouest</i>	60
<i>La zone septentrionale</i>	67
<i>La zone intermédiaire est</i>	71
<i>La zone méridionale est</i>	77
Cartes et légendes	83

## DEUXIÈME PARTIE

LES OCCUPANTS	97
- Les Nunamiut	99
<i>Définir les Nunamiut</i>	99
<i>Qui et pourquoi ?</i>	102
<i>Un groupe et son espace</i>	107
- Une technologie de l'intérieur ?	111
<i>L'habitation</i>	112
<i>Les moyens de transport</i>	114
<i>Les instruments de chasse et de pêche</i>	120
<i>Les outils de travail des peaux</i>	125
- Les Nunamiut et les autres	131
<i>Relations sociales</i>	131
<i>Échanges économiques</i>	136
<i>Conclusions</i>	141
<i>Bibliographie</i>	145
<i>Annexe 1</i>	153
<i>Annexe 2</i>	157
<i>Annexe 3</i>	159

## LA COLLECTION CIVILISATION DU QUÉBEC

1. Maisons et églises du Québec.  
(XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> siècles)  
*Hélène Bédard*
2. La poterie de Cap-Rouge.  
*Michel Gaumond*
3. Carcajou et le sens du monde.  
(Récits montagnais-naskapi)  
*Rémi Savard*
4. Tshakapesh.  
(Récits montagnais-naskapi)  
*Madeleine Lefebvre*
5. La place Royale  
(Ses maisons, ses habitants).  
*Michel Gaumond*
6. Place Royale  
(Its Houses and their Occupants).  
*Michel Gaumond*
7. À la découverte du passé.  
(Fouilles à la place Royale)  
*Michel Lafrenière et François Gagnon*
8. Jean-Baptiste Roy-Audy.  
(1778-v. 1848)  
*Michel Cauchon*
9. Les églises de Charlesbourg  
(et l'architecture religieuse de Québec).  
*Luc Noppen et John R. Porter*
10. Le siège de Québec en 1759  
(par trois témoins).  
*Jean-Claude Hébert*
- 10A. The Siege of Quebec in 1759  
(Three Eye-Witness Accounts).  
*Jean-Claude Hébert*
11. La fin d'une époque.  
(Joseph-Pierre Ouellet, architecte)  
*Luc Noppen, Claude Thibault et Pierre Filteau*
12. Comment restaurer une maison traditionnelle.  
*Georges Léonidoff, Vianney Guindon et Paul Gagnon*
13. Les tabernacles anciens du Québec  
(des XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles).  
*Raymonde Gauthier*
14. L'invasion du Canada par les Bastonnois.  
(Journal de M. Sanguinet)  
*Richard Ouellet et Jean-Pierre Therrien*
15. Notre-Dame-des-Victoires  
(à la place Royale de Québec).  
*Luc Noppen*
16. Premiers peintres de la Nouvelle-France.  
(Tome I)  
*François-Marc Gagnon et Nicole Cloutier*
17. Premiers peintres de la Nouvelle-France.  
(Tome II)  
*François-Marc Gagnon*

18. Ma femme, ma hache et mon couteau croche  
(deux siècles d'histoire à Weymontachie).  
*Normand Clermont*
19. Disciple de Saint Crépin.  
(René Simard, artisan-cordonnier)  
*Yvan Chouinard*
20. Chroniques de chasse d'un Montagnais de Mingan.  
(Mathieu Mestokosho)  
*Serge Bouchard*
21. Les armuriers de la Nouvelle-France.  
*Russel Bouchard*
22. Les vieux murs témoignent.  
(Le collège des Jésuites, la première église de Saint-Joachim, la maison Fornel)  
*Michel Gaumond*
23. La batterie Royale.  
(De la fin du XVII<sup>e</sup> siècle à la fin du XX<sup>e</sup>)  
*François Picard*
24. La vie et l'œuvre de François Malepart de Beaucourt.  
(1740-1794)  
*Madeleine Major-Frégeau*
25. La maison Maizerets. Le château Bellevue.  
*Luc Noppen, Guy Giguère et Jean Richard*
26. Arthur Tremblay, forgeron de village.  
*Françoise Dubé et Bernard Genest*
27. Mémoires d'un simple missionnaire.  
*Serge Bouchard*
28. Les Nunamiut.  
(Inuit au cœur des terres)  
*Monique Vézin*



Imprimé au Québec - Canada



## L'ouvrage

*Alors que se développe notre connaissance des Inuit côtiers du Québec arctique, nous ignorons jusqu'à l'existence même de ceux qui vivaient autrefois «au coeur des terres». À une époque où l'abondance du caribou leur permettait de vivre loin du littoral, ces Inuit parcouraient et peuplaient d'immenses étendues de l'intérieur maintenant inoccupées. À travers des témoignages de leurs descendants, cet ouvrage décrit un mode de vie qui fut aussi un mode particulier d'adaptation au territoire nordique.*



## L'auteur

Monique Vézinet a commencé à s'intéresser aux Inuit au cours de ses différents séjours dans le Grand-Nord québécois et dans les Territoires-du-Nord-Ouest.

Elle a appris l'existence des Nunamiut par les témoignages de leurs descendants et par les travaux de ses collègues anthropologues de l'université Laval.

Le mode de vie original des Nunamiut, l'intérêt qu'ils suscitent du point de vue de l'ethnologie et la rareté des études sur ce sujet ont motivé l'enquête de Monique Vézinet.

BNQ



000 467 121



Gouvernement du Québec  
**Ministère des  
Affaires culturelles**

CQ-0028-0

